

Bibliothèque numérique

medic@

**ROZIÈRE DE LA CHASSAGNE.
Manuel des pulmoniques ou traité
complet des maladies de la poitrine**

Paris : Humaire, 1770.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?88831x01>

4^e 10^e 6^e 5^e

Phthisie avec l. Scurbut. - p. 201.
Pulmonaire - id. p. 207.
comp. l. Sur une disposition à la phthisie.
id. p. 251.

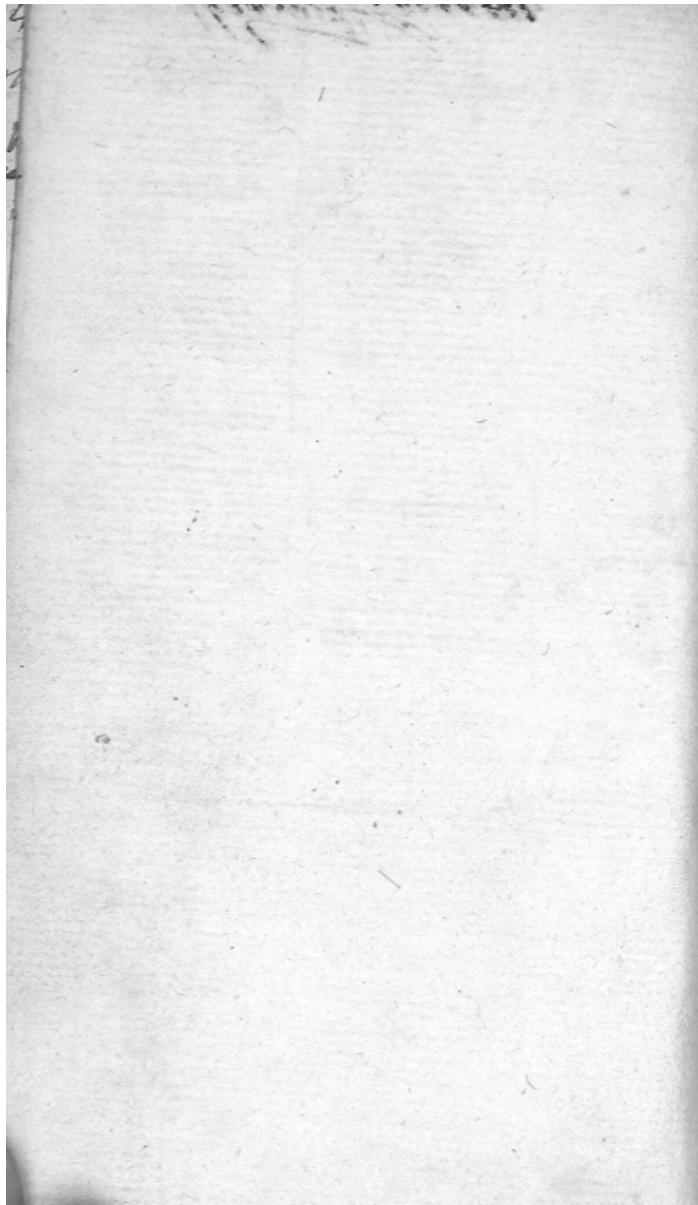
200
600 N 4

170

A la suite
1^{re} édition française
d'Avicenne

à la suite

1^{re} édition française
d'Avicenne, nous en avons



MANUEL
DES PULMONIQUES,

ou
TRAITÉ COMPLET
DES MALADIES DE LA POITRINE,
Où l'on trouve la Théorie la plus naturelle,
les Règles de Pratique les plus simples &
les plus sûres pour combattre les Maladies
de cette cavité.

ON Y A JOINT

*Une nouvelle Méthode de reconnoître ces mêmes
Maladies par la percussion du Thorax,
traduite du latin d'AVENBRUGGER.*

Par M. DE ROZIERE DE LA CHASSAGNE, Docteur en
Médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société
Royale des Sciences de la même Ville, & Associé
étranger de l'Académie de Clermont-Ferrand, &c.

Quantum difficile est curare Morbos Pulmonum! &
quanto difficilius eosdem cognoscere, & de iis certum
dare prælagium! BAGLIVY, *Prax. Med.* l. 1. c. 9 p. 35



A PARIS,
Chez HUMAIRE, Libraire, rue du Marché-
Pallu, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel-Dieu,
près le Petit Châtelet.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BIBL.

On trouve chez le même Libraire
nombre de livres de Médecine & de
Chirurgie.

Traité des Vapeurs & des Pertes de
sang 1 vol. in-12.

Traité de la Digestion dans lequel on
expose, selon les loix de la plus saine
Physique, le mécanisme de cette im-
portante fonction, avec une méthode de
remédier aux différentes fonctions qui
peuvent la troubler, autorisée par la
raison & l'expérience, in-12 2 vol.

Avis aux gens de Lettres sur leur santé,
par M. Tissot, in-12.

Traité de toutes les espèces de colique
1 vol. in-12.

Secret utiles & éprouvés dans la pra-
tique de la Médecine & de la Chirurgie
pour conserver la santé & prolonger la
vie, avec un appendix sur les maladies
des Chevaux, & le Manuel des Méde-
cins, tirés des Ouvrages d'Hippocrate &
de Celse; Ouvrage utile à tous Chirur-
giens, Curés & habitans de la campagne.

Et autres.

A PARIS,
Chez H. M. A. R. E. Libraire, rue du Marais,
Palais, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel Dieu,
près le Petit Châtelet.

PRÉFACE.

BEAUCOUP d'Auteurs ont écrit sur les Maladies de la Poitrine ; mais peu , j'ose le dire , en ont parlé d'après l'expérience. Quelques-uns ont bâti des systêmes dans le silence de leur cabinet , loin du lit des malades ; d'autres se sont opiniâtrément attachés à suivre une routine aveugle ; à la lueur de quelques succès dûs au hazard , presque tous ont , pour ainsi dire , enseveli leur doctrine dans un fratras de théorie & de raisonnemens inintelligibles.

Persuadé que les hypothèses les plus ingénieuses ne jettent aucun jour dans la pratique de la Médecine , & qu'elles ne servent qu'à égayer les jeunes Praticiens, quand elles n'ont pas l'expérience pour base, je n'ai écrit que d'après celle-ci. La théorie que j'établis , est celle des Observateurs les plus exacts

& les plus éclairés : celle que j'ai
 vu s'accorder avec les faits. La lec-
 ture des Auteurs m'a fait connoî-
 tre combien il est dangereux de se
 livrer aux écarts de l'imagination
 de courir après des opinions sou-
 vent erronées, & plus souvent,
 encore plus funestes aux malades.
 Nous voyons en effet que les Mé-
 decins les plus raisonneurs, sont
 ceux qui guérissent le moins.
Tyrones mei, s'écrioit Baglivi,
estote cauti & prudentes in iis cu-
randis (morbis pectoris) nec faci-
lem promittite curationem, ut ne-
bulones faciunt qui HYPPOCRA-
TEM non legunt.

Chacun dit aujourd'hui qu'il
 faut suivre la nature dans sa mar-
 che & seconder ses efforts. Ces
 sentimens sont louables; ils doi-
 vent être ceux de tous les Méde-
 cins. Mais par une fatalité incon-
 cevable, ceux-mêmes qui font le
 plus sonner ce grand mot de
Nature, oublient presque tou-

3
jours dans la pratique, ce qu'ils répètent dans leur discours. Est-il un Médecin qui paroisse plus compter sur les efforts de la Nature que Sydenham ? En est-il un plus agissant ? Combien de Médecins modernes sont aussi peu d'accord avec eux-mêmes !

Il semble cependant que nous touchions à l'heureuse époque où l'on sera enfin convaincu de la futilité de tous ces verbiages artistement présentés, qui jusqu'ici ont retardé les progrès de l'art. L'esprit d'observation commence à se répandre, & nous promet la révolution la plus heureuse.

On a donné dans les plus dangereux excès touchant le traitement des maladies inflammatoires de la poitrine. Vanhelmont & ses sectateurs brûloient leurs malades avec les sudorifiques. Nous avons à Sydenham l'obligation d'avoir banni cette méthode meurtrière, mais en la re-

jettant , il en a introduit une autre non moins pernicieuse , celle des saignées, des rafraîchifans. Ce dernier abus n'est malheureusement que trop accrédité. L'usage des huileux dans les maladies inflammatoires m'a paru mériter aussi une attention particulière. Je les ai employés sur la foi des Auteurs, & les ai vus employer assez souvent pour me convaincre qu'on en obtient rarement de bons effets. Je ne dis pas cependant qu'ils soient toujours nuisibles; mais ils sont tout au moins inutiles, & ne peuvent agir que sur les premières voyes; c'est sur cette vérité qu'on doit régler leur usage.

Ayant appris qu'un Médecin Allemand avoit publié une Méthode nouvelle de s'assurer de l'existence & du siège des Maladies de Poitrine, en frappant cette cavité, je me suis procuré cet ouvrage dont on trouvera la tra-

7
duction, à la fin de ce volume.
Qu'on ne s'imagine pas cependant que je donne de plein vol dans la doctrine de cet Auteur ; elle me paroît un moyen de plus qu'on peut employer, sans risque. Doit-on laisser quelque chose en arrière pour s'instruire des maladies dont le diagnostic est quelquefois si difficile & si obscur ?

Je ne dis rien ni pour ni contre cette méthode. Je ne l'ai point éprouvée, & il n'y a guères que les Médecins des Hôpitaux qui aient la faculté d'en faire un essai suivi. Je m'estimerai heureux, si le Public me fait gré de mon zèle, plus heureux encore si j'ai été le premier à annoncer aux Médecins de ma patrie une découverte utile.

M. Avenbrugger n'a cependant pas tout le mérite de l'invention de la méthode dont je parle ici. Elle est consignée dans le livre divin des Prénotions de Cos.

Hippocrate en avoit fait usage dans le cours de sa pratique. * *In quibus multus editur strepitus, dit le Pere de la Médecine, ii minus puris habent, quàm quibus paulò difficilior inest respiratio, ii- que melius colorati videntur. Quibus vero nullus intus fit strepitus, difficultas tamen spirandi vehemens adest, & livescunt unguës, ii pure pleni sunt, ac perniciosè habent (a).*

Nous avons l'obligation à M. Avenbrugger d'avoir fait revivre une méthode sans doute importante, puisqu'Hippocrate l'avoit employée. L'Observateur Allemand participe aussi à la gloire du Praticien de Cos.

* Le procédé d'Hippocrate pour s'assurer du son de la poitrine n'est pas le même que celui de M. Avenbrugger. Le premier secouoit les malades en les prenant par l'aisselle. Celui-ci se contente de frapper le thorax. Ce changement qu'il y a fait paroît avantageux; il rend cette méthode plus douce & moins périlleuse. Au reste de quelque manière que se fasse la succussion, on sent bien que cela ne doit apporter aucune différence dans le résultat.

(a) Prænor. coac. 413. f. 21.

T A B L E
du Traité des Maladies de la
Poitrine.

D E la Pleurésie.	pag. 1
De la Péripleurésie.	103
De la Péripleurésie vraie.	104
De la fausse Péripleurésie.	623
De la Parapleurésie.	127
De la douleur de Poitrine.	141
De l'Hydropisie de Poitrine.	152
De l'Hydropisie de Poitrine enkistée.	171
De l'Hydropisie du Médiastin.	174
De l'Hydropisie du Péricarde.	177
De l'Œdème du Poumon.	185
De la Vomique du Poumon.	196
De l'Empyème.	207
De l'Hémoptysie.	212
De l'Asthme.	223
De l'Asthme humide.	224
De l'Asthme sec ou convulsif.	237
De la Toux.	242
De la Coqueluche.	247
Du Rhume.	249
De la Phtysie.	250
Premier degré de la Phtysie.	255
Second degré de la Phtysie.	260

<i>Troisième degré de la Pthysie.</i>	264
<i>De la Pthysie vénérienne.</i>	317

T A B L E

Des Observations contenues dans
la nouvelle Méthode de recon-
noître les Maladies internes de
la Poitrine.

P <i>RÉFACE de l'Auteur.</i>	pag. 1
<i>Avis aux Médecins.</i>	4

OBSERVATION I.

*Du son naturel de la Poitrine de l'homme
& de la méthode de l'exciter.* 1

OBSERVATION II.

Manière de frapper la Poitrine. 5

OBSERVATION III.

*Du son contre nature de la Poitrine, &
des indications qu'on peut en tirer.* 7

OBSERVATION IV.

*Des Maladies en général dans lesquelles
on observe le son contre nature de la
Poitrine.* 12

OBSERVATION V.

Des Maladies aiguës dans lesquelles on

rencontre un son contre nature de la Poitrine. 13

OBSERVATION VI.

Des Maladies chroniques dans lesquelles on rencontre le son contre nature de la Poitrine. 21

OBSERVATION VII.

Du son contre nature de la Poitrine qui est la suite d'un épanchement des liquides contenus dans les vaisseaux de cette cavité. 29

OBSERVATION VIII.

Des Maladies de Poitrine qu'on ne sauroit découvrir par la percussion. 32

OBSERVATION IX.

De ce que l'ouverture des cadavres m'a montré, lorsque j'avois rencontré le son contre nature de la Poitrine. 34

OBSERVATION X.

Du Squirre du Poumon & de ses symptômes. 35
Signes du Squirre du Poumon. 35

OBSERVATION XI.

De la Vomique en général. 38

VOMIQUE ICHOREUSE,

Signes qui indiquent qu'un Squirre se termine par suppuration. 40

Signes de la Vomique purulente fermée. 42

Signes qui annoncent que la Vomique est ouverte dans la trachée artère. 44

L'EMPIÈME. 46

OBSERVATION XII.

De l'Hydropisie de Poitrine. 49

Symptômes généraux de l'Hydropisie de Poitrine. 49

Symptômes de l'Hydropisie de Poitrine d'un seul côté. 51

Symptômes particuliers à l'Hydropisie de Poitrine des deux côtés. 51

HYDROPISE DU PÉRICARDE. 53

Signes de l'Hydropisie du Péricarde. 54

OBSERVATION XIII.

Signes d'une effusion considérable de sang. 56

OBSERVATION XIV.

Anévrisme du Cœur. 75

Signes de l'Anévrisme du Cœur. 75

Fin de la Table.



TRAITÉ DES MALADIES DE LA POITRINE.

DE LA PLEURÉSIE.

APRÈS les fièvres, il n'est pas de maladies qui se présentent plus fréquemment dans la pratique, que les maladies inflammatoires de la poitrine: & l'on a remarqué que la Pleurésie & la Péripleurésie sont la dixième partie de celles des Hôpitaux (a); il seroit à souhaiter que les Médecins s'appliquassent à chercher la proportion respective de celles qui affligent le genre humain.

(a) Cette observation a été faite à Nîmes en 1757.
par M. Razoux.

La Pleurésie est du petit nombre des maladies que l'on peut définir. Les symptômes qui l'accompagnent, ou plutôt qui la constituent, sont si constans, que tous les Auteurs en ont fait mention. Elle se connoît par la fièvre, la dureté du pouls, la difficulté de respirer, la toux & une douleur aiguë au côté.

On s'accorde généralement à dire que la Pleurésie est une inflammation de la plevre qui revêt l'intérieur des côtes. Mais nous ne saurions approuver cette définition; 1^o. parce qu'elle n'est pas plus claire que ce qu'on définit; & 2^o. parce que le siége qu'on assigne à la Pleurésie n'est pas constant, comme nous le dirons plus bas.

Il est néanmoins important de remarquer, d'après Aretée (*b*), que pour que le concours des symptômes que nous venons d'exposer caractérise une vraie Pleurésie, il faut qu'ils dépendent de la même cause; car si un malade se plaignoit d'une douleur au côté, qui seroit l'effet d'un travail violent, & longtemps continué, s'il avoit une toux catharrale, & une fièvre aiguë produite par

(*b*) Lib. 1. cap. 1.

la piquure d'un tendon ; ce malade , il est vrai , réuniroit tous les signes d'une Pleurésie ; malgré cela , quelqu'un oseroit-il prononcer que c'en est une ? Nous ne le pensons pas , parce que dans l'hypothèse présente , il est évident que ces signes sont produits par des causes diverses , & absolument indépendantes les unes des autres.

Comme le point de côté peut se faire sentir dans plusieurs endroits de la poitrine , on a multiplié les divisions de la Pleurésie. Duret surtout (c) , qui les a tirées de la distribution des veines par lesquelles il croyoit que la fluxion ou l'engorgement inflammatoire étoient formés. Sans nous arrêter davantage à l'hypothèse de ce grand homme , dont on sent assez la futilité , nous pensons , d'après un savant personnage de Montpellier (d) , qu'on ne doit admettre d'espèces d'une même maladie , qu'autant qu'elles peuvent faire varier le traitement.

La première & la plus essentielle division de la Pleurésie , est en vraie & en

(c) Comment. in Coac.

(d) M. Barthés.

fausse : de tout tems on a senti la nécessité de cette division , & l'on s'est appliqué à en tracer les caractères distinctifs.

On entend par Pleurésie *vraie* , celle qui a son siège dans la plevre ; la *fausse* est celle dans laquelle les muscles intercostaux sont affectés. Dans celle-ci , il n'y a jamais de crachats ; la douleur augmente par la pression extérieure , & par le changement de situation ; le malade ne peut pas se coucher sur le côté affecté , ou ne le fait qu'avec peine. Dans la Pleurésie *vraie* au contraire , on a beau appuyer sur l'endroit de la douleur , on ne l'aggrave point. On trouve le plus souvent les malades couchés sur le côté affecté ; la raison en est sensible : dans cette situation , le poumon se trouvant soutenu par les côtes , ne cause aucune distraction des parties enflammées. Il est encore ordinaire de voir les malades se plaindre d'une tension qui s'étend depuis le diaphragme jusqu'aux clavicules , la plevre occupant tout cet espace.

Voilà les caractères les plus tranchans qui différencient ces deux especes de Pleurésies. Il en est d'autres qu'on trouve dans les ouvrages des Auteurs classiques , & peu souvent au lit des malades ; ils sont tirés 1^o. de l'état du pouls.

On prétend que lorsqu'il y a fausse Pleurésie, le pouls est mou, sans aucune roideur. Qu'il nous soit permis de nous inscrire en faux contre cette assertion, fondés sur une expérience journalière, & que chacun peut aisément répéter. Nous osons assurer que l'artère est dure & tendue, & qu'il n'est pas possible, à n'en juger que par la seule roideur du pouls, de distinguer la vraie Pleurésie, de celle qui ne l'est pas.

2°. De l'intensité de la fièvre & de la douleur, qui sont moindres dans la Pleurésie fausse. Nous ne disconvierdrons point que cela ne s'observe même assez souvent; mais ce seroit une erreur dangereuse de croire que cela est constant. Il n'est pas rare de rencontrer des fausses Pleurésies, qui, par la gravité des symptômes, ressemblent exactement aux vraies.

Les Auteurs semblent avoir borné le siège de la fausse Pleurésie aux muscles intercostaux; mais ils se sont trompés. Combien de coups d'épée suivis d'accidens pleurétiques, sans que les muscles soient intéressés. Huxham (e) a très-bien

(e) Traité des Fievres. Dissert. sur les Pleurés. & les Pécipn.

remarqué qu'elle pouvoit être une suite de la lésion des muscles de la respiration : on peut même ajouter , de ceux qui ne sont qu'auxiliaires. M. Mery (f) rapporte qu'un jeune homme fut attaqué d'une très-grande difficulté de respirer , & d'une fièvre aiguë , à la suite d'une blessure du tendon du grand pectoral.

Les Anciens ; qui savoient bien observer , ont encore divisé la Pleurésie en *humide* & en *sèche*. L'humide est accompagnée de crachats. Dans la sèche au contraire , il n'y en a point. Celle-ci est toujours d'un mauvais caractère ; elle enleve dans peu le malade , qui meurt suffoqué , ou ne se termine que lentement.

La distinction de la Pleurésie en *essentielle* & en *symptomatique* , est de la plus grande utilité dans la pratique. Il n'est personne qui ne voye que celle qui vient à la suite des fièvres intermittentes , des crudités , ou des vers dans les premières voies , doit être traitée différemment de celle qui ne reconnoît pour cause qu'une inflammation pure & simple.

L'inflammation du foie , surtout de la

(f) Mém. de l'Acad. des Sciences , année 1712.

partie convexe de ce viscère, se revêt souvent des apparences de la Pleurésie. Ce cas exige, de la part du Médecin, une attention d'autant plus scrupuleuse, qu'il seroit dangereux de confondre ces deux maladies. Alexandre de Tralles, cet Auteur si exact dans le Diagnostique, n'a pas oublié de nous en donner les marques distinctives, lorsque le foie est enflammé. Il s'étoit apperçu que la douleur n'étoit pas pulsatile, ni le pouls si dur, & que le visage perdoit sa couleur & sa beauté. Bianchi (g) a beaucoup ajouté à cette description; mais il n'est pas d'accord en tous points avec Alexandre de Tralles. Voici celle qu'il en donne; nous espérons que les Lecteurs ne seront pas fâchés de la trouver ici.

« Cette espece, dit-il, est semblable à la
 » vraie Pleurésie par la fièvre, la diffi-
 » culté de respirer, la dureté du pouls,
 » la toux, & les crachats qui souvent
 » sont ensanglantés; mais elle en differe
 » par la douleur, qui est toujours située
 » au côté droit de la poitrine; par une
 » rougeur plus marquée de la joue gau-
 » che, & une légère teinte jaune qu'on

(g) Historia Hepatica Spec. 6.

» apperçoit à la peau , aux yeux , à la
 » langue , aux urines & aux excréments ;
 » la bouche est sèche & amère , la bile
 » se manifeste dans les crachats , avec le
 » sang , la douleur descend jusqu'aux
 » fausses côtes , & semble se fixer à l'hy-
 » pocondre droit , sur lequel une pression
 » légère cause un sentiment de douleur
 » assez vif. »

Les vents & les excréments retenus dans les intestins peuvent en imposer encore pour la vraie Pleurésie : & une méprise au sujet de cette espèce , seroit d'une conséquence pernicieuse. Les histériques , les hypocondriaques , ceux dont les digestions se font mal , les gens de lettres & les ouvriers sédentaires , y sont très-exposés. La douleur paroît s'étendre de la poitrine jusqu'au dos. Les attachés du diaphragme offrent la raison de ce phénomène ; la respiration est gênée , & les malades sont tourmentés d'une toux petite , fréquente & sèche.

Il ne faut pas croire cependant , que dans le cas dont il est question , les vents se trouvent répandus indistinctement dans tout le canal intestinal : l'ouverture des cadavres a démontré qu'ils n'occupent que la grande courbure du

elon voisin du diaphragme ; on conçoit aisément qu'ils doivent en gêner l'action & les mouvemens. D'ailleurs, en empêchant le libre passage du sang à travers les veines de l'abdomen, il en fait refluer une plus grande quantité dans les poumons & la plevre. Je ne connois pas d'Auteur qui ait parlé de ces Pleurésies venteuses avant Frédéric Hofman (*h*). Baglivi, & après lui Huxham & Pringle (*i*), sont les seuls, si je ne me trompe, qui en aient fait mention. Ce dernier a même porté plus loin ses recherches. Il a observé que souvent la fièvre n'étoit pas de la partie, que le pouls n'étoit point dur, ni le sang coeneux. Pour ce qui regarde la méthode curative, nous indiquerons en passant que les saignées ne conviennent pas. Les carminatifs relâchans, appliqués avec des linges chauds sur la partie affectée, apportent du soulagement. Les vésicatoires sont efficaces, selon M. Pringle : vraisemblablement comme antispasmodiques. Les bains paroissent devoir être suivis d'un heureux succès. Le Médecin que nous venons de

(*h*) Consult. Medic. tom. 1. pag. 470.

(*i*) Malad. des Armées, tom. 1. pag. 219.

citer n'en dit rien : il y a apparence qu'il ne les a pas éprouvés. Les lavemens & les purgatifs conviennent encore beaucoup. Hippocrate & Huxham ont souvent vu ces douleurs pleurétiques se dissiper après avoir pris quelques lavemens ou poussé quelques selles.

Il ne faut pas croire que les symptômes ci-dessus énoncés, dont le concours est nécessaire pour constituer la pleurésie, paroissent dans le même tems ; ce n'est que successivement qu'ils se développent, & à des intervalles plus ou moins considérables, selon que la maladie a plus ou moins de violence, & que le sujet est plus ou moins vigoureux.

En général toutes les maladies aiguës débutent à peu près de la même manière. La fièvre, les frissons, une lassitude universelle, en sont les avant-coureurs ordinaires. Ce n'est le plus souvent que vers le troisième jour que ces maladies prennent la marche qui leur est particulière.

La dureté du pouls, que tous les Auteurs s'accordent unanimement à regarder comme un signe pathognomonique de la Pleurésie, peut ne pas s'y trouver. M. de Haen (k) en rapporte un exemple.

(k) Rat. Me. tom. 5.

Le siège de la Pleurésie n'est pas encore irrévocablement déterminé. Depuis Hippocrate jusqu'à nous, les plus grands Médecins ont été partagés là dessus. *Arétée, Galien, Paul d'Égine, Alexandre de Tralles, &c.* pensent qu'il faut le placer dans la plevre costalle. Ce sentiment est celui du plus grand nombre ; mais il s'en faut bien qu'il soit généralement adopté. Cælius Aurelianus (1) nous a transmis les noms de plusieurs Médecins qui regardoient la membrane externe du poumon, & le parenchime même de ce viscère, comme les seuls organes attaqués dans la Pleurésie. Hippocrate ne s'est point décidé ; dans ce conflit d'opinions, il a cru que la neutralité étoit le parti le plus sage ; & si dans ses ouvrages il se rencontre des textes qui semblent prouver qu'il favorisoit un sentiment préférablement à l'autre, qu'on se donne la peine de feuilleter un peu plus, & l'on en trouvera bientôt d'autres opposés aux premiers : d'où il semble que ce Pere de la Médecine avoit été alternativement entraîné dans les deux opinions, & qu'il a fini par suspendre son

(1) Morbor. Acut. lib. 2. cap. 16.

jugement : exemple bien propre à faire rougir ceux qui, par caprice & sans réflexion, adoptent ou rejettent les sentimens ou les découvertes de leurs contemporains (*m*).

Hofman (*n*) a cru que la surface extérieure du poumon étoit affectée dans la Pleurésie, & que si l'inflammation gagnoit un peu plus en avant, il en résulteroit une péripneumonie. Triller embrasse la même opinion (*o*). Petrus Servius, Médecin de Rome, a fait dans cette ville trois cens ouvertures de cadavres, auxquels il a constamment trouvé les poumons viciés, tandis que la pleure n'avoit reçu que peu ou point d'atteinte.

Ces observations, toutes concluantes qu'elles paroissent au premier abord, perdent beaucoup de leur force, si on considère que la Pleurésie ne marche que très-rarement sans la Péripneumonie; d'où il suit que ces lésions graves du pou-

(*m*) Un Médecin très-connu, qui a bien voulu examiner cet Ouvrage, m'a fait observer que les contradictions que j'attribue ici à Hippocrate, prouvoient plutôt que tous les Ouvrages qui passent pour être de lui, n'en sont pas en effet.

(*n*) Medicin. Ration. System. Tom. 4. Part. 1. Sect. 2. Cap. 6.

(*o*) Comment. de Pleuritidæ.

mon, pouvoient bien n'être qu'un effet, tandis que la première source du mal se trouvoit dans la plevre, ou même dans le tissu cellulaire qui la fixe à toute la surface interne de la poitrine; car on sçait (p) que ce tissu est souvent le siège des inflammations les plus rébelles. Haller, à qui ses expériences ont appris que la plevre est insensible, ne place pas le siège de la Pleurésie dans cette membrane. Il a été suivi par ses sectateurs, dont quelques-uns ont enchéri sur lui (q).

Il ne manque pas de faits qui prouvent le sentiment de ceux qui soutiennent que la plevre est le siège de la Pleurésie. Cælius Aurelianus (r) cite en preuve ses propres observations; il a eu occasion de trouver dans les cadavres des Pleurétiques, la plevre noirâtre & gangrenée. Diemerbroek (s) a ouvert, en présence d'une nombreuse assemblée, une femme morte d'une Pleurésie suppurée. La plevre étoit enflammée depuis les clavicules, jusqu'au diaphragme; il s'étoit formé

(p) Wanswieten tom. 1. §. 375.

(q) Tralles de opio.

(r) Loco supra citato.

(s) Anatom. lib. 2. cap. 13.

un abcès qui avoit percé entre la quatrième & la cinquième côte ; le poumon n'avoit contracté aucune adhérence avec cette membrane, & il étoit dans l'état le plus sain. La pratique a démontré plusieurs fois la même chose à l'Auteur que nous venons de citer, Harderus (t) a souvent trouvé des traces d'inflammation dans la pleure. Morgagni rapporte dans son excellent Ouvrage (u), des observations qui confirment celles de Diemerbroek & d'Harderus. Il est vrai aussi, & nous ne le dissimulerons pas, qu'il en rapporte d'entièrement opposées, & en plus grand nombre. Il y a des Médecins qui ont pensé que l'inflammation de la pleure ne pouvoit causer la mort : l'observation de Diemerbroek, dont nous avons déjà parlé, prouve incontestablement le contraire : celles de Baillon & de Riviere viennent à l'appui de celle-ci.

De tous ces faits rapprochés, il en découle cette conséquence, que le siège de la Pleurésie varie dans les différens

(t) Apianum observat.

(u) De sedibus & causis morb. per anatom. indagatis.

Sujets , ou qu'au moins il n'est pas encore bien déterminé. Heureusement l'humanité ne perd rien à cela , & il est vraisemblable que l'éclaircissement de cette question n'apporteroit aucun changement avantageux dans le traitement de cette maladie.

L'obstruction de la pleure est généralement regardée comme la cause prochaine de la Pleurésie. On est persuadé qu'elle ne sauroit exister sans avoir été précédée par un engorgement des vaisseaux de cette membrane. Ces idées d'obstruction & d'épaississement , que les Mécaniciens ont introduit dans la Médecine , ont sans doute des avantages réels , & nous ne nions point qu'elles ne soient vraies jusqu'à un certain point ; mais on les a beaucoup trop généralisées. C'est une fureur commune aux partisans des systèmes , de vouloir les adopter à tous les cas particuliers. Nous n'admettons point avec eux que l'obstruction de la pleure soit absolument nécessaire pour la production de la Pleurésie : l'expérience répugne à cette théorie. En effet , comment expliquer par-là les Pleurésies brusques qu'occasionnent certaines matieres âcres portées dans les

poumons avec l'air que l'on respire, ou quelques poisons pris à trop forte dose ? Telle est, par exemple, la Pleurésie ou la Péripleurésie qu'on voit quelquefois survenir dans l'administration imprudente du sublimé corrosif. Nous avons eu occasion d'observer cette espèce (*) : la promptitude avec laquelle elle se montre, ne permet pas de penser qu'elle ait été précédée d'un engorgement. N'est-il pas plus naturel de présumer qu'en conséquence de l'irritation que ces corps âcres auront causé dans la poitrine, la nature, ou, si l'on veut, le principe vital, aura envoyé dans ces parties une plus grande quantité de sang, avec une vitesse plus considérable ? Ce qui seul suffit pour exciter une maladie inflammatoire des plus violentes.

Quelques exemples bien simples vont donner une idée complète de ce mécanisme. Personne n'ignore que lorsqu'on presse l'oreille de quelqu'un, elle devient rouge & s'enflamme; on y sent de la douleur & de la chaleur. On sçait aussi qu'il suffit de s'implanter une écharde

(*) Elle a été l'objet d'un Mémoire que j'ai présenté à la Société Royale des Sciences de Montpellier.

dans

dans le doigt, pour qu'il s'y forme dans peu une inflammation suivie quelquefois d'accidens terribles. La pudeur ne détermine-t-elle pas subitement le sang vers le visage? Dira-t-on que dans tous ces cas il y avoit une obstruction préexistente?

Hippocrate & Galien pensoient que la Pleurésie étoit causée par un arrêt de différentes humeurs dans la plevre, & par une putréfaction de ces mêmes humeurs. Cette putréfaction leur paroissoit indispensable pour expliquer la maniere dont la fièvre étoit excitée. Ils croyoient que les vapeurs putrides qui s'en exhaloient, alloient irriter le cœur, & le déterminoient à une contraction plus vive & plus fréquente.

L'irréconciliable ennemi de l'Ecole, Vanhelmont (y), a substitué à l'engorgement, ce qu'il appelle *acidum hostile*. Son action sur la plevre est, dit-il, semblable à celle d'une épine qui feroit enfoncée dans cette membrane. Il crispe les vaisseaux, & produit ainsi l'inflammation. Ce systême a le défaut de celui que nous venons de critiquer; il péche,

(y) Cap. pleura furens.

parce que Vanhelfmont a voulu le donner comme général; il auroit mieux fait de le restreindre aux cas où une sérosité âcre, fixée sur la poitrine, est la cause de la Pleurésie: ces cas ne sont pas rares: Hippocrate (a), Baglivi (b), Mocha (c), Branchi (d), Volgangi (e), les ont observés.

Nous ne croyons pas que l'*acidum hostile* de Vanhelfmont mérite le ridicule que lui ont voulu donner Triller (f) & M. Wanfwieten (g). Il est vrai que si par son *acidum hostile*, Vanhelfmont avoit entendu parler des acides, il se seroit trompé. Ses remèdes, au lieu de disposer aux maladies inflammatoires, sont au contraire très-propres à les guérir, & l'on en fait tous les jours un usage avantageux. Mais il est plus vraisemblable que par ces mots, il n'a prétendu exprimer qu'une matière âcre quelconque. Cette explication est moins injurieuse à la mémoire de cet homme cé-

(a) Hippocrat. lib. de morb.

(b) Appendix ad pleuritidem.

(c) Confil. 24.

(d) Histor. Hepat. pag. 236.

(e) Centur. 1. fol. 7.

(f) Comment. de Pleuritide. pag. 14.

(g) Tome 3. pag. 16.

lebre, dont les écrits renferment des vérités précieuses qu'il ne faut pas confondre avec ses erreurs.

Nous n'avons point de système nouveau à proposer sur l'inflammation, persuadés que sans le flambeau de l'observation on ne peut que s'égarer dans des routes inconnues. Nous croyons que les Médecins doivent uniquement s'attacher à suivre la nature dans sa marche. Il y a quelques années que M. de Bordeu dans une Thèse sur l'inflammation, soutenue aux Ecoles de Médecine de Montpellier, mit pour toute cause *theoria nulla*. Tout le monde applaudit; mais personne n'a suivi l'exemple de ce grand Médecin. La démangeaison de raisonner est une de ces foiblesses agréables auxquelles il est impossible à certains hommes de résister. Ce n'est pas que nous soyons les ennemis déclarés de toute théorie: on en trouve dans cet Ouvrage; mais elle sera puisée dans l'observation & l'expérience. L'empirisme a des défauts, sans doute, & nous ne prétendons pas les excuser.

Parmi les causes de la Pleurésie qu'il a plu aux Auteurs de nommer *procatartiques*, la plus générale, sans contredit,

est l'air, plongés continuellement dans ce fluide, il agit sur nous intérieurement & à l'extérieur ; il doit donc influer singulièrement sur l'économie de nos corps. Nous considérerons principalement la froideur & la sécheresse réunies : c'est sous ce double aspect qu'il nous importe le plus de l'envisager.

Les effets évidens de l'air froid & sec sont de resserrer la peau, de la rendre plus forte & plus ridée, de diminuer le diamètre des pores, & conséquemment la transpiration. Ces effets ne se bornent pas à l'habitude extérieure : tous les solides s'en ressentent. Les fibres acquièrent plus de force & d'élasticité; l'action des vaisseaux sur les fluides qu'ils contiennent, devient plus vigoureuse : de là doit nécessairement résulter plus de chaleur & de cohésion dans les globules rouges du sang.

A ce que nous venons de dire, nous ajouterons que l'air froid & sec, plus pesant & plus élastique, doit encore, à raison de ces deux dernières qualités, & par la pression qu'elles exercent sur le corps, produire un effet plus marqué. Le sang trouvant une résistance inaccoutumée dans les vaisseaux capillaires de la

peau, est obligé de refluer vers l'intérieur; & de se porter sur le viscère le plus foible: il y a déjà long-tems qu'on a remarqué que c'étoit les poumons (h); la difficulté de respirer qu'on éprouve dans les grands froids en est une preuve incontestable.

Il y a une seconde raison pour que les poumons soient plus affectés dans les grands froids. La membrane qui revêt l'intérieur des bronches, est d'une sensibilité que tout le monde connoît. Une goutte d'eau qui s'est glissée dans la trachée-artère, la met en contraction, & cause une toux qui ne s'appaise que par sa sortie. Quel froncement ne doit pas opérer l'air froid sur cette membrane? D'ailleurs elle a une fonction analogue à celle de la peau: je veux dire de laisser sortir une partie du superflu de nos humeurs dont l'air se charge: lorsque la peau est contractée, il faut que le défaut de la transpiration cutanée soit compensé par l'excès de la pulmonaire. Comment cette fonction pourra t-elle s'exé-

(h) Aretée s'exprime ainsi: *Trahit enim (humores) in se ipsum pulmonarius & calidas, & ad proximè trahenda se se commovens.* Cap. 10. pag. 17.

cuter dans une crispation si générale ? Le poumon doit donc s'engorger par cette double cause.

Quelques Auteurs, comme Triller ⁽ⁱ⁾, ont cru que le sang pouvoit être congelé par le froid dans les poumons, de la même manière qu'on voit se geler l'huile, l'eau, le vin, &c. Huxham n'est pas éloigné de ce sentiment. Voici ses propres termes ^(k): « L'air, par son grand » froid, & par son application presque » immédiate au sang, dans les vésicules » & cellules pulmonaires, peut le con- » geler, ou du moins le condenser con- » sidérablement. Il y a plusieurs exem- » ples qui prouvent, qu'un air extrême- » ment froid a produit un arrêt absolu » & subit du sang dans le poumon, » & a fait mourir presque dans un ins- » tant. »

Jusques ici l'air a été considéré comme pur & sans aucun mélange de parties hétérogènes; mais on sçait qu'il peut être le véhicule de diverses exhalaisons qui affectent encore plus fortement le poumon, non seulement en contractant ses

(i) De Pleuritide, pag. 13.

(k) Loco cit. pag. 241.

vésicules ; mais encore en corrodant les solides, & coagulant les fluides. En Angleterre (l), on voit une grande quantité de ces exhalaisons, parce que ce Royaume abonde en eaux minérales & en mines de charbon de terre. Aussi les maladies inflammatoires de la poitrine y sont-elles plus communes qu'en Hollande, où l'air, quoique plus humide, est plus propre à être respiré, parce qu'il est exempt de vapeurs minérales.

Un air humide & sans ressort, dit Verna (m), peut engendrer la Pleurésie. Il paroît que ce Praticien s'est trompé. Les Médecins n'ont pas observé des Pleurésies dans une telle constitution de l'atmosphère : elle est bien plus fertile en fièvres malignes, en hydropisies, en rhumatismes, &c.

Les bains froids, dans une saison froide, peuvent, selon la remarque de Verna, être rangés parmi les causes de la Pleurésie. Ils agissent à la manière des corps froids : c'est un second agent qui, se joignant à l'air, lui communique plus de force & d'intensité.

(l) Arburthnot, effets de l'air sur le corps humain.
(m) De Pleuritide, page 4.

D'après ces faits, on comprendra sans peine pourquoi c'est dans l'hiver que la Pleurésie cause les plus funestes ravages.

Après l'hiver, le printems est la saison qui voit le plus éclore de ces maladies. Il ne faut chercher la raison de cela, que dans la succession très-rapide des vents du Nord-Est, de ceux du Couchant & du Midi. D'ailleurs il est d'expérience que c'est dans le printems surtout que toutes les maladies épidémiques se développent : peut-être est-ce parce que la nature, que les frimats avoient engourdie, commence alors à reprendre ses droits sur tous les corps animés. Mais que nous ayons rencontré juste ou non, peu nous importe ; le fait est vrai, cela doit nous suffire. Les Ouvrages immortels des Baillou, des Sydenham, des Ramazzini le confirment.

L'automne est moins fertile en Pleurésies, que les deux saisons qui la précèdent, ou si l'on en observe, elles sont rarement inflammatoires, presque toujours on les voit compliquées avec la fièvre putride. Baillou a judicieusement remarqué que, dans les maladies automnales, la pourriture étoit très considérable ; qu'il falloit saigner peu, & insister

insister principalement sur les purgatifs. C'est ici le cas d'appliquer la méthode de *Rulland*, contre laquelle *Triller* s'éleve avec tant de force. Elle consiste, cette méthode, après une saignée, ou même deux, si l'état du pouls l'exige, à donner l'émétique : ce qui, dans la Pleurésie simple, seroit mortel.

L'Été ne produit aucune Pleurésie. *Arétée* (n) l'avoit bien apperçu ; & *Pringle* l'a confirmé (o). Cet habile Observateur a vu que, tant que les chaleurs duroient, les Soldats étoient à l'abri des maladies inflammatoires, & qu'elles ne commençoient à se déclarer, que lorsque l'Été devenant pluvieux, les Soldats étoient couchés dans un terrain humide, & revêtus d'habits mouillés. Ce fait ne quadre gueres bien avec la théorie des Écoles. La chaleur enlevant au sang la partie la plus fluide qui lui sert de véhicule, il semble qu'elle devoit lui faire contracter une disposition à la ténacité, & par conséquent à la Pleurésie que les Humoristes regardent comme un effet de cette disposition. Ils ne font pas attention, ces Messieurs, que les boissons que l'on

(n) Loc. sup. cit.

(o) *Malad. des armées*, tom. 1.

prend en Été, compensent la quantité de férosité qui se dissipe.

Qu'on se garde cependant bien de conclure de ce que nous venons de dire, que pour se garantir des maladies inflammatoires en Hiver, il faut se renfermer dans les appartemens les plus chauds. Ce principe condamnable, & malheureusement trop suivi, fait périr, chaque année, un grand nombre de personnes.

Quand même les diverses occupations de la vie n'obligeroient point les hommes à sortir de ces appartemens *comme scellés* : les vents coulis ne devoient-ils pas inspirer la crainte la mieux fondée ? Ils font sur la peau, dont ils trouvent les pores ouverts, une impression vive qui la crispe & la resserre. L'action de ces vents est proportionnée à la force de leur courant : c'est une vérité que l'Hydraulique a démontrée (p). Nous serions d'avis qu'on n'habitât que les chambres modérément échauffées : encore voudrions-nous que ce ne fût pas par des poëles. Leur chaleur est trop uniforme, & les émanations qui s'en échappent, sont insalubres. Mais ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur cet objet.

(p) Sgrawensend, *Phyſices ſicm. nr. Mathem.*

L'influence des boissons glacées est encore bien plus pernicieuse, que celle de l'air froid. M. Wanfwieten (g) n'a jamais observé de Pleurésies plus meurtrières, que celles qui dépendoient de cette cause. Il parle d'un jeune homme de condition, qui, jouant à la paume, & s'étant échauffé jusqu'à la fueur, voulut, pour éteindre sa soif, prendre une caraffe de limonade glacée, laquelle lui donna une Pleurésie qui le conduisit au tombeau dans trois heures. Diemerbrock rapporte qu'un Ouvrier, occupé à jouer par un jour très-chaud, se donna une Pleurésie mortelle pour avoir bu de la bierre. Bonnet (r), dans le Recueil immense d'Observations que nous avons de lui, en a con-signé plusieurs de cette nature. Il n'est pas d'Observateur qui n'en ait fait de semblables; il seroit trop long, & hors de propos, de les transcrire ici. Nous nous contenterons d'en rapporter une seule que sa singularité rend intéressante.

Dans le mois de Juin de l'année 1767, un Muletier, pressé par une soif ardente, but avec avidité, & sans mesure, de

(g) Tom. 3, de pleuritid.

(r) De subit. mortib. lib. 1, cap. 7.

l'eau d'une fontaine qui se trouva sur sa route. Il tomba en foiblesse dans l'instant même, & fut transporté au plus prochain Village, où il mourut une heure après. L'estomac & la courbure du colon furent trouvés livides & gangrenés. Le foie, dans toute sa face concave, étoit couvert d'une croute semblable à celle du sang des Pleurétiques.

M. Wanswieten explique ces Pleurésies, par l'impression que les boissons glacées font sur l'ésophage : impression qui se communique aux artères intercostales voisines, & condense le sang qui circule dans leur cavité. Il paroîtroit plus raisonnable d'en placer le siège dans l'estomac & les parties adjacentes. L'observation que nous venons de rapporter, semble appuyer cette conjecture. Au reste, l'ouverture des cadavres peut seule éclaircir tous les doutes. Ce même fait, pour le dire en passant, prouve combien Lancisi étoit fondé à ranger les boissons froides, avalées pendant que le corps est en sueur, parmi les causes des morts subites (s).

Les Médecins ont remarqué que les

(s) De subitan. mortib. lib. 1, cap. 7.

alimens font une des causes les plus communes de la Pleurésie. Il n'est pas nécessaire, pour que cela arrive, qu'ils soient mal digérés, comme le vulgaire se persuade fausement. La surabondance du sang qu'ils fournissent, en causant la pléthore, ne dispose que trop aux maladies inflammatoires. Que sera-ce, si les digestions sont viciées ? le chile crud & mal conditionné qui en résultera ; communiquant ses mauvaises qualités au sang, lui fera contracter la disposition inflammatoire. Les viandes durcies à la fumée, les poissons salés, les ragoûts, &c. sont les plus propres à produire cet effet. Triller compte aussi les fruits légumineux (1) ; il a sans doute voulu parler des pleurésies ventreuses.

Tout le monde sçait que l'abus des liqueurs spiritueuses peut causer la Pleurésie. Les Allemands, les Anglois & les autres Peuples du Nord qui boivent beaucoup d'eau-de-vie, en fournissent la preuve. La manière dont elles agissent, n'est pas moins connue. Si l'on en verse sur du sang nouvellement tiré de la veine,

(1) Comment, de Pleurit.

il en est coagulé ; l'esprit de vin injecté dans les vaisseaux, soit artériels, soit veineux, fait périr l'animal sur lequel on a tenté l'expérience (y). Ce n'est pas que nous prétendions que ces liqueurs avalées, produisent le même effet. Nous n'ignorons point que les humeurs avec lesquelles ces boissons spiritueuses se mêlent avant de parvenir au torrent de la circulation, énervent beaucoup leur force, mais elles ne la réduisent pas à zero : & nous ne serons jamais de l'avis de deux hommes célèbres (z) qui pensent que les liqueurs affoiblies, loin de coaguler le sang, lui donnent au contraire de la fluidité. Une funeste expérience prouve que l'eau-de-vie condense les humeurs des vaisseaux lymphatiques de l'estomac. A quel autre agent peut-on raisonnablement attribuer les squirres & les concrétions cartilagineuses qu'on trouve si souvent à l'Hôpital de la Charité de Paris ? Il n'y a point

(y) Boyle, Chimie de Boerth. Freind, Pitcarn. Swenke, thes. an à potibus spirituosus præmatura senectus ? soutenue aux Ecoles de Paris en 1749, par M. Dorigni.

(z) Malpighi. Ant. de Heide, obs. 90, Courten, Philosoph. Transact. n°. 335, Petit, &c.

de remède à ces maux , parce qu'on ne les soupçonne que lorsqu'ils ne peuvent plus être guéris.

Les exercices violens , les mouvemens long-tems continués , les passions vives de l'ame , ne sont pas des causes *directes* de la Pleurésie : elles ne le deviennent que par l'imprudence des hommes qui passent brusquement d'un extrême à l'autre ; d'un grand travail , à un repos absolu ; du chaud , au froid. La nature n'est point accoutumée à ces transitions subites : *natura non facit saltus*.

Verna (a) croit que chez les personnes robustes , l'abstinence du coït, poussée trop loin , peut disposer à la Pleurésie. Cette cause , si elle existe , est bien rare dans le siècle où nous vivons. Les successeurs de Verna n'ont pas cru devoir en faire mention. Nous ne connoissons aucun Médecin qui en parle. Il n'y a guères que ceux qui sont chargés de la santé des Nones ou des Moines , qui puissent nous apprendre des choses intéressantes sur cet objet. Au reste , l'Auteur que nous venons de citer , n'est pas embarrassé d'expliquer comment cela se

(a) Cap. 2 , de caus. pleurit. pag. 56.

fait. Les particules salino-sulphureuses, dont il suppose que la semence abonde, étant repompées dans la masse du sang, y portent le trouble & le désordre, mettent les fibres en convulsion; d'où résultent la fièvre & les autres accidens pleurétiques.

Le même Auteur propose encore une autre cause de la Pleurésie qui ne peut entrer que dans la cervelle d'un raisonneur raffiné. C'est une distribution contre nature des vaisseaux de la plèvre dont l'effet est de retarder le cours du sang, & de former ainsi des obstructions. Nous n'avons rapporté ceci, que pour montrer jusqu'à quel point d'extravagance l'imagination conduit quelquefois ceux qui la prennent pour guide.

La suppression des évacuations accoutumées, & sur-tout des évacuations sanguines, donne fréquemment lieu à la Pleurésie. C'est un fait généralement avoué: on nous dispensera donc d'entrer dans le détail des preuves: mais il ne fera pas hors de propos de dire un mot de la manière dont ces excréctions supprimées peuvent causer la Pleurésie.

Quelques Auteurs ont avancé qu'il ne falloit calculer leurs mauvais effets, que

par la quantité de levain morbifique qu'elles entraînoient au dehors, & qui se trouvoit par-là retenue. Cette proposition est fautive. Il se peut que le *noxium* de la plupart des évacuations habituelles y fasse quelque chose; mais on doit avoir incomparablement plus d'égard à la pléthore que ces suppressions occasionnent; cette erreur dans la théorie peut mener à une conséquence dangereuse dans la pratique. Nous croyons que dans toutes les maladies qui viennent à la suite d'une évacuation supprimée quelconque, il faut sur-tout tourner ses vues du côté des évacuans: les adoucissans ne doivent être donnés, que comme accessoires.

La morsure du Serpent à sonnettes, produit en Amérique, une vraie Pleurésie contre laquelle les Américains ont un remède assuré. Il y a plusieurs années que l'analogie fit conjecturer que ce même remède, administré dans la Pleurésie d'Europe, pourroit être utile: on en fit l'essai, & nous aurons soin de rapporter en son lieu, l'effet qu'on en observa, les corrections que la sagacité des Observateurs y a faites, la doze de ce médicament, & enfin quelles sont les vé-

ritables indications qui exigent qu'on en fasse usage. L'explication de ce phénomène est couverte d'épaisses ténèbres ; l'art de guérir n'est point encore assez avancé , pour qu'on puisse en développer le mécanisme d'une façon satisfaisante. Il y a bien plus long-tems qu'on est instruit que la morsure de la Vipère cause l'ictère ; comment cela se fait-il ? Nous ne le sçavons pas mieux.

Une autre cause assez fréquente de la Pleurésie, & à laquelle les Praticiens ne font pas ordinairement assez d'attention, c'est l'abus des corps à Baleine. Depuis long-tems les Médecins & les Philosophes déclament avec chaleur contre cet usage ridicule & barbare qui veut assujettir la nature à la bizarrerie d'un goût extravagant. On veut faire une taille fine ; & l'on n'obtient qu'un corps déformé , des épaules plus hautes l'une que l'autre ; la principale action du corps portant sur les fausses côtes , les fait rentrer , & oppose par-là un obstacle au mouvement du diaphragme. D'ailleurs , les vraies côtes des jeunes enfans qui font les premières victimes de cette coutume , n'ayant point encore achevé de prendre leur développement & leur fo-

lité, restent plus petites, & s'applatissent; d'où résultent nécessairement la diminution de la Poitrine, son *resserrement* & la gêne des viscères qu'elle renferme. Il n'en faut pas davantage, pour exposer les personnes qui portent des corps, aux maladies inflammatoires de la Poitrine. Huxham (b) a souvent vu des crachemens de sang qui dépendoient de ce principe. On sent bien, sans qu'il soit besoin de le dire, combien il importe, dans ce cas, de découvrir la véritable source du mal: sans cette connoissance, on agiroit en aveugle, & tous les remèdes seroient infructueux.

La Pleurésie est une maladie de tous les âges & de tous les sexes. Il y a néanmoins quelques modifications à remarquer Cælius Aurelianus (c) a observé qu'elle attaquoit plus souvent les hommes que les femmes: celles-ci ayant le tissu des solides plus lâche, les humeurs moins cohérentes, & une perte sanguine tous les mois: cette dernière raison, est peut-être la meilleure qu'on puisse don-

(b) Loc. sup. cit.

(c) De morb. acut. lib. 2, cap. 13.

ner de ce fait. Hypocrate avoit remarqué que la Pleurésie n'arrivoit point avant l'âge de puberté (d); la raison pour les enfans est la même que pour les femmes.

Parmi les hommes, ceux qui sont les plus sujets aux Pleurésies, sont les gens maigres, secs, ceux dont le tempérament est bilieux. Il est de fait qu'ils ont les vaisseaux plus gros, que les personnes grasses & phlegmatiques.

Les Pléthoriques, sur-tout, y sont très-disposés; les habitans de la Campagne; ceux à qui la nature ou le travail ont donné des fibres fortes & élastiques. De ce nombre, sont les Chasseurs, les Soldats, les Coureurs, les Cochers, les Trompettes, &c. Si, comme nous l'avons dit plus haut, les femmes ressentent plus rarement les effets de la Pleurésie, elles achètent bien cher ce privilège, puisque les accidens sont plus terribles, lorsqu'elles sont attaquées de cette maladie. La raison de cela est qu'on doit supçonner que quelque cause très-active y a donné lieu. Il en est de mê-

(d) *Morbi hi antè pubertatem non fiunt. Evac. p:ac. n°. 611.*

me de l'Apoplexie : elle tue plus vite les jeunes gens que les vieillards ; & d'autant plus vite , qu'elle est moins ordinaire à cet âge.

Ceux qui ont des rapports aigres , sont exempts de la Pleurésie (e). Les alimens ne suivent leur pente naturelle , je veux dire l'acescence , que chez les sujets dont les organes ont un défaut de ton qui ne leur permet pas de les assimiler aux humeurs animales. Cette foiblesse d'organes les fait rentrer dans la classe des enfans & des femmes.

L'âge le plus sujet aux maladies inflammatoires , s'étend depuis huit ans jusqu'à quarante.

Cependant la vieillesse n'en est point exempte. Aretée-même (f) dit formellement que les vieillards y sont les plus exposés ; mais qu'ils en réchappent avec la plus grande facilité , pour la raison , ajoute-t-il , qu'il ne sçauroit se former une vive inflammation dans un corps desséché.

Avenzoar a remarqué que les personnes qui rendent des excréments liquides ;

(e) Hypocrat. aphor. 33 , lib. 6.

(f) Cap. 10 , pag. 19.

ainsi que ceux qui portent des cautères, étoient rarement attaqués de Pleurésie, (g). En un mot, tous les écoulemens habituels, nous en mettent à l'abri, surtout, si ces écoulemens sont sanguins, comme chez les Hémorroïdaires (h).

Toutes choses égales d'ailleurs, il est certain que ceux qui ont essuyé des Pleurésies, contractent une disposition qui les y rend plus sujets dans la suite. On sçait qu'après les inflammations violentes, il reste souvent une dureté squirreuse dans les parties qui en ont été le siège; sur-tout, si ces parties sont glanduleuses. On sçait encore que les membranes enflammées deviennent dures & épaisses, & que l'adhérence du poumon à la plèvre, est une suite presque inévitable de la Pleurésie. Cela posé, on conçoit facilement que ces états contre nature doivent plutôt déterminer le retour de la Pleurésie.

Le vrai point d'où il faut partir, pour juger du danger d'une maladie, est de considérer quel est l'organe affecté. Plus les fonctions de cet organe seront essen-

(g)

(h) Alberti de Hemorroïdibus.

tielles pour la prolongation de la vie, plus la maladie sera grave. Voilà le principe général dont il ne faut jamais s'écarter : il est vrai qu'il y a une foule de circonstances qui doivent modifier le pronostic : il seroit fastidieux , peut-être même impossible , de les rappeler ici toutes : elles n'échappent pas au vrai Praticien , & le Routinier n'en a pas besoin ; il ne sçauroit en profiter. Il nous suffira de dire que , toutes choses égales d'ailleurs , plus le siège d'une maladie est étendu , plus il y a de fonctions lésées , plus le nombre des symptômes est multiplié , &c. plus il y a à craindre , plus le pronostic doit être fâcheux.

Le tempérament du malade , son âge , ses forces actuelles , l'état de ses humeurs , le caractère de la maladie , lorsqu'elle est épidémique , méritent une attention singulière. La tranquillité de l'ame surtout est nécessaire : on ne sçauroit s'imaginer combien elle influe sur l'événement. Hypocrate n'a pas oublié d'en faire mention : *in morbis mente bene constare bonum* , nous dit-il , dans ses aphorismes.

La pusillanimité est la source d'une infinité de maux : de ceux , surtout , qui

sont les plus rebelles au pouvoir de notre Art (i). Si quelqu'un s'avoit d'en douter, qu'il jette les yeux sur le nombre des hystériques & hypocondriaques; il n'en trouvera pas un seul exempt du défaut dont nous parlons: peut-être même est-ce dans cette instabilité de l'ame, qu'il faut chercher la raison du plus grand danger que la Pleurésie fait courir aux personnes du sexe. Tous les Auteurs gardent un profond silence sur cette cause: ils ne l'ont pas même soupçonnée.

La Pleurésie, comme toutes les inflammations, tant externes qu'internes, a quatre terminaisons principales: la *résolution*, la *suppuration*, le *squirre* & la *gangrène*. La desquamation n'a lieu qu'à l'habitude du corps; du moins l'ouverture des Cadavres ne l'a point offerte jusques ici à l'intérieur. On nous objectera peut-être que le doute que nous élevons est ridicule; qu'il est palpable qu'il ne sçauroit se former des desquamations à l'intérieur, vu qu'il n'y a point d'épiderme. Cette objection paroît forte d'abord: elle tombe cependant,

(i) V. Klockof de morbis animi.

si l'on fait attention que toutes les membranes en général ne sont que des lames du tissu cellulaire fortement appliquées les unes sur les autres. On peut aisément les séparer par la macération. Cela étant, je ne vois pas qu'il soit ridicule d'appeler *desquamation* l'enlèvement de la première couche du tissu cellulaire. Quoiqu'il en soit, notre dessein n'est pas de traiter *ex professo* des signes qui nous font connoître ces diverses terminaisons. Tous les Auteurs Classiques en ont parlé. M. Wanswieten, sur-tout, est descendu dans un détail qui ne laisse rien à désirer sur cet objet.

En commençant la curation de la Pleurésie, nous croyons à propos d'avertir qu'il est impossible de donner un traitement qui convienne à toutes les espèces: ce que nous en dirons, sera générique: c'est à la sagacité du Médecin à sçavoir démêler le remède convenable, dans le cas particulier qui se présentera à lui. Qu'il ne s'attende point à trouver dans les Auteurs, des règles qui puissent le diriger; plus il en lira, plus ses idées s'obscurciront. La confusion qui regne dans les ouvrages de la plupart; le raisonnement plus séduisant

D

que vrai des autres; enfin leurs contradictions avec eux-mêmes, & sur-tout avec cette classe peu nombreuse de Médecins qu'ils appellent *Empyriques*, tout cela, dis-je, le jettera dans une perplexité plus funeste peut-être que son ignorance. Il ne seroit pas difficile de citer des gens de beaucoup d'esprit, qu'un excès de lecture a gâtés. Ils eussent été des Médecins excellens, la nature leur avoit départi un génie propre à saisir & à aider ses révolutions; en un mot, ils eussent guéri, & ils se borneront à raisonner pitoyablement, sur ce qu'ils ne comprennent pas. Du fond d'un Cabinet, ils dicteront des règles de pratique que l'expérience renverfera. Malheur au genre humain, si ces personnes deviennent jamais Professeurs dans quelque Université! on pourra dire d'eux, ce que Sydenham disoit des échauffans, *qu'ils avoient été plus nuisibles que la poudre à canon.*

Le meilleur Livre qu'un jeune Praticien puisse consulter, est celui que la nature présente à ceux qui veulent se donner la peine d'y lire. C'est au lit des Malades qu'il faut se former. C'est en comparant les maux qu'ils éprouvent,

avec les tableaux originaux que les anciens nous en ont laissés, qu'on pourra se faire un système sur les maladies, aussi vrai que solide; qu'on saisira les rapports qui les lient les unes aux autres, & le point de vue exact sous lequel elles doivent être traitées.

Ceux qui ont étudié de la manière dont nous venons de le dire, ne feront pas expirer les Malades sous un tas de remèdes qui se succèdent rapidement. Persuadés que la nature se suffit dans le plus grand nombre des cas, ils sçauront se préserver de la funeste démangeaison de formuler à chaque visite; ils n'agiront que lorsque la nature ne pourra pas subvenir à l'ouvrage.

Mais à quel signe, dira-t-on, connoître qu'elle est victorieuse, ou prête à succomber? Il en est plusieurs: mais le plus sûr, sans doute, c'est le *POULS*, il est la vraie bouffole du Médecin; il a une expression particulière que peu de gens entendent, mais que tout le monde peut entendre, en lisant les ouvrages de MM. Bordeu & Fouquet. Nous ne sçaurions trop inviter les jeunes Médecins à s'en nourrir; ils se convaincront par eux-mêmes que rien ne peut y suppléer.

D ij

Dans l'énumération des remèdes que l'on emploie ordinairement pour combattre la Pleurésie, nous avertissons, encore un coup, que nous parlerons en général. Qu'on ne soit donc pas surpris de rencontrer des cas où l'on ne sauroit faire l'application de la plupart des secours que nous allons indiquer.

Le premier, le plus efficace de tous, c'est, sans contredit, la saignée; c'est par elle qu'on débute; & le Public y est si accoutumé, qu'un Médecin appelé, auprès d'un Pleurétique, exposeroit sa réputation, s'il s'avisait de tenir une autre route. Il nen faut point être surpris: ce sont les Médecins eux-mêmes qui ont appris à ce Public, à penser de la sorte.

De tous les Auteurs que nous avons lus, il n'en est point qui parle avec plus d'enthousiasme, de la saignée, que Triller. Il la regarde comme *l'anchre sacrée* à laquelle seule il faut recourir. La violence des symptômes, dit-il, ne résiste pas à des saignées fréquentes & copieuses faites au commencement de la Maladie: on la voit s'éteindre subitement: hélas! nous n'avons pas éprouvé souvent la réalité de ces belles promesses. Triller

ne les a pas toujours éprouvées lui-même. Ce n'est pas que nous ne croyions ce secours très-utile ; mais encore faut-il qu'il soit manié par une main habile : on a bien raison de dire que , dans celles des ignorans , les meilleurs remèdes se changent en poison. Il n'en est pas dont on ait abusé plus étrangement que de la saignée. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet : nous ne pourrions que répéter ce qu'on a déjà dit (k). Le tems , ce Juge lent , mais sûr des choses humaines , & qui sçait les réduire à leur juste valeur , dessillera peut-être un jour les yeux , & fera sentir les inconvéniens de cette pratique sangui-naire. En attendant , qu'il nous soit permis de rapporter un fait dont nous avons été témoin ; il prouvera jusqu'où peut aller la fureur de répandre du sang.

Un Médecin en réputation voyoit un Pleurétique qu'il avoit fait saigner *quatorze fois*. Un matin (c'étoit , si je ne me trompe , le dixieme jour de sa maladie),

(k) V. un Livre intitulé, *Abus de la Saignée*. Ils y sont démontrés au doigt & à l'œil. Il n'est guères possible de se refuser à la force & à l'évidence des preuves que l'Auteur a sçu répandre dans cet ouvrage.

il trouva le point de côté augmenté ; la respiration plus embarrassée , des anxiétés cruelles ; le visage rouge , tirant sur le livide. Le pouls étoit foible , petit , mais très-accélééré : *quel dommage* , s'écria alors le Médecin , *qu'il n'y ait pas assez d'étoffe pour faire une quinzième saignée*. Ce Malade périt deux jours après.

Toute l'antiquité a reconnu l'utilité de la saignée dans la Pleurésie. Vanhelmont est le premier qui ait osé la proscrire entièrement du traitement de cette maladie. Il lui avoit substitué les alkalis volatils & les sudorifiques avec lesquels il prétendoit les guérir toutes. Il est impossible d'excuser l'opiniâtreté avec laquelle il soutint cette erreur malgré les funestes exemples que sa propre expérience devoit souvent lui mettre sous les yeux. Mais y-a-t-il dans son fait autant d'entêtement & de mauvaise foi qu'on a voulu le dire ? Cela n'est pas prouvé. Peut-être le défaut de son siècle étoit-il le même que celui du nôtre ; peut-être ne fut-ce qu'après avoir été plusieurs fois le témoin du mauvais succès des saignées abondantes , qu'il prit le parti de les bannir entièrement. Que ce juste milieu dans lequel la vérité se trouve , est dif-

facile à tenir! Vanhelmont, pour éviter un écueil, donna dans un autre non moins dangereux, & dont il fut la triste victime, puisqu'il mourut d'une Pleurésie, de laquelle tous les sudorifiques ne purent le tirer.

Quelques anciens avoient avancé qu'il étoit bon de tirer du sang jusqu'à défaillance. Aretée (1) s'est récrié avec force contre cette mauvaise manœuvre. Elle fait, dit-il, dégénérer la Pleurésie en Fluxion de Poitrine. Cette remarque d'Aretée a produit son effet. L'usage d'ouvrir la veine jusqu'à défaillance, est tombé dans l'oubli. On ne fait plus aujourd'hui que de petites saignées: encore même, pour prévenir ce *deliquium animi*, tous les Praticiens recommandent-ils de faire coucher le Malade, lorsqu'on le saigne. Cette précaution est fort sage, sur-tout à l'égard des personnes du sexe qui tombent facilement en pamoison.

On ne fauroit croire de quelle conséquence il est de faire à la veine une large ouverture qui permette au sang un li-

(1) De curat. Pleuritiid. pag. 136.

bre cours. Il est de fait, qu'à quantités égales, lorsque le sang ne sort que par une petite ouverture, la saignée ne soulage pas aussi sensiblement, que quand elle coule par une grande.

La saison & l'état de l'atmosphère doivent encore fixer l'attention du Praticien. Il est constant qu'en Hyver, on supporte plus aisément les saignées, qu'en Été; dans le Printems, qu'en Automne. Lorsque l'air est humide & chaud, la saignée réussit moins bien & affoiblit plus, que lorsqu'il est froid & sec.

Il faut être plus réservé dans l'administration de ce remède, chez les enfans, les vieillards & les femmes enceintes, sur-tout lorsqu'elles approchent du terme de leur grossesse. L'avortement ou la mort du fœtus seroient les suites d'un excès dans ce genre, ou tout au moins, une foiblesse dont l'enfant se ressentiroit le reste de ses jours.

Il arrive assez souvent dans les Maladies inflammatoires de la Poitrine, que le sang ne coule pas, quoique l'incision soit grande, & que le Malade paroisse vigoureux; il ne faut pas que les jeunes Praticiens s'en étonnent, & fassent fermer la veine. Ce Phénomène arrive
pour

pour deux raisons ; la première , c'est que le sang étant très-épais , circule avec difficulté ; la seconde , c'est que les Malades à cause du point de côté qu'ils ressentent , ne faisant que de petites inspirations , il ne passe à travers les poumons , qu'une petite quantité de sang. Le vrai remède , dans le premier cas , est de frotter le bras avec des flanelles chaudes , ou de le fomentier avec des éponges trempées dans l'eau chaude ; & dans le second cas , de faire tousser ou éternuer les Malades. Les secousses qu'ils éprouvent dans cette action , fait jaillir le sang avec violence : mais comme les Malades n'entendent pas raison quelquefois , il est bon de les y forcer par des moyens physiques.

Pour cet effet , on conseille de leur faire avaler une cuillerée de vin ou de vinaigre chaud : ou ce qui vaut encore mieux , de leur en faire respirer la vapeur. Si cela n'est pas suffisant , la graine de moutarde récemment pulvérisée , la poudre même d'euphorbe dont on leur feroit aussi recevoir la vapeur , pourroient être employées ; ce dernier remède exige de la prudence : on sçait qu'il fait éternuer jusqu'au sang.

E

La petitesse du pouls qu'il n'est pas rare d'observer au commencement des fièvres aiguës, en général, en a souvent imposé ; elle a paru l'effet d'une vraie foiblesse provenant d'un *manque* de sang, & a conséquemment fait omettre la saignée. Il est très-essentiel de ne pas s'y tromper. Voici la marque à laquelle on pourra distinguer ces deux cas. Si le pouls est réellement foible, il s'éteint lorsqu'on appuie sur l'artère ; mais si le pouls n'est qu'opprimé, & qu'on presse avec les doigts, on sentira une réaction égale : après la saignée, le pouls se développera, & prendra son caractère.

C'est un précepte général, que les saignées ne doivent être faites que dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie ; passé lequel tems, on a observé qu'elles nuisoient & supprimoient les crachats. Nous n'ignorons pas qu'il y a quelques observations contraires ; mais elles ne doivent pas faire enfreindre la loi. L'observation la plus surprenante peut-être qu'il y ait eu en ce genre, c'est celle de M. de Haën. Ce Praticien a fait saigner un Pleurétique au quin-

zieme jour de sa maladie, & a réussi fort heureusement (m).

Le sang des Pleurétiques est le plus souvent recouvert d'une peau blanche, tirant sur le bleu, si compacte & si serrée, qu'on a peine à la diviser avec un instrument tranchant. L'épaisseur de cette peau varie considérablement. Elle est ordinairement d'une ou deux lignes. Dans les inflammations graves, Triller dit l'avoir trouvée épaisse de deux doigts (n). Quesnai (o) a observé que la densité de cette croute étoit en proportion de la violence de la fièvre & de la dureté du pouls. Sydenham est le premier qui ait remarqué que si le sang ne sortoit pas horizontalement de la veine, & qu'il tombât perpendiculairement en coulant sur la peau, cette couenne ne se forme point : & il avoue ingénument qu'il en ignore la raison (p). Triller a répété l'expérience de Sydenham, avec des résultats opposés. M. de Haën (q) qui a fait sur le sang beaucoup de recherches

(m) Ratio medend. tom. 5.

(n) Loc. cit. pag. 23.

(o) Traité de la Saignée. pag. 408.

(p) Cap. de Pleuritid.

(q) Rat. medend. tom. 3.

curieuses & intéressantes, s'est apperçu que cette couenne étoit plus apparente dans une petite palette, que dans une grande. La capacité des palettes étant supposée la même, il a vu que la croute étoit d'autant plus dense, que le jet du sang étoit plus fort: ou que si on laissoit couler le sang goutte à goutte, l'effet étoit absolument le même. Voilà des résultats semblables, dans des circonstances diamétralement opposées. Comment expliquer ce fait? Nous n'en sçavons rien. Enfin, le même Auteur s'est convaincu que, sous cette peau, le sang n'étoit pas si condensé, que lorsqu'elle manquoit; qu'au contraire, il s'y trouvoit toujours plus dissous, & d'une couleur tirant sur le noir.

Cette couenne est généralement regardée comme un des signes de l'inflammation. Mais c'est à tort, puisqu'elle n'existe point dans les inflammations malignes, & que les Auteurs l'ont apperçue dans beaucoup d'autres maladies qui ne sont point inflammatoires. Dans les fièvres d'accès, par exemple (r), dans

(r) Quésnai, Traité de la Saig. pag. 408.

l'angine & le catharre (s), dans la petite vérole (t), la colique (u), le rhumatisme (x), dans la goutte (z), les fièvres malignes (&), & l'hydrophobie (a). Il est très-rare de ne pas la trouver chez les femmes enceintes. Simson assure que si l'on serre étroitement le bras ou la cuisse de quelque personne que ce soit, & que trois ou quatre heures après, on ouvre la veine, de façon que le sang coule librement, cette peau se forme toujours (b).

Les anciens regardoient cette croute ; comme une marque de la putréfaction des humeurs ; & le Peuple chez lequel leur jargon s'est plus conservé que dans les Ecoles, la prend encore aujourd'hui pour du pus. M. Quesnai a cru qu'elle étoit le signe ou l'effet d'une suppuration particulière. Harvée apperçut le premier dans la lympe animale, la pro-

(s) Id. pag. 400.

(t) De Haen, tom. 2, 3.

(u) Wieten, tom. 3.

(x) Quesnai, de la Saig. De Haen, rat. med. tom. 2, & d'autres.

(z) Coste, Trait. sur la Goutte.

(&) Barcker. dissert. ou Rhe present. fev.

(a) Journal Encyclopéd. tom. 1.

(b) De re med. dissert. 4.

priété qu'elle a de se coaguler (c) : Bartholin (d) & Pequet (e) confirmerent cette observation ; & après eux , une foule d'Auteurs. De sorte que depuis long-tems , c'est une vérité généralement reconnue. Mais on n'est point encore d'accord sur la cause de cette coagulation. Les uns la font dépendre de la partie fibreuse du sang condensée par la chaleur.

Cette opinion péche par deux endroits. 1^o. Parceque la partie fibreuse du sang est un être de raison. 2^o. Parce qu'elle est contraire aux expériences de plusieurs Auteurs, mais sur-tout à celles de M. de Sauvages (f), desquelles il résulte que la lymphe ne s'est coagulée qu'à une chaleur de cinquante degrés , mesurée au thermomètre de M. de Reaumur : or, une telle chaleur n'existe jamais dans le corps d'un homme. L'application de la boule du thermomètre, dans les endroits les plus chauds, a démontré au même M. de Sauvages, que dans la fièvre la plus aiguë, la chaleur n'a jamais passé

(c) Harveius, de generat. animal.

(d) Anatom. renov.

(e) Dissert. anatom.

(f) Nosolog. Meth. tom. 1.

le trente-troisième degré. Ce Professeur a mieux aimé penser que dans toutes les maladies où cette couenne se montre, il se forme un miasme particulier qui la produit : il ne donne cela que comme une conjecture : chacun est le maître d'y ajouter le degré de croyance qu'il jugera à-propos.

D'autres ont pensé qu'il ne falloit chercher la cause de ce phénomène, que dans l'impétuosité de la circulation, fondés sur l'expérience de Ruifelac (g), ou plutôt d'Hippocrate, qui, en fouettant le sang, est parvenu à former des fibres & des membranes. M. de Haller (h) s'est décidé en faveur de ce sentiment qui est furieusement ébranlé par l'observation de M. Wanfwieten qui a vu cette croute sur le sang de gens très-sains qui avoient coutume de se faire saigner tous les ans au Printems.

Le même M. Wanfwieten l'a observée dans le sang d'un homme qui se faisoit faire tous les trois mois une saignée de précaution. Il y a des Physiologistes qui l'attribuent (cette croute), à l'ac-

(g) Thesaur. anatom.

(h) Physiolog. tom. 2.

tion de l'atmosphère : sans adhérer à leur opinion , nous pensons qu'il faut l'y mettre pour quelque chose , puisque l'on n'observe jamais cette couenne dans les vaisseaux , & qu'elle ne commence à paroître , que lorsqu'elle est exposée au contact de l'air. Enfin , il est , sur cette matière , un autre système très-ingénieux & qui n'est pas moins vraisemblable. C'est celui de M. de Bordeu. Ce Médecin est persuadé , d'après ses expériences (i), que cette couenne n'est autre chose qu'un suc muqueux ou nourricier , arraché au tissu cellulaire qu'il alloit nourrir , & repompé dans le sang où il cause une vraie pléthore particulière. Cette mucosité , selon M. de Bordeu , accompagne beaucoup de maladies , principalement celles du tissu cellulaire ; il n'est donc pas étonnant qu'on l'apperçoive dans celles du poumon qu'on sçait par l'anatomie , être formé en entier par le tissu cellulaire.

L'Auteur que nous venons de citer , croit que cette mucosité ne se trouve pas en tout tems dans le sang , mais qu'elle

(i) V. Thes. Aquitaniz mineralis aquæ 1754. Recherches sur le Tissu muqueux , par le même.

peut y être amenée par une secousse violente, comme celle de l'émétique. Il conjecture, par exemple, que son usage est de purifier le sang, comme la colle de poisson clarifie le vin. Ce système a cet avantage au-dessus des autres, qu'il donne une explication aisée de plusieurs faits relatifs à la pratique; pourquoi, par exemple, la membrane inflammatoire ne se montre souvent qu'à la seconde ou troisième saignée; & pourquoi l'apparition de cette membrane a été regardée par la plupart des Praticiens, comme d'un bon augure dans les maladies inflammatoires.

Nous n'hésiterions pas un moment d'embrasser cette dernière opinion, si nous ne nous étions fait un plan de n'adopter que ce qui est clairement démontré. Or, il reste encore beaucoup de nuages sur cette matière. On trouve dans un Livre qui vient de paroître, intitulé *Essai sur la putréfaction des humeurs animales*, des expériences d'Emgaber, Médecin de Turin, sur la couenne du sang. Ces expériences lui ont appris qu'elle n'étoit autre chose qu'une huile condensée. Les expériences seules de M. de Haën feront long-tems le désespoir de

nos Physiologistes. A cela, nous joindrons un autre fait non moins inexplicable, c'est qu'à côté de la couenne, on voit une liqueur fluide qui est coagulable par la chaleur, l'esprit de vin, &c. D'où vient donc que cette liqueur n'est point condensée comme la couenne? dans une telle contrariété de faits & de conjectures, nous aimons mieux, avec M. Wanswieten, nous tenir dans un sage pyrrhonisme, que de donner dans une brillante erreur.

Nous venons de dire que les Médecins esperoient plus du salut des Pleurétiques, lorsque le sang se couvroit de la couenne inflammatoire, que lorsqu'elle n'avoit pas lieu. Triller n'est point de cet avis. Il pense au contraire, que c'est toujours un mauvais signe, & qu'on doit se féliciter d'avoir à traiter des malades sur le sang desquels cette croute ne paroîtra pas. Le raisonnement ne doit point prévaloir sur l'observation. Il est de fait, comme Baglivi & Lancisi l'ont observé, qu'elle est avantageuse : elle est d'ailleurs une des indications les plus sûres, pour déterminer la quantité de sang qui doit être évacué.

Plus l'épaisseur & la consistance de la

couenne diminuent, moins il faut saigner, toutes choses étant égales d'ailleurs. Une peau mince & bleuâtre, avec un peu de gelée molle & verte au-dessous, dénote la mauvaise constitution du sang, sa pente à la dissolution, son acrimonie, & qu'il faut en tirer peu.

Le sçavant Auteur des Epidémies de Plimouth a observé (k) qu'un sang, tel que Triller le demande, je veux dire, rouge, fleuri, sans couenne, qui ne rend que peu ou point de serum dans la poëlette, quelque bon qu'il puisse paroître aux gens peu expérimentés, est bien éloigné de l'être réellement. Cela prouve qu'il tend à la putréfaction, puisque le mélange de l'esprit de sel ammoniac, lui fait toujours prendre cette apparence fleurie, consistante, & demi-fluide.

Sydenham a fixé à quarante onces, le sang que les hommes pouvoient perdre dans une Pleurésie. Pringle (l) remarque à ce sujet que cette quantité seroit insuffisante, si l'on ne se servoit des véficatoires qui dispensent de les multi-

(k) Huxham. observ. de aere, vol. 2, 1743.

(l) Malad. des Armées, tom. 1.

plier jusqu'à un certain point. Nos Lecteurs seront surpris que Triller, ce Panégyriste outré de la saignée, ait si peu fait verser de sang. Il se rapproche assez du sentiment de Sydenham, & nous avertit même qu'il s'est vu très-rarement obligé d'en faire tirer plus de vingt-quatre ou de vingt-six onces. Il est impossible d'assigner aucune règle invariable, par rapport à la quantité du sang qui doit être évacué, & au nombre des saignées. L'on sent bien que l'une & l'autre doivent varier, en raison de l'intensité du mal, de la constitution de l'air, de la saison, de l'âge & du tempérament du sujet, &c.

Vaut-il mieux dans la Pleurésie, saigner du côté de la douleur, que du côté opposé? Cette question problématique qui avoit pris naissance du tems d'Hippocrate peut-être même antérieurement, devint l'objet d'une dispute aussi vive, que celle que l'inoculation a excitée & excite encore parmi nous.

Hippocrate, Galien & Celse (*m*) se déclarerent pour l'affirmative. Arétée,

(*m*) De re medicâ lib.

Aëtius (u) & Cœlius Aurelianus embrassèrent le parti contraire. Jusqu'à la chute des Grecs, chacune de ces deux opinions trouva des Approbateurs & des Antagonistes; & comme c'est assez l'ordinaire, la question ne fut point décidée. Mais au huitième siècle, lorsque les Arabes commencèrent à paroître, les Médecins de cette Nation, s'étant unanimement réunis en faveur de la négative, le sentiment d'Hippocrate & de ses Sectateurs fut abandonné, & l'on ne saigna plus que du côté opposé à la douleur.

Cette méthode prévalut jusqu'au renouvellement des Sciences. Pierre Brissot, Médecin de la Faculté de Paris, fut le premier qui osa s'opposer au torrent. Nourri de la lecture des anciens, dont il avoit connu l'excellence, il entreprit d'en inspirer le goût aux autres, en expliquant publiquement les ouvrages de Galien (o) dont il défendit vigoureusement l'opinion. Et comme celui-ci avoit cru qu'il falloit saigner du côté de la douleur, Brissot ne balança

(n) Tetrabibl. serm. 3.

(o) René Moreau, lib. de miss. sang. in Pleuritide, ubi de vitâ Brissolli.

point d'enseigner cette pratique. Les succès heureux qu'on en éprouva quelque tems après , dans une Pleurésie épidémique , la fit généralement adopter en France.

Appelé en Portugal , Brissot essaïa d'y introduire sa méthode. Une telle révolution n'étoit point aussi aisée qu'il se l'étoit imaginé. Il falloit fouler aux pieds le respect aveugle qu'on avoit pour les Arabes. Le préjugé & la passion suscitèrent à Brissot des obstacles insurmontables. Une Université fameuse d'Espagne fut choisie pour terminer le différend. Sa décision ne fut point favorable à Brissot. Par un décret émané du sein de cette Faculté , il fut défendu à tout Médecin de saigner , dans la Pleurésie , du côté de la douleur.

Ce décret ne fut pas exécuté pendant long-tems , dans toute sa rigueur ; on y fit quelques modifications qui rendirent aux Médecins la liberté qu'exige l'exercice de leur profession ; & il leur fut permis de se conduire , comme bon leur sembleroit.

La découverte de la circulation fut l'époque de la fin de cette dispute. Comme elle étoit peu conforme aux loix

qu'on s'étoit faites sur le mouvement du sang, on cessa de s'en occuper; on fit plus, on la regarda comme futile. Deux Médecins, Membres de la Faculté de Paris, ont renouvelé de nos jours la querelle des anciens; mais ils n'ont persuadé personne: les choses ont resté, comme elles étoient avant eux; & les Médecins aujourd'hui pensent qu'il est indifférent de quel côté on ouvre la veine. Il faut avouer cependant que, dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis Harvée jusqu'à nous, il a paru de tems en tems des hommes de mérite, qui, moins éblouis de la nouveauté, & sachant apprécier la connoissance de la circulation, se sont appliqués à vérifier les idées des anciens. De ce nombre, est le Docteur Pitcarn. Il ouvroit d'abord la veine du pied opposé à la douleur; puis celle du bras opposé; enfin, celle du bras du côté de la douleur. Cette pratique, dont quelques personnes ont voulu lui faire honneur, remonte aux Arabes. C'étoit précisément celle d'Avicenne (*p*).

Il est fâcheux que la méthode d'Hip-

(*p*) Cap. 10, traç. 5, lib. 3.

pocrate, n'ait pas quadré avec la théorie des Modernes. En négligeant de l'employer, ils se sont privés d'un avantage réel que l'expérience a fait connoître à ceux qui l'ont consultée. Sydenham étoit dans l'usage de faire d'abord saigner du bras qui répondoit au côté affecté (q), & il s'en est bien trouvé. Triller a marché sur les traces de Sydenham, avec un succès égal. Il a plus fait; il a voulu essayer la méthode d'Avicenne, & la mettre en parallèle, avec celle qu'il suivoit. Cette épreuve a été faite (r) sur deux jeunes gens qui mennoient le même genre de vie, & qui s'étoient sentis pris au même instant, de la même maladie provenant des mêmes causes. La circonstance étoit, on ne peut pas plus favorable, mais les résultats furent bien différens: le jeune homme qui fut saigné du côté de la douleur, quoiqu'atteint d'un délire furieux, recouvra bientôt l'usage de ses sens, & n'eut pas besoin d'une seconde saignée; tandis que l'autre à qui l'on avoit ouvert la saphène, quoique la sai-

(q) Sect. 6, cap. 3.

(r) V. la troisième & quatrième observation.

gnée

gnée ne fût pas moins copieuse, n'en reçut aucun soulagement sensible, & que l'on se vit obligé de lui ouvrir la veine du bras, du côté de la douleur, ce qui le soulagea sur le champ.

Le témoignage de Fabrice de Hilden vient à l'appui de celui de Triller. Ce Chirurgien avoue qu'il a presque toujours vu un mauvais effet de la saignée faite dans une partie, opposée à celle qui étoit affectée (s). Malgré ce que nous venons de dire de la méthode d'Hippocrate, il ne faut pas croire qu'elle soit applicable par-tout; il y a des cas où il est avantageux de s'en écarter. Tel est, par exemple, celui que rapporte Gesner (t). Il s'agit d'une Pleurésie épidémique & maligne, dans laquelle la saignée du bras étoit pour le moins inutile, tandis que celle du pied produisoit un bien marqué.

L'artériotomie est conseillée par quelques Auteurs. Je crois bien qu'elle pourroit être utile. Mais les dangers qui l'accompagnent, l'ont fait tomber dans un entier oubli; tout au plus, pourroit-on

(s) *Observ. Chirurg. cent. 5, observ. 30.*

(t) *Epist.*

la pratiquer sur l'artère temporale. Je ne conseillerai jamais à personne d'imiter Avensoër (u), qui, pour se guérir d'une inflammation de poitrine, s'ouvrit l'artère radiale avec succès.

Quelque avantageuse que soit la saignée dans la Pleurésie sporadique, elle peut devenir inutile ou même funeste, lorsque cette maladie regne épidémiquement. De semblables cas ne sont pas absolument rares; on en trouve plusieurs consignés dans les ouvrages des Observateurs.

La conduite qu'un Médecin a pour lors à tenir, doit être calquée sur celle de Sydenham. Il faut qu'il soit prudent & réservé; qu'il ordonne peu de remèdes, & qu'il observe, avec la dernière attention, l'effet de ceux qu'il a prescrits. C'est le moyen de parvenir à découvrir le véritable caractère de la maladie. Malheur à ceux qui sont les premiers attaqués! Ils sont pour l'ordinaire les victimes de notre ignorance. Mais comment faire? *Nulla alia via est.*

Les ventouses, sur-tout les ventouses scarifiées, sont regardées avec raison

(u)

comme un accessoire de la saignée. Elles en suppléent les effets dans bien des cas, & ne sont jamais suivies des accidens qui n'accompagnent que trop souvent celle-ci. Leur usage remonte aux premiers âges de la Médecine. La sydération est vraisemblablement ce qui conduisit les Observateurs à les employer : ils voulurent imiter la nature, & attirer à la peau un sang qu'ils croyoient devoir surcharger le poumon.

Hippocrate connoissoit les ventouses ; mais on s'en servoit beaucoup plus du tems de Celse. Il n'est pas de Secte qui en ait fait un usage plus multiplié, que les Méthodiques. Comme ils ne saignoient qu'une seule fois, dans quelque maladie que ce fût, excepté dans la manie, ils appliquoient les ventouses très-frequeument. Qu'on ne croie cependant pas qu'ils pratiquassent cette méthode dans tous les périodes d'une maladie aiguë indistinctement. Ce n'étoit que vers le six ou le septième jour ; & comme ils ne s'attachoient pas à discerner la partie affectée, pourvu qu'ils fussent assurés du genre de la maladie, ils couvroient successivement presque

Fij

tout le corps , de ventoufes , dans la plûpart des maladies.

Les Egyptiens ont confervé cette méthode , & ils en retirent de grands avantages (x).

S'il faut avouer que les Méthodiques donnoient dans un excès , on doit convenir en même tems que les Modernes font tombés dans l'excès contraire. Il est furprenant qu'un remède fi héroïque foit fi négligé parmi nous. La cause de cette négligence procède , fans doute , de la délicatèffe des malades que les douleurs & les taillades ont revoltés ; & les Médecins , par une complaifance condamnable , fe font accomodés à leurs defirs. C'est ainfi qu'on a banni fucceffivement de la Pratique , ces médicamens violens , mais sûrs dont les anciens fe fervoient avec tant de succès.

Les ventoufes ont deux effets principaux bien connus ; de relâcher & d'évacuer. Elles ont un avantage au-deffus de la faignée , en ce que l'évacuation qu'elles produifent , quoique confidérable , n'affoiblit pas fenfiblement. Elles conviennent donc dans la Pleurèfie ,

(x) Prosper. alp. de medic. Egypt.

lorsque la difficulté de respirer , la toux , la douleur , &c. exigeroient une saignée que la foiblesse du pouls & l'affaïssement du malade contre-indiquent. Nous les avons vus employer plusieurs fois dans les cas que nous venons de déterminer , & toujours on s'est applaudi d'y avoir eu recours (7). Il est une remarque importante à faire , touchant leur application ; c'est qu'il faut qu'elle soit voisine de la partie qu'on se propose de dégorger. Autrement , on risqueroit de n'en retirer aucun fruit , leur effet revulsif ne s'étendant pas bien loin.

Arétée conseille , lorsque les forces se soutiennent , de couvrir les scarifications de sel marin ou de nitre. Mais comme leur impression auroit pû être trop vive , il veut qu'on les enveloppe dans un linge trempé dans l'huile : ayant en vue par là de mitiger leur action. Le lendemain , il fait appliquer une seconde ventouse , qui , selon lui , est incomparablement plus efficace que la première. On pourroit tenter ce procédé :

(7) Cela est conforme aux paroles d'Arétée : *nam maximè perspicuum est quod in lateris morbo vexatis , à cucurbitulâ percipitur adjumentum.*

il ne présente rien que de raisonnable.

Triller s'éleve fortement contre les émétiques dans le traitement de la Pleurésie. Sans doute que, dans celle qui est vraiment inflammatoire, il n'y aura aucun Médecin assez osé pour les donner. Mais, n'existe-t-il point des engorgemens du poumon, symptomatiques produits par les mauvais fucs que fournissent les premières voies, ou par les vers ? une telle prétention seroit ridicule & contraire à l'observation. Ces sortes de Pleurésies secondaires sont les plus communes (&). C'est alors qu'il faut employer les émétiques, après avoir fait toutefois précéder une saignée ou même deux, si le sujet est pléthorique : leur effet est décisif. Le crachement de sang ne les contre-indique point ; au contraire, ils le font cesser, comme par miracle ; ce fait n'est guères conforme à la théorie courante : mais, qu'importe ? cela est, & cela suffit, pour confondre les raisonneurs.

En général, les purgatifs ne convien-

(&) V. Baillon passim, Baglivi, Appendix de Pleurit. Quereetan. Pharmac. Rivier. cent. 1, obs 75. Bianchi, pag. 232. Sehenkim, lib. 2. Verna d: Pleurit. Sauvages, Nosologia meth. tom. 1.

nent point dans la maladie que nous traitons. Ce n'est pas que notre intention soit de les proscrire absolument: il est des circonstances où ils peuvent être donnés avantageusement. Hippocrate croyoit qu'ils étoient utiles dans la Pleurésie, lorsque la douleur est au-dessous du diaphragme (a); & il donnoit, dans cette occasion, de l'ellébore noir, ou du *peplium* mêlé avec du lazerpitium. Mais ici, comme dans toutes les maladies aiguës, il purgeoit moins en Hyver qu'en Été; jamais dans la canicule; jamais les femmes enceintes. Galien craignoit encore plus les purgatifs, que le pere de la Médecine. Baillou, Fernel (b) Riviere, Baglivi, &c. purgeoient dans les maladies pectorales; mais seulement lorsque leur cause avoit son siège dans les intestins. Il est aisé de voir que cela revient au sentiment d'Hippocrate.

De ce qui vient d'être dit, il résulte que les purgatifs ne sont appropriés que dans le commencement ou à la fin des Pleurésies. Qu'on juge après cela, si l'on doit adopter la pratique de ceux qui

(a) De victus ration. in acutis.

(b) De Patholog.

purgent religieusement de deux jours l'un, comme c'est assez l'usage dans les Provinces Méridionales de la France. C'est encore un usage général de terminer le traitement des maladies aiguës, par les purgatifs. Si j'en demande la raison à cette classe de Médecins que Gédéon Harvée appelle Stercorarii (c), ils me répondront que *l'excrétion abondante qu'ils procurent, en démontre assez l'utilité*, comme si l'on devoit présumer que tout ce qui sort, étoit contenu dans les intestins. Ce seroit bien mal connoître la vertu fondante des purgatifs. Mais, sans nous arrêter davantage à cette question qui nous éloigneroit trop de notre sujet, nous nous contenterons de dire à ces Médecins, que les purgatifs ne doivent jamais être employés, tant que l'expectoration dure. Il est connu qu'ils la suppriment, & font périr les malades de suffocation. Nous en avons vu un exemple bien triste, l'année dernière. La femme qui en fait le sujet, étoit au quinzième de sa maladie; elle rendoit des crachats abondans & bien cuits; on lui administre une potion catharti-

(c) Sthall. ars curand. per expect.

que

que qui les arrête. Dès ce moment, la poitrine se charge, la respiration s'embarraffe; & elle meurt suffoquée, dans l'espace de trois jours.

Il ne manque pas de Praticiens qui ont vu la même chose. Zacutus Luzitanus rapporte une observation (d) où la purgation fut mortelle dans le jour même. Il y a quelque chose de plus surprenant; un simple sédatif qu'on donne aujourd'hui avec tant de confiance, & dont l'action est incomparablement moins tumultueuse, que celle des cathartiques, un simple sédatif, dis-je, au rapport du même Auteur (e), donné à un Pleurétique, sur la fin de sa maladie, lui causa la mort, en supprimant les crachats. Nous répétons donc, avant de finir cet article (& l'on ne sauroit trop le répéter), qu'il ne faut purger dans la Pleurésie, qu'après que la crise par les crachats, est entièrement finie. Ce précepte est général, & souffre trop peu d'exception.

Les lavemens sont fort recommandés par les Auteurs, & l'on ne peut dif-

(d) De Praxi med. admir. lib. 2.

(e) Id. lib. 4.

convenir qu'ils ne soient utiles, surtout dans le commencement de la Pleurésie. Leur effet évident, est de vider les intestins des matières excrémenteuses qui les surchargent; on croit aussi qu'en relâchant le système mésentérique, ils y attirent une plus grande quantité de sang, & procurent par-là une révulsion avantageuse. Il est vraisemblable encore qu'étant repompés en partie par les vaisseaux, absorbans, ou les veines lactées, ils fournissent aux humeurs un véhicule qui les délaie. Mais, pour que cet effet fût moins équivoque, je voudrois qu'il entrât toujours dans leur composition, un corps favorable, tel que le miel, le sucre, les figues, &c. La raison de cela sera exposée un peu plus bas, lorsqu'il sera question des boissons.

Les lavemens sont devenus d'un usage, on ne peut pas plus étendu. Il n'est point de maladies aiguës dont ils ne fassent une partie essentielle du traitement. Leur nombre n'est point limité. Je connois des Praticiens qui en font prendre une demi-douzaine par jour. La facilité de cette pratique; la persuasion où l'on est qu'ils ne sauroient nuire,

peut-être même, l'espèce de volupté qu'éprouvent quelques personnes, en les prenant; toutes ces choses ont sans doute contribué à les rendre si familiers (f).

Mais, si de l'avis de tous les Praticiens, les lavemens peuvent avoir des suites fâcheuses, dans l'état de santé même; c'est bien pire dans la maladie dont il s'agit. On les a vus quelquefois troubler l'expectoration. Il est ordinaire qu'ils excitent des diarrhées: & l'on sait que, dans la Pleurésie, les diarrhées sont pernicieuses (g). Quelques exemples de diarrhées critiques n'infirmement point cette assertion: celles-ci arrivent

(f) La fureur des lavemens est devenue aujourd'hui une affaire de mode. Il n'est pas de femme du *BON TON*, qui n'en prenne chaque jour. Cet abus s'est glissé jusques parmi les hommes. Une raison de prété mal entendue, est toute la réponse qu'ils donnent pour justifier cette conduite; mais qu'ils apprennent que cet usage abusif les rend plus sujets aux hémorroïdes; aux chûtes du fondement & à des dévoiemens d'autant plus fâcheux, que la perte du ressort des intestins ne laisse aucun espoir de guérison. Que les femmes apprennent aussi qu'elles deviendront par le même usage plus sujettes aux fleurs blanches, & enfin stériles. Nous espérons que le Lecteur voudra bien nous pardonner cette remarque, quoique peu liée à notre objet, en faveur de son importance.

(g) Baglivi de Pleuritid.

toujours sur la fin , & en même-tems que les crachats.

Il ne falloit qu'observer la nature , pour s'appercevoir de la nécessité des boissons. La soif importune dont la plupart des malades sont tourmentés , y a fait recourir de tout tems : nous ne craignons pas de trop dire , en avançant qu'elles forment la branche principale de la curation. Combien de gens de la Campagne l'usage seul de la tisanne aqueuse , n'a-t-il pas heureusement délivrés de la Pleurésie ?

Malgré ces heureux effets , nous ne sommes point d'avis qu'on engorge les malades à tout propos ; leur soif doit marquer la quantité de boisson qu'ils doivent prendre. Mais la manière dont on la leur présente est vicieuse , & il est étonnant que les Médecins ne daignent pas y faire la moindre attention. C'est pourtant à ces objets minutieux en apparence, que tend souvent la guérison des maladies. C'est ainsi , qu'au lieu de donner les boissons par grandes verrées , il seroit beaucoup mieux de rapprocher les distances , en diminuant les doses. Par ce moyen , ces boissons passeroient plus aisément dans

les secondes voies, & se mêleroient plus exactement avec les humeurs; tandis que par une méthode contraire, leur propre poids les entraîne, & elles causent souvent des dévoyemens. D'autres fois, elles restent sur l'estomac, le distendent & donnent lieu à des nausées & à des vomissemens qui déroutent les Médecins, en empêchant l'effet des remèdes: il suffit de diminuer les boissons, pour faire disparoître ces accidens.

Il seroit dégoûtant de faire ici l'énumération des recettes dont les ouvrages des Médecins sont remplis. Nous sommes bien éloignés de les toutes approuver: les boissons qui ne sont qu'aqueuses, ne conviennent point; elles ne font que glisser sur le sang, & sortent rapidement par les urines: ce qui est un mauvais signe, comme l'a fort bien remarqué Hippocrate: *urinæ tenues, aquosa, malum*. Il est bon de charger les tiffanes d'un savon naturel qui, en les rendant plus agréables, les dispose à se combiner avec le sang, & prévient efficacement la tendance naturelle que celui-ci a vers la putréfaction. C'est pour cette même raison que nous avons dit, en parlant des lavemens, qu'il seroit à

souhaiter qu'on y fît dissoudre un savon végétal.

Les meilleures tisannes que l'on puisse donner, sont celles d'orge miellées; celle qui se fait avec les fruits doux, tels que les pommes, les poires, &c. l'hydromel simple; & sur-tout l'oximel qui réunit à un degré éminent plusieurs vertus que tout le monde connoît.

L'expectoration est peut-être la crise la plus générale des maladies; mais il n'en est aucune où il soit plus essentiel de l'exciter ou de l'entretenir, que dans celles du thorax. Les anciens tournoient toutes leurs vues de ce côté. Hippocrate (h) dit que la Pleurésie est d'autant plus courte, que les crachats paroissent plutôt: & vice versa, *si in pleuritide, si statim initio sputum appareat, brevem fore denunciat; si vero posterius, longam.* Par une raison contraire, il porte un fâcheux prognostic des Pleurésies sèches: *sicut pleuritides & sputi expertes, gravissima.* Arétée, Celse, Galien, Alexandre de Tralles, &c. ne pensent pas différemment. Sydenham s'est éloigné de l'avis

(h) Aphor. 12, lib. 1.

de ces grands Maîtres, d'après une théorie erronée. Il a regardé l'expectoration, comme une crise pleine de danger: *ni-mium periculosa insuper res est alea*. La saignée lui paroissoit un secours bien plus sûr & plus efficace. Il croyoit, par ce moyen, se rendre maître de la matière morbifique. L'ouverture de la veine, dit-il, fait la fonction de la trachée-artère (i)

On ne reconnoît point ici l'Observateur judicieux. Si, après avoir employé les remèdes généraux, Sydenham avoit eu le courage d'être simple spectateur d'une Pleurésie, il auroit reconnu la fausseté des principes qu'il établit, & l'évidence de ceux qu'il condamne. Cette erreur mérite d'autant plus d'être relevée, que Sydenham est plus connu, & est entre les mains de tout le monde. Les jeunes Médecins accoutumés à recevoir, sans défiance, & même avec une sorte de respect, ce qui vient de lui, auroient pû, sans cet avertissement, adopter une méthode qui leur auroit fait commettre une infinité de fautes dans la pratique.

(i) Sect. 6, cap. 3.

Les crachats de la meilleure qualité, sont ceux qui portent avec eux, les trois conditions qu'exige Hippocrate, *album, leve & æquale*. Cependant les Praticiens ont remarqué qu'il est bon qu'ils aient une légère teinte jaune, sur-tout dans les commencemens ; quand on y appercevoit quelques filamens fanguins, pourvû qu'ils soient en petite quantité, on ne doit point s'en affliger : au contraire, c'est un signe favorable. Galien (k) a dit: *moderatissimas esse pleuritides in quibus cruentum sputum expuitur*. Les Observateurs ont eu occasion de vérifier cette remarque. Il est inutile d'ajouter que les crachats fanguinolens, écumeux, verts, mêlés, noirs, &c. sont d'un mauvais augure. Ces derniers sur-tout annoncent la mortification du poulmon.

Les Béchiques conviennent-ils dans le commencement de la Pleurésie ? A ne consulter que la pratique courante, cette question ne doit pas faire la matière d'un problème. On n'hésite pas ordinairement de les donner ; cependant des observations exactes & réflé-

(k) Epidem. lib. 6.

chies ont appris à Triller & à Huxham, qu'ils étoient nuisibles dans ce période. Ces deux Médecins ont vu que ces médicamens augmentoient l'inflammation, la toux, & fatiguoient le poumon, en pure perte. Pour en être convaincu, il suffit de faire attention à la marche de la Pleurésie. Les crachats ne paroissent que vers le cinquième jour & même plus tard : il a fallu à la nature, ce tems, pour les préparer. Il est bien sûr qu'ils font l'ouvrage d'une coccion particulière peu développée, jusqu'à présent ; il est donc clair qu'en donnant des béchiques, au commencement, on se propose de faire sortir une matière qui n'existe point encore, & dont ils ne peuvent que troubler la séparation. Aussi les deux Auteurs que nous venons de citer, ne conseillent-ils les expectorans, que vers le cinquième jour. C'est le vœu de la nature : c'est aux Praticiens à s'y conformer.

La raison qui a fait rejeter à la plupart des Auteurs, le sentiment qui assigne la plèvre, pour siège de la Pleurésie, c'est la difficulté d'expliquer le passage de cet infarctus dans les bronches ; quoique la simple connoissance

des faits, doive suffire au Médecin, il ne fera pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide sur les différentes hypothèses qui ont été enfantées à ce sujet.

La plus ancienne, & peut-être la plus raisonnable, est celle de Galien. Il croyoit que la matière des crachats passoit à travers les membranes & le paranchime du poumon. Ce qui l'avoit autorisé à embrasser ce sentiment, c'est qu'il avoit observé dans une fracture simple, & sans lésion des tegumens, le sang transuder à travers le tissu de la peau qui a bien plus de densité que la plèvre. Il avoit vu aussi rendre par la bouche, des injections faites dans la poitrine. Ce dernier cas n'est pas rare.

Tout le monde sait qu'Ambroise Paré s'étant servi dans une blessure de poitrine, d'une décoction amère qu'il injectoit dans cette cavité, fut fort étonné de voir qu'elle avoit communiqué son amertume au malade, quoique le poumon ne fut pas blessé (1). Diembrock, dans une circonstance à peu-près

(1) V. Œuvres d'Ambroise Paré, Traité des Plaies de Poitrine.

semblable, a fait la même remarque : il dit même qu'indépendamment de l'a-mertume dont son malade se plaignoit, la plus grande partie de l'injection sortoit par les crachats. Enfin, tant de Chirurgiens ont vérifié ce fait, qu'il seroit inutile d'accroître davantage le nombre des autorités. Il suffira, pour achever de rendre cette opinion vraisemblable, d'ajouter que l'on observe souvent une croute purulente, sur la surface des viscères qui ont été enflam-més.

Cette hypothèse de Galien a eu la faveur pendant long-tems. Verna réfléchissant sans doute sur la ténacité des crachats, à regardé la transfudation, comme une chimère. En conséquence, il leur a cherché une autre voie : celle de la circulation étoit plus aisée. Il leur a donc fait enfler les veines intercostales qui les portent dans le tronc de la veine azigos, d'où étant pris par la veine cave, ils sont conduits au cœur, & de-là, aux poumons (*m*).

La troisieme hypothèse appartient à Lancisi. C'est à proprement parler, une

(*m*) Verna de Pleuritid.

correction de celle de Verna. Comme lui, Lancisi a fait repomper les crachats par les veines intercostales; mais lorsqu'ils sont parvenus à la veine azigos, il leur a découvert une autre route. Ce sont de petits vaisseaux qui, de cette veine, pénètrent dans la trachée-artère, immédiatement avant sa division. Une expérience bien ingénieuse lui a dévoilé l'existence de ces vaisseaux. Il lia la veine cave au-dessus & au-dessous de l'endroit où la veine azigos va s'ouvrir; & après avoir vidé le sang qu'elle contenoit, il injecta par une ouverture faite à la même veine azigos, de l'eau tiède teinte en jaune. Dans l'instant, il eut la satisfaction de la voir sortir par la bouche & les narines du Cadavre dont la tête étoit pendente.

Pour être plus sûr de son expérience, le même Auteur fendit longitudinalement la trachée-artère, sous le cartilage thyroïde: & ayant fait une nouvelle injection, il vit transuder cette liqueur qui, en sortant, formoit de petites bulles d'air. Cette expérience séduisante d'abord, ne soutient pas un examen réfléchi: en effet les crachats sont bien éloignés d'avoir la ténuité de

la liqueur qu'il a employée. En second lieu, ils doivent bien plutôt enfler la veine cave, que des vaisseaux collatéraux dont la finesse échappe à la vue. Il n'est personne qui ne s'aperçoive que l'expérience de Lancisi auroit manqué, s'il n'eût pris la précaution de faire une ligature à la veine cave; mais une telle ligature, ou du moins une constriction de quelques fibres orbiculaires de la veine cave, qui en suppléeroit l'effet, peut-elle exister dans le vivant? Cette valvule semi-lunaire qui se trouve à l'embouchure de la veine azigos, peut-elle la fermer en entier? la présence d'un polipe, la stagnation du sang dans la veine cave, &c. doivent-elles être regardées comme des causes suffisantes? je le veux pour un moment; mais comment concevoir que ces vaisseaux puissent fournir une quantité aussi considérable de crachats, que celle qu'on voit rendre aux Pleurétiques? de tout ceci, concluons qu'on abuse quelquefois des expériences, pour les faire servir à étayer une idée heureuse dont on ne veut pas faire le sacrifice (n).

(n) Lancisi, Dissert. de Venâ sine parî.

Le tissu cellulaire nous paroît l'organe le plus propre au transport de la matière des crachats. On sçait que c'est par lui, que se font toutes les métastases. Pourquoi celle-ci ne seroit-elle pas son ouvrage ? il est étonnant qu'on ne l'ait pas plutôt imaginé. On se seroit épargné les tortures d'esprit qu'entraîne infailliblement la combinaison d'un système nouveau. La conjecture que nous proposons ici, se change jusqu'en évidence, à la lecture de l'ouvrage que M. de Bordeu a publié sur cette matière (o).

Le camphre n'est guères employé que dans la Pleurésie épidémique & maligne. Baglivi s'en servoit dans cette circonstance, avec un tel succès, qu'il le regarde presque comme un spécifique. Une heure après qu'il avoit fait prendre ce remède, il ordonnoit une tasse de décoction pectorale, faite avec la racine d'impératoire, d'angélique, de tussilage, &c. Les vapeurs de vinaigre camphré, sont aussi très-avantageuses. Huxham (p) s'est bien trouvé de leur usage.

(o) Recherches sur le tissu muqueux.

(p) Dissert. déjà citée.

On marie ordinairement le camphre avec le nitre. Cette combinaison est préférable au camphre seul ; elle assure son effet. Nous sommes persuadés que , dans la Pleurésie ordinaire , on pourroit tirer un bon parti du camphre. Les observations de M. Pouteau , Chirurgien de Lion (q), semblent ne laisser aucun doute à cet égard. Cependant ce remède ne convient point à toutes sortes de sujets , comme quelques Auteurs se le sont faussement persuadé (r). Nous l'avons vu , dans un jeune homme , de 20 ans allumer une fièvre assez vive , & exciter un délire obscur que la cessation de son usage fit disparaître.

Nous avons dit , en traitant des causes de la Pleurésie , que nous parlerions du spécifique employé par les Américains contre cette maladie , lorsqu'elle est causée par la morsure du serpent à sonnettes. Ce spécifique est le *seneka* ou *poligala* de Virginie. M. Tennent qui s'en est servi le premier dans la Pleurésie ordinaire , rapporte qu'il guérit avec une ou deux saignées tout au plus ;

(q) Mélanges de Chirurg.

(r) Tralles, de Viâ. camph. recte.

souvent même, sans aucune, les Pleurésies & les Péripleumonies les mieux caractérisées (s).

Les essais qu'on a faits en France, du poligala, ont paru confirmer le rapport de M. Tennent. Nous ne connoissons aucun Médecin qui en ait observé les effets avec plus d'exactitude, que M. Bouvart (t). Il résulte de ses observations, que le poligala donné dans le commencement des Pleurésies, après une ou deux saignées, est avantageux. Il provoque plusieurs excrétiens à la fois. La première prise fait ordinairement vomir. Il purge très-bien, & rend l'expectoration abondante & facile. Sa qualité diurétique est telle, que les malades urinent copieusement huit ou dix heures après l'avoir pris; & fort souvent, la nuit suivante.

M. Bouvart ne seroit pas éloigné, comme Tennent, qu'indépendamment de ses effets sensibles, le *poligala* agit encore par une propriété spécifique. La Pleurésie sèche, est celle où il convient le mieux. Nous l'avons vu plusieurs

(s) Essais sur la Pleurés. en Anglois.

(t) Mém. de l'Acad. des Sciences, 1744.

fois employé dans ce cas avec succès. La vivacité de la douleur & l'intensité de la fièvre, ne sont point des signes qui le contre-indiquent. Il les fait bientôt cesser l'une & l'autre, par le moyen des crachats qu'il excite. La meilleure façon de faire prendre le poligala, c'est en décoction. On met une once de cette racine sur une pinte d'eau que l'on fait réduire à moitié. On en donne deux ou trois cuillerées d'heure en heure. Si la décoction étoit plus chargée, on s'exposeroit à causer aux malades, une chaleur brûlante, & une grande altération.

Il ne vaut rien pris en bol, sa force se trouvant par-là trop concentrée, ne peut manquer de faire sur la partie de l'estomac où elle s'applique, une très-vive impression.

Au défaut du poligala de Virginie, on peut employer celui de France: il possède les mêmes vertus, mais à un degré bien plus foible (u). Nous n'ignorons pas que ce remède n'a pas réussi entre les mains de tous les Médecins qui l'ont éprouvé; mais quelques mal-

(u) Mém. de l'Acad. des Sciences, an. 1739.

heurs dûs souvent à l'inconduite des malades, ou à des circonstances étrangères, doivent-ils faire abandonner un secours dont on peut tirer un parti si avantageux ?

Les flux d'urine sont assez fréquents dans la Pleurésie ; mais on sçait qu'il ne faut y compter, que lorsque la couleur des urines est rougeâtre *subrubra*, & qu'elles commencent à déposer un sédiment léger. Il nous seroit impossible de donner aucun précepte général sur l'application des diurétiques. On doit sur cela consulter la nature. Si elle paroît tendre vers les reins, ce qu'on connoît par le pouls (*). C'est l'instant de les administrer. Dans toute autre occasion, ils peuvent nuire.

Les sudorifiques sont dans le même cas. Ils ne conviennent jamais au commencement des maladies si on excepte quelquefois celles qui sont épidémiques. La moiteur de la peau est le signe auquel on juge qu'on peut les donner. A ce signe, nous en joindrons un second non moins certain, c'est le caractère du pouls propre à cette excrétion,

*) V. les Recherches & l'Essai sur le Pouls.

fur quoi nous conseillons de lire Solano, Nihel, MM. Bordeu & Fouquet.

Les médicamens externes font de la plus haute antiquité. La Médecine ne fut d'abord qu'une collection de divers topiques. Ce ne fut vraisemblablement qu'après avoir éprouvé l'effet des remèdes sur l'habitude du corps, que les hommes osèrent les prendre intérieurement: quoi qu'il en soit de cette opinion, il est toujours certain que les anciens en faisoient un grand usage. Leur théorie sur les fluxions & les congestions devoit les conduire naturellement à cela.

Hippocrate employoit très-souvent les topiques, & de plusieurs manières. C'étoit par eux qu'il débutoit dans le traitement des Pleurésies. Il n'avoit recours à la saignée, que lorsque le point de côté avoit résisté à leur action. Parmi les topiques, il choisissoit de préférence les fomentations humides; tantôt il mettoit de l'eau chaude, dans un outre, dans une vessie, ou même dans un vaisseau de cuivre ou de terre, & l'appliquoit sur la partie malade; tantôt il se servoit d'une grosse épon-

H ij

ge qu'il trempoit dans l'eau. D'autres fois, il employoit de l'orge, de la semence d'orobe, ou du fon qu'il faisoit cuire avec quelque liqueur appropriée, ou macérer dans le vinaigre, & qu'il enfermoit ensuite dans un sac de toile.

Arétée conseille d'appliquer sur le côté, de la laine imprégnée de la vapeur du soufre. Il propose aussi d'autres topiques, mais dont il ne faudroit pas s'imaginer qu'il se servît sans choix, comme on le fait aujourd'hui.

Les Auteurs fourmillent de recettes touchant la composition des topiques. Il en est peu qui n'en aient de particulières qui, par leur excellence, doivent être préférées. Le plus simple & le meilleur, c'est l'huile d'amande douce. L'observation nous en a souvent démontré l'utilité & l'efficacité. Les cendres chaudes, délayées dans le vin, sont beaucoup recommandées.

Boërrhave faisoit un grand usage du liniment suivant.

4. Sucre de Saturne ζ
 Vinaigre simple ou de Rhue ζ
 Huile de Roses ou de Lys ζ

Le tout appliqué le plus chaud possible. Son Disciple, M. Wanfwieten,

nous apprend qu'il a souvent employé le savon de Venise, dissout dans parties égales de lait & d'eau, ou dans une décoction émolliente. La proportion des ingrédiens, est d'une demi-once de savon sur chaque livre de liquide; il trempoit dans cette dissolution des flanelles qu'il appliquoit sur l'endroit de la douleur, ayant mis par-dessus, des briques chaudes, pour empêcher le refroidissement. Cette précaution généralement négligée, est d'une nécessité indispensable, si l'on veut obtenir des fomentations l'effet qu'on en attend. La principale vue dans laquelle on les emploie, c'est sans doute, de relâcher: & personne n'ignore qu'elles deviennent toniques, en se refroidissant. La difficulté de les entretenir dans le même degré de chaleur, a fait que quelques personnes ont proposé de le bannir de la Pratique Médicinale.

Nous ne croyons pas aujourd'hui qu'on puisse abuser des fomentations: & moins encore, que leur abus puisse avoir des suites fâcheuses. Hippocrate ne pensoit pas ainsi. Si la douleur ne cède pas aux premières applications, il recom-

mande de s'en défaire, de peur de sécher le poumon, & de hâter la suppuration (7).

La dissipation subite du point de côté, est un signe mortel, lorsqu'elle se trouve jointe avec l'affaiblissement du malade, la pâleur de son visage, la noirceur de sa langue, la foiblesse & l'intermittence du pouls: c'est une preuve qu'il y a gangrène. On ne doit même pas toujours se rassurer, lorsque le point de côté disparoit, quoique les autres signes soient bons. Il est à craindre que la Pleurésie ne dégénère pour lors en Péripleurésie (8). Les vésicatoires sont alors le meilleur remède qu'on puisse employer. C'est le plus efficace, dans les maladies inflammatoires. Baglivi, dans sa Dissertation (a), attribue la découverte des cantharides aux Arabes. Il est surprenant qu'un homme si versé dans la lecture des anciens, ait commis cette erreur. Hippocrate a dit quel-

(7) *Verum si fomentis dolor non solvatur, non multo tempore calefacito: id enim pulmones exsiccat ac suppuratum creat. De morb. acut. Vict. tex 9*

(8) Ballon, Epid. 2551.

(a) De usu & abus. vesic.

que chose de leur usage intérieur. Archigène est le premier qui les ait employées en topiques. Nous nous servons, dit-il (b) du cataplasme où entrent les cantharides, qui fait de grands effets, pourvu que les petits ulcères qu'il excite, restent long-tems ouverts. Mais il faut en même tems garantir la vessie par l'usage du lait, tant intérieurement, qu'extérieurement.

Galien qui a vécu après Archigène ; détaille les cas où les cantharides conviennent, avec la manière de s'en servir, & ne les exclud pas de l'usage interne. On s'en sert, dit-il, intérieurement, pour faire uriner, en prenant les précautions nécessaires, soit à l'égard de la quantité, soit à l'égard de la manière de les préparer, pour empêcher qu'elles ne nuisent ailleurs.

Cependant nous ne dissimulerons pas que de tout tems on ne les ait regardées comme une sorte de poison (c). Mais ce n'est pas de quoi il s'agit : notre objet se borne à parler de leur application extérieure. Rien n'est plus commun au-

(b) Aiii Tetrabibl.

(c) V. Meander. Dioscor. Scribon. larg. &c.

jourd'hui , que de les voir appliquer aux jambes dans les maladies aiguës ; il semble qu'il n'y avoit plus qu'un pas à faire , pour les appliquer au côté , dans la Pleurésie : les anciens nous en donnoient l'exemple (*d*).

Cependant ce ne fut que vers le milieu du siècle passé , qu'un Médecin osa tenter le vésicatoire , dans une Pleurésie qui avoit épuisé toutes ses ressources , & qui fut guérie par ce seul moyen (*e*). Guidé , sans doute , par cette observation. M. Pringle eut le courage d'imiter le Médecin dont nous venons de parler , & son ouvrage nous fait voir le succès qu'il en a obtenu , & ceux que l'on doit s'en promettre : il emploie l'emplâtre vésicatoire , d'abord après la première saignée , & même avant , si le Chirurgien n'est pas présent , pour la faire : & il a observé qu'il apaise bientôt la douleur , & les autres symptômes , qu'il excite l'expectoration , & dispense de verser du sang.

M. Raimon , Médecin de Marseille , publia en 1761 , des observations qui confirment celles de M. Pringle. Ces

(*d*) Celf. lib. 4 , cap. 6.

(*e*) Manget. Biblioth. pract. art. de Pleurit

deux Médecins n'ont pas cru que le tempérament des malades , quelque chaud qu'il pût être , contre-indiquât les vésicatoires. Les raisonnemens subtils de Baglivi ne les ont pas effrayés. Sans nier que ce remède irrite , & que , par cette action , il semble nuisible , nous pensons avec M. Raimond (f) , que sa vertu fondante est infiniment plus considérable ; ainsi , son effet nuisible étant retranché de l'heureux effet qu'il produit , la différence est en bien. Nous remarquerons que si l'on applique le vésicatoire après une seule saignée , ou même sans l'avoir fait précéder , & qu'il dissipe subitement les symptômes , il est prudent de r'ouvrir la veine , à moins qu'une sueur abondante ne survienne , après la cessation de la douleur ; par la raison qu'il faut se défier de ces changemens brusques qui arrivent dans les maladies , si ce n'est lorsqu'une excrétion les suit de près. Quand la douleur se porte d'un côté du thorax à l'autre , il faut la poursuivre avec les vésicatoires : elle ne résiste pas à une seconde application.

(f) Obs. sur l'efficacité. des Vés.

M. Pringle pense que le vésicatoire réussit mieux dans la Pleurésie, que dans la Péripleurésie. Il paroît que cette opinion est une suite de celle que cet Auteur a adoptée sur le siège respectif de ces deux maladies. Les Praticiens n'ont pas remarqué cette différence. Nous avons souvent vu employer le vésicatoire dans l'une & l'autre maladie : l'effet a toujours semblé le même, quand les autres circonstances étoient à-peu-près égales. Un Médecin m'écrivait dernièrement, que s'étant trouvé pris d'une Péripleurésie grave, tous ses Confrères avoient désespéré de son salut, & qu'il ne le dûit qu'à un large vésicatoire sur la poitrine, qu'il s'opiniâtra à demander, contre l'avis de la plupart.

Si les craintes des Théoriciens touchant le *stimulus* des cantharides, sont peu fondées, celles que M. de Bordeu a fait naître, doivent toujours être présentées à l'esprit du Praticien.

Cet Observateur qui a si bien mérité de l'art de guérir, s'est apperçu que le vésicatoire avoit quelquefois attiré entre le poumon & la plèvre, une quantité considérable d'une mucosité couenneuse qui avoit causé vraisemblablement la mort.

Comme le sujet de son observation est un vieillard , on pourroit présumer que ses forces avoient été trop affoiblies , pour achever l'expulsion de cette matière ; mais il parle d'un autre sujet à qui le vésicatoire appliqué le troisième jour , augmenta beaucoup la douleur , & n'empêcha pas la mort d'arriver le sixième. *Il reste donc à décider* , continue M. de Bordeu , *s'il n'y a point de circonstances dans lesquelles l'action du vésicatoire qui porte au dehors , n'entraîne point sur la surface extérieure du poulmon , une mucosité qui auroit dû pénétrer dans l'intérieur de ce viscère ; & tomber dans la trachée-artère (g)*. Il est aussi vraisemblable que ces deux malades ne sont morts , que parce que l'action du vésicatoire a été imparfaite : & que ce malheur ne seroit point arrivé , si la matière , trouvée entre la plèvre & les poulmons , eût été attirée au dehors. Peut-être , afin de prévenir cet accident , suffiroit-il de charger l'emplâtre un peu plus qu'on ne fait ; mais il faut espérer que M. de Bordeu qui nous a éclairé sur ce danger , nous en donnera quel-

(g) Recherch. sur le Tiss. muq. pag. 210.

que jour le préservatif. Au reste ; on peut, en attendant, user de sa méthode. Il a courume d'essayer d'abord le vésicatoire derrière l'oreille.

Tous les Auteurs de matière Médicinale, en traitant des cantharides, ne manquent pas d'avertir qu'elles portent singulièrement sur les voies urinaires. Il semble, à les entendre, que cet effet est commun. Nous ne l'avons observé qu'une seule fois. Mais, quand il le seroit autant que ces MM. le prétendent, il ne faut pas s'en embarrasser. Une pinte d'émulsion, ou d'*hydrogala*, le fait disparoître sans retour. On conseille encore de mêler le camphre avec les cantharides. S'il arrivoit que la douleur de côté résistât au vésicatoire, le cas seroit très-fâcheux ; je pourrois presque dire, mortel. Mais il y a un moyen mécanique de la diminuer. Il consiste à serrer le bas de la poitrine avec une serviette. La plèvre, pour lors, n'est point distendue, parce que les côtes restent immobiles ; & la respiration ne s'opère plus que par l'abaissement & l'élevation alternatives du diaphragme. De cette manière, on allége, à la vérité, la douleur ; mais la cause continue d'agir ;

les poumons ne pouvant plus prendre le degré de dilatation nécessaire, s'engorgent promptement, & le malade périt bientôt.

Le régime est une chose des plus importantes, dans les maladies : & il est fort singulier, que dans les Hôpitaux, on s'en repose entièrement sur les lumières des Frères ou des Sœurs. Le nombre des rechûtes qu'on y voit arriver, devrait bien faire ouvrir les yeux sur cet objet. Dans la Pleurésie, la diète doit être stricte. De simples bouillons de veau, de poulet, auxquels on a ajouté quelques gouttes d'acide, du vinaigre ou de limon, &c. suffisent ; en Été, ils doivent être proscrits, à cause de leur propension à l'alkalescence. Les crèmes de ris, d'orge, d'avoine, de gruau, &c. sont préférables.

Il n'en est pas de même dans les Pleurésies malignes. La privation des alimens est aussi dangereuse que la maladie. On doit soutenir les malades. La nature a besoin de forces. Il faut pour lors donner des analeptiques légers, tels que les bouillons à la viande, mais plus forts; les crèmes des corps farineux ci-dessus, avec le sucre & la canelle,

ou l'eau de fleur d'orange ; les gelées. Le vin est excellent, sur-tout, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. On sent bien qu'il ne faut rien outrer, & qu'on doit être plus modéré dans le commencement de la maladie, que vers l'état ou le déclin ; tems auquel les forces du malade sont plus abattues. Il est essentiel de consulter la façon de vivre habituelle & l'âge du malade ; on sait qu'il est dangereux dans quelque maladie que ce puisse être, de sévrer de vin un yvrogne, de tenir à la diète un gros mangeur, & que les enfans & les vieillards sont plutôt épuisés que les adultes.

L'appartement des Pleurétiques doit être vaste & spacieux : c'est un précepte de Celse, tres-bien entendu ; l'air un peu humide, lorsqu'il y a une vraie inflammation. C'est pour cela que quelques Médecins ont conseillé de faire tremper des branches de saule, dans des baquets pleins d'eau : il est important de n'allumer que peu de bougies ; la vapeur qui s'en échappe, détruit le ressort de l'air, & le rend impropre à être respiré (*h*). On devrait ne laisser en-

(*h*) Hales Hæmorrhag.

trer dans l'appartement du malade , que les personnes nécessaires ou intéressées à son service.

Rien de plus révoltant & de plus mal sain , que le concours de gens qui , sous le voile de l'humanité , viennent se repaître du plaisir affreux de voir souffrir ou expirer leur semblable.

Tout ce que nous venons de dire de la Pleurésie , doit être appliqué à la fluxion de poitrine. Ces deux maladies, comme il a été exposé ci-dessus , ont entr'elles un tel rapport , & sont si fréquemment compliquées , que le traitement qui leur convient , est exactement le même , à quelques nuances près.

DE LA PERIPNEUMONIE.

LA Péripleurésie est , selon Paul Eginette (a) , Alexandre de Tralles (b) & Arétée (c) , une inflammation du poumon avec fièvre aiguë.

Les Médecins modernes , & quelques anciens ont reconnu deux espèces

(a) De morb. lib. 111 , cap. 7 , Chart. tom. 7.
(b) Lib. 57 , cap. 2
(c) De caus. & sig. morb. acut. lib. 1.

de Péripleumonie. L'une, qu'ils ont appelée *vraie* ; & l'autre, *fausse*. Ces deux maladies sont très-souvent compliquées ; & l'on peut assurer que, sur vingt Péripleumonies, il y en a au moins les deux tiers qu'on pourroit appeler mixtes. Cependant, pour nous conformer à l'usage reçu, nous traiterons séparément de ces deux espèces de Péripleumonie.

DE LA PERIPNEUMONIE VRAIE.

LA Péripleumonie vraie est une inflammation du poumon, accompagnée de plus ou moins de difficulté de respirer, de beaucoup de chaleur, le plus souvent de crachement de sang ; quelquefois aussi sans crachats. Le malade a le visage rouge, enflammé, la tête douloureuse, le pouls plein, élevé, assez mol.

Cette maladie a cela de particulier, que les malades souffrent peu, & ne ressentent de douleur, que lorsqu'elle est compliquée avec la Pleurésie : ce qui est très-commun, comme nous l'avons dit, en traitant de la Pleurésie (*d*).

(*d*) Celse a fait la même remarque, lorsqu'il dit :

Le siège de la Péricnemonie est dans les vaisseaux artériels du poumon, soit de l'artère pulmonaire, soit de l'artère bronchiale (e). Il seroit bien inutile, & peut-être puérile, de s'attacher à vouloir reconnoître lequel de ces deux vaisseaux est engorgé. Il est certain que l'embarras des uns entraîne bientôt l'engorgement des autres (même des lymphatiques), soit par la pression, soit par leurs anastomoses, qui ont été si bien démontrées par Ruisch (f).

Toutes les maladies ont plusieurs degrés d'intensité, qu'il est très-important de reconnoître, si l'on ne veut être exposé à commettre dans le traitement,

plus inest periculi quam doloris in peripneumoniâ,
lib. 4, cap 7.

(e) Boërrhave admet deux espèces de vraie Péricnemonie; l'une dépendante de l'engorgement de l'artère pulmonaire; l'autre, de l'artère bronchiale. N'est-il pas étonnant qu'un homme si célèbre ait pu adhérer à une opinion si ridicule? La manie de raisonner séduit quelquefois les plus grands hommes. On veut & l'on croit tout expliquer, quand même cette distinction auroit de la réalité, le traitement seroit toujours le même. Il est facile de s'appercevoir que le système de Boërrhave a été enfanté dans son cabinet. M. Wanswieten l'a adopté. Nous respectons les lumières de cet homme sçavant; mais on neus permettra de dire qu'en bien des cas, il a trop servilement suivi les idées de son maître.

(f) Thesaur. Anat.

des fautes qui deviendroient funestes aux malades. La Péripleumonie est peut-être une des maladies qui offrent le plus de variétés, soit dans la violence, soit dans le caractère.

Il y a des Péripleumonies qui ont un fonds de malignité qui se manifeste par la foiblesse du malade dont le teint est plombé, l'haleine puante & fœtide, les crachats noirâtres, le pouls petit & affaibli par la plus petite saignée. Les foubresauts, le délire obscur, l'assoupissement, les diarrhées de mauvaise qualité, l'aridité & la couleur noire de la langue, sont le plus souvent les symptômes des Péripleumonies épidémiques. Il n'est pas rare de voir survenir des dépôts critiques, en différentes parties du corps, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Le sang qu'on tire alors, est fleuri; dissous; il ne s'y forme point de couenne. Il est sans sérosité: ce qui est d'un mauvais présage, comme l'ont très-bien remarqué Baglivi, Lancisi; & d'après eux, Huxham (g) & Roupe (h).

Les Soldats & les Marins sont les plus

(g) De Pleuritid.

(h) De morbis navigantium.

fu jets à ces Péripleumonies malignes par les fatigues , les intempéries de l'air , l'inclémence des saisons & la mauvaife qualité des alimens.

Mais il faut avouer que les caufes de ces maladies nous font prefque toujours inconnues. On fçait feulement qu'elles font plus communes dans les années de difette , après des saisons trop pluvieufes ou trop chaudes. Sydenham , d'après Vanhelmont fans doute (i) , penfoit que cette malignité dépendoit de certaines *particules acres*. Mais , d'où provenoient ces particules acres ? c'eft ce qu'il ne dit pas ; il eût été auffi embarrassé de prouver leur existence , que leur nature. De pareils fyftêmes ne contentent guères un Médecin qui veut étudier , observer & guérir les maladies.

Revenons aux caufes de la Péripleumonie vraie. Les changemens de faifon , le grand froid , fur-tout , lui donnent le plus fouvent naiffance. La fuppreffion de la tranfpiration , qui en eft la fuite , donnent lieu à la pléthore ; le fang n'étant point dépouillé de fes parties hétérogènes , devient visqueux , ou quel-

(i) De Tuffi & Peripleumon. epidem. 1675.

quefois trop fluide , suivant la nature des principes surabondans. Malheur à l'organe qui , dans ces cas , est le plus foible , & dont les fonctions sont les plus compliquées. Le poumon est de ce nombre ; c'est aussi sur lui que les variations de l'air se font le plus sentir. Qui est-ce qui n'a pas remarqué les dangers d'un passage subit du chaud au froid ; & des boissons à la glace , après s'être échauffé par un travail forcé ou par la course ? nous n'insisterons pas davantage sur cette cause de la Péripleurésie vraie ; il en a déjà été fait mention à l'article de la Pleurésie.

La trop grande chaleur , raréfiant nos humeurs , & accélérant leur mouvement , peut être mise aussi au rang des causes de la maladie dont nous parlons. Les différentes exhalaisons & les brouillards portant dans le poumon des parties acres & caustiques , pourront produire le même effet. Les Chymistes qui , dans leurs travaux sont souvent exposés aux impressions dangereuses qui s'élevent de divers mélanges , les Chymistes , dis-je , n'ont que trop souvent à gémir sur les suites de ces exhalaisons. On doit en dire autant de

tous les Ouvriers exposés aux émanations métalliques.

Les courses forcées , soit à pied , soit à cheval , en hyver sur-tout , accélérant la circulation & donnant trop d'action au poumon , ont fait périr un grand nombre de personnes , de Péripleurésie.

Les violentes passions de l'ame , l'abstinence forcée , & toutes les tristes fuites de la misère , l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses , la pléthore , la suppression des hémorroïdes qui avoient coutume de fluer , ou d'un écoulement habituel quel qu'il soit , sont autant de causes de la Péripleurésie.

La répercussion de quelque maladie cutanée , l'application imprudente des résolutifs , dans des cas de rhumatisme ou de goutte , peuvent aussi occasionner des métastases dangereuses sur le poumon.

Qu'on se rappelle enfin toutes les causes de la Pleurésie que nous croyons avoir suffisamment détaillées , & qu'on les applique au cas présent. Ces deux maladies qui sont de la même nature , partent souvent des mêmes causes , & ne diffèrent peut-être que par leur siège.

La Péripleumonie est une maladie très-dangereuse. On doit en rapprocher tous les symptômes, pour reconnoître son degré d'intensité, assurer son diagnostic, porter un jugement sain, & marcher d'un pas assuré, & de concert avec la nature.

Hippocrate (k) pensoit que lorsque la langue étoit blanche & sèche, c'étoit un signe, que les deux lobes du poumon étoient enflammés, & que lorsque la langue n'étoit blanche que du côté droit, par exemple, le seul poumon droit étoit affecté.

C'est un bon signe, quand, dans les commencemens de la Péripleumonie, les crachats sont de couleur jaunâtre, un peu teints de sang; l'observation vérifie tous les iours ce fait. A mesure que la maladie parcourt ses tems, l'expectoration doit devenir plus libre & plus abondante; les crachats doivent être plus épais, blanchâtres, ressemblant à du bon pus. C'est une comparaison d'Hippocrate: & c'est ce qui annonce, pour parler le langage des anciens, que la coction se fait.

(k) Coact. Prænot.

Il n'en est pas de même, lorsque les malades ne crachent point ou qu'ils rendent abondamment un fang pur, écumeux & fleuri : cela annonce que l'engorgement du poumon est extrême, & la rupture de quelque vaisseau considérable.

Les crachats de fang noir & coagulé, dénotent un épanchement dans le poumon. Si ce fang n'est promptement évacué par l'expectoration, il s'y corrompra, deviendra fanieux, corrosif, & altérera la substance de ce viscère. En général, ces fortes de crachats sont de mauvais augure. Baglivi a remarqué qu'ils annonçoient la gangrène. Le même Auteur a aussi observé que lorsque les Péripleurétiques & les Pleurétiques ne pouvoient se tenir couchés, c'étoit un signe mortel (1).

Huxham, Observateur exact, assure (2) que les crachats clairs, & ceux qui sont simplement jaunes, sont aussi dangereux. *Ils sont accompagnés*, dit cet Auteur, *de beaucoup de difficulté d'expectorer, d'une toux sèche, violente ; ils*

(1) Prax. Med. lib. 1, cap. 9, de Pleuritis.

(2) De la Pleuro-PériPneumonie.

sont suivis d'hémophthisie, sur-tout si la langue est sèche, rouge, luisante & couverte de vessies livides.

Baglivi (n) nous apprend que, si la fièvre, la toux & les autres symptômes redoublent au cinquième jour, les malades périssent inmanquablement.

Les déjections par les selles & le flux d'urine, soulagent: mais il ne faut pas que les premières soient trop abondantes & trop prématurées. Galien (o) dit qu'une diarrhée modérée qui survient dans les commencemens, peut être avantageuse; mais qu'elle est bien plus salutaire, lorsqu'elle ne paroît qu'après la coction.

On doit en général peu compter sur les diarrhées & le flux d'urine, ainsi que sur les sueurs qui arrivent dans les premiers jours des maladies aiguës. Ces évacuations ne sont souvent que symptomatiques & nuisibles: elles s'opposent aux efforts de la nature, en l'accablant (p).

Hippocrate nous avertit que les urines épaisses & cuites dans les commen-

(n) Prax. Med. lib. 1, cap. 13.

(o) In Comment.

(p) Passim in operib.

cemens , & qui deviennent ensuite limpides & crues , sont des signes de mort.

Les remèdes les mieux administrés , sont très-souvent insuffisans , & n'empêchent pas que la Péripleumonie ne se termine par suppuration. La toux sèche , l'insomnie , un délire léger , la difficulté de respirer , le manque d'appetit , la maigreur , la foiblesse , l'œdème des extrémités , les urines claires , limpides , les frissons irréguliers , la fièvre lente avec des redoublemens vers le soir , les sueurs nocturnes & partielles , la rougeur des joues , l'excavation des yeux , la soif assez pressante , la chaleur & l'aridité de la peau & de la langue , une douleur fixe dans la poitrine ; enfin , le manque de crachats , sont les signes qui annoncent la suppuration du poumon.

On lit dans Galien (g) , que dans les malades qui ne crachent point avant le quatorzième jour , le poumon tombe en suppuration. Hippocrate paroît étendre ce terme plus loin (r) : il dit qu'on doit demander aux malades , si

(g) Comment. in Aphor. sect. 5.

(r) De Morb. lib. 2 , cap. 16.

les crachats sont douceâtres ; que si cela est, c'est une marque de suppuration. La Péricneumonie est sujette à récédive. Les poumons de ceux qui en ont eu plusieurs, deviennent rougeâtres, & prennent la consistance du foye, comme l'a observé Lælius à fonte ; Valsalva & Morgagni ont vérifié cette observation (s).

Assigner pour cause de la Péricneumonie vraie, l'inflammation du poumon, c'est assez dire que la saignée est le premier & le principal remède auquel on doit recourir : mais combien un Médecin ne doit-il pas être sur ses gardes, pour ne pas donner dans un excès qui n'est malheureusement que trop commun : nous en avons fait sentir tout le danger, en traitant de la Pleurésie.

En général, on doit moins saigner les vieillards, les enfans & les femmes, que les adultes ; & parmi ces derniers, ceux qui sont d'un tempérament sec, supportent beaucoup mieux cette évacuation.

Le temps de placer les saignées, est le même que dans la Pleurésie. C'est

(s) De sedib. & caus. morb.

dans les trois ou quatre premiers jours ; on doit rarement passer le cinquième : c'est une loi que l'expérience nous impose. Nous ne dirons cependant pas qu'il ne puisse y avoir eu des occasions où la saignée a été suivie d'un heureux succès au septième, & même au huitième jour de la maladie : on en voit quelques exemples dans les fastes de la Médecine d'Hippocrate. Mais ces cas sont trop rares pour faire loi ; on ne peut que les citer en passant.

On débute, dans le traitement de la Péricneumonie, par une ou deux fortes saignées, dans l'espace de dix à douze heures ; on est quelquefois obligé de les rapprocher davantage. Arétée, & après lui, Huxham (1) ont conseillé de saigner des deux bras en même-tems, dans ces cas extrêmes où le malade est menacé de suffocation. La petitesse, qu'on observe alors dans le pouls, ne doit point en imposer aux jeunes Praticiens ; elle ne vient que de l'engorgement porté à un haut point ; on sent assez combien il est important de faire une large ouverture à la veine, sans qu'il soit

(1) De la Pleuroéperipneum.

nécessaire de répéter ce que nous avons dit à ce sujet , à l'article de la Pleurésie.

Après la première saignée , si la respiration n'est pas plus libre , si le pouls est toujours plein & élevé , si l'expectoration ne se fait pas , & que les crachats soient mêlés d'un sang pûr , écumeux , on fait une troisième & une quatrième saignée , dans le même intervalle de tems , en sorte que le malade soit saigné quatre fois dans les vingt-quatre heures (u). L'inspection de la qualité du sang est ici d'une grande conséquence , pour guider le Médecin. L'expérience a suffisamment démontré que lorsque le sang est couenneux , on doit en tirer davantage ; que c'est un signe d'épaississement & d'inflammation. On doit au contraire tirer du sang *en petite quantité* , lorsque cette couenne est légère , peu épaisse , & qu'elle a peu de consistance : cet état annonce la

(u) Nous ne prétendons point dire ici qu'on doive absolument borner le nombre des Saignées à quatre ; on ne peut donner sur ce point , que des règles générales , le plus souvent cependant ce nombre doit suffire.

dissolution du sang, & que la maladie est d'un mauvais caractère.

Lorsqu'après les premières saignées ; la respiration est moins laborieuse ; que le pouls commence à se développer, à être plus mol, & que les crachats paroissent, il est tems de s'arrêter : l'expectoration étant la principale voie par laquelle la maladie doit se terminer, il faut tourner ses vues de ce côté-là. Les boissons d'abord adoucissantes, délayantes & légères données tièdes, le petit lait, une simple tisanne de chiendent ou d'eau d'orge : voilà ce qu'on peut donner de mieux.

On passe ensuite à des boissons un peu détersives, savonneuses, légèrement diurétiques, l'hydromel, l'oxicrat auquel on ajoute un peu de miel ; l'infusion des plantes nitreuses, d'hyssope ou de lierre terrestre.

On doit donner peu à boire, à chaque fois, pour ne point surcharger l'estomac ; on y revient plus souvent ; c'est une attention qu'on néglige trop. Les juleps rafraîchissans, acidules, tempérans, peuvent aussi trouver leur place.

Ce n'est qu'après que la grande inflammation est apaisée, qu'on doit

faire usage des looch. Nous n'employons ordinairement que l'oximel scillitique, le kermès, le sirop de vinaigre, le sirop d'é-résimum. Nous bannissons les huileux le blanc de Baleine, &c. *tanquam cane pejus & angue* : nous n'en avons jamais vu de bons effets. Les lavemens font aussi des merveilles dans ces cas. On les donne dès le commencement de la maladie.

Nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit à l'article de la Pleurésie.

Les Émétiques ne trouvent aucune place dans cette espèce de Péripleurésie purement inflammatoire. Il n'est qu'un cas où ils peuvent être employés; si vers le neuvième ou le dixième jour, même plus tard, les crachats se suppriment par une cause quelconque, plusieurs Praticiens en ont alors reconnu de bons effets, ainsi que des vésicatoires.

Les purgatifs ne doivent être donnés que sur la fin de la maladie, & lorsque l'expectoration commence à se tarir. Il en a coûté la vie à beaucoup de malades, pour avoir été purgés plutôt.

Les Auteurs ont apperçu une espèce de Péripleurésie qu'ils ont nommée Erysipélateuse, & qu'Huxham a ap-

pellée Catharrale (x). Nous avons eu occasion de l'observer plusieurs fois. Les crachats séreux, clairs, acres, la rougeur passagère des jouës, la toux fréquente, la langue sèche la feront aisément distinguer.

Dans celle-ci, les saignées sont nécessaires, pour prévenir l'engorgement & la rupture de quelques vaisseaux des poumons: une ou deux suffisent ordinairement; les boissons adoucissantes, mucilagineuses, pectorales, doivent être préférées.

Après les saignées, les émétiques peuvent être donnés, si la toux le permet, si le pouls s'amollit; mais les vésicatoires sont plus sûrs. On passe ensuite aux légers diaphorétiques, tels que le poligala de Virginie, une légère teinture de serpenteaire de Virginie; l'infusion de coquelicot, le lait coupé avec les deux tiers d'une infusion de scorfonère, ou de capillaire, & bien d'autres qu'on peut leur substituer. On se trouve bien de donner sur le soir dix à douze grains de thériaque, pour calmer

(x) De la Pleuro-Péripneum.

la toux, ou un léger calmant avec le sirop de diacode de karabé.

Les Péripleumonies malignes en imposent souvent par la violence de leurs symptômes. Il seroit bien dangereux de multiplier les saignées; la plus légère suffit quelquefois, pour affaïsser le malade, le pouls devient extraordinairement petit, tandis que les symptômes de la maladie augmentent. On peut y suppléer par des ventouses scarifiées.

Les émétiques doivent être donnés du premier abord; l'hypecacuanha est aussi efficace que dans la dissenterie; on peut y substituer l'oximel scillitique & le tartre stibié, auxquels on revient plusieurs fois, si le cas le requiert.

Les purgatifs ont eu de bons effets; mais en général, on doit peu les employer, quoique l'état des premières voies & les diarrhées paroissent l'exiger: nous en avons dit la raison en traitant de la Pleurésie.

Les boissons qui conviennent ici, sont les acidules, les légers diaphorétiques, l'oxicrat, l'hydromel, un tiers de vin sur deux tiers d'eau: dans cette mixture, on écrase une orange.

Si le pouls est foible & petit, que
l'expectoration

l'expectoration ne soit point louable & abondante, les vésicatoires aux épaules, aux cuisses ou aux jambes sont de vrais spécifiques, même dans les premiers tems. L'oximel scillitique, les sirops de vinaigre, de tabac adoucis avec celui d'althéa, les sirops aigrelets, le kermès, une légère infusion de canelle sont les seules choses qu'on doit donner.

Si la maladie a un caractère de purulence très-marqué, on emploie avec succès le quinquina, la serpentinaire de Virginie, le camphre; le vin est peut-être ce qu'on peut donner de mieux.

Les dépôts critiques qui arrivent assez souvent dans les Péricneumonies malignes, sont des efforts de la nature qu'on doit favoriser, pourvu toutefois qu'ils ne se forment pas dans un organe essentiel à la vie. Dans tout autre cas, on doit seconder la nature, ouvrir ces dépôts de bonne heure par l'application de la pierre à cautère, sans attendre la parfaite maturité.

Les lavemens ne doivent point être oubliés, mais il ne faut pas en abuser; ils pourroient causer une diarrhée qui, en supprimant les crachats, deviendroit très-funeste; c'est pour cette même raison,

L

qu'on ne doit purger les malades, que lorsqu'on ne craint plus d'arrêter cette excretion.

Lorsque, par une cause quelconque, le malade a une rechûte, ce qui n'est pas rare dans la Péripleumonie, quoique la difficulté de respirer, & les autres accidens paroissent, on ne doit pas pour cela prescrire toujours la saignée : il est peu de cas au contraire où elle puisse convenir. Si le malade a été épuisé par la maladie précédente, les émétiques, les expectorans, & surtout les vésicatoires sont les remèdes que tout bon Praticien préférera.

Nous avons dit que le rhumatisme, la gourte & les maladies cutanées causoient la Péripleumonie ; dans ces circonstances, on doit toujours chercher à rappeler l'humeur morbifique à son ancien siège.

Les vésicatoires, les synapismes, les cataplâmes, les frictions sèches rempliront cette indication. Les émétiques ne doivent pas être ménagés alors : ils évacuent, & poussent du centre à la circonférence. Les diaphorétiques, les sudorifiques & les diurétiques doivent être donnés dès les commencemens.

Mais si, malgré ces remèdes, il n'é-

toit pas possible de détourner cette humeur ; qu'elle se fût fixée sur le poumon, & qu'elle y excitât des accidens graves, nous n'hésiterons pas de faire plusieurs applications de *moxa* entre les deux épaules. Les Partisans de la Médecine lubréfiante & adoucissante, crieront sans doute après nous ; mais nous osons rire de leurs clameurs : l'expérience est favorable à cette méthode ; c'est à son tribunal que nous les citons (a).

On doit consulter l'article de la Pleurésie, pour ce qui concerne le régime ; il doit être le même dans ces deux maladies. Nous rappellerons seulement en passant, combien il est dangereux de tenir les malades à la diette dans les Péripleurésies malignes ; on doit au contraire leur donner des analeptiques, des crèmes avec un peu de canelle, ou mieux encore, du vin.

DE LA FAUSSE PERIPNEUMONIE.

LA fausse Péripleurésie dépend d'une humeur pituiteuse & ténace qui s'est fixée sur le poumon.

(a) Je tiens cette méthode de M. Chevillon, Médecin & Chirurgien Major à la Guiane. Il m'a assuré

L'oppression est très-grande, la respiration se fait avec bruit, comme si les malades avoient le râlement. La toux est fréquente, les crachats visqueux, les fiissons & les envies de vomir se succèdent; le pouls est mol, lent & petit, en sorte que les malades paroissent sans fièvre: ce qui a quelquefois donné lieu à des méprises funestes.

C'est au commencement & sur la fin de l'Hyver, après les saisons pluvieuses, les brouillards, & dans les tems de dégel, que la fausse Péricneumonie est la plus commune.

Les vieillards, les tempéramens mols & phlegmatiques, ceux qui habitent des pais humides & marécageux, comme la Hollande, &c. sont le plus exposés aux Péricneumonies.

Cette maladie n'est pas moins fâcheuse que la vraie: elle exige de prompts remèdes. Il est question de diviser l'humour qui embarrasse le poumon, & de l'évacuer. C'est ici où les émétiques ont le plus grand succès. Mais, comme nous l'avons déjà dit, puisqu'elle se

ré avoit guéri par ce moyen deux malades qui paroissent désespérés.

trouve toujours plus ou moins compliquée de la vraie Péripleumonie, il est à propos de faire une ou deux saignées. Nous sommes bien persuadés cependant, qu'il est nombre de cas où les saignées sont tout au moins inutiles; c'est à la sagacité du Médecin à les discerner.

Après la saignée, on passe promptement aux émétiques qu'on réitère plusieurs fois, selon le besoin.

Les bouillons doivent être très-légers, incisifs, un peu diaphorétiques & diurétiques.

L'oximel scillitique, le kermès, les vésicatoires, seront employés, selon la qualité & la quantité des crachats; s'ils sont trop visqueux & peu abondans, on ne peut rien employer de mieux. Les adoucissans & les huileux sont alors très-pernicieux.

Nous avons vu des Péripleumonies fausses survenir après des diarrhées supprimées; les cathartico-émétiques donnés plusieurs fois en lavement, ont toujours conduit ces maladies à une heureuse terminaison.

Les nouvelles accouchées, par une suppression des lochies, sont quelque-

fois prises d'une Péripleurisie laiteuse, très-fâcheuse. Le traitement rafraîchissant que l'on n'emploie alors que trop souvent, est aussi funeste que les saignées.

On joint au traitement que nous avons prescrit ci dessus, les fomentations émollientes sur le ventre, les lavemens de même nature; mais rien n'est plus efficace dans ce cas, que deux larges vésicatoires sur les cuisses, ou à la poitrine; nous en avons vu des effets si prompts & si décisifs, que nous ne saurions assez les recommander.

En lisant Sydenham & Wanfwieten sur les maladies de Poitrine, nous n'avons pas été peu surpris de n'y pas trouver un seul mot sur les émétiques. Nous osons nous récrier à ce sujet. L'autorité de ces hommes célèbres pourroit séduire les jeunes Praticiens. On doit les rassurer sur les *crispations*, les *irritations* & les prétendues *ruptures des vaisseaux*. Les bons effets que les émétiques opèrent, justifient notre conduite. Nous ne prétendons cependant pas qu'ils doivent être employés dans tous les cas indistinctement; mais nous ne craignons point d'assurer, après les meil-

leurs Praticiens de nos jours, qu'il en est peu où ils ne puissent être convenables: nous avons presque dit, nécessaires.

Le peu d'usage que nous faisons des purgatifs, trouvera sans doute aussi des Censeurs. Nous les renvoyons à l'expérience. Qu'ils suivent les Hôpitaux où l'on en fait un si grand usage; ils y feront sûrement témoins des accidens fâcheux que les purgatifs entraînent à leur suite. Les plus communs de ces accidens, sont la suppression des crachats & les diarrhées qui dérangent la nature & auxquels on ne remédie que difficilement. Ce n'est que sur la fin de la maladie, qu'on doit user des purgatifs, comme nous l'avons déjà dit: rarement peuvent-ils être utiles dans un autre tems.

DE LA PARAPHRÉNÉSIE.

LES anciens ne connoissoient point cette maladie, sous le nom qu'elle porte aujourd'hui. Ils ne la distinguoient pas de la Phrénésie. En lisant la description qu'Hippocrate nous a laissée de celle-ci, on voit clairement qu'il a vou-

lu parler de l'inflammation du diaphragme (a). Paul d'Egine (b) & Alexandre de Tralles (c) admettoient deux espèces de Phrénésie : la vraie ou essentielle qui a son siège dans le cerveau, & la fausse ou symptomatique, causée par l'affection du diaphragme : cette dernière ne diffère pas de notre Paraphrénésie.

Les symptômes qui l'accompagnent, sont une fièvre des plus fortes, un pouls dur & concentré, une douleur insupportable qui s'étend depuis les fausses côtes jusqu'aux dernières vertèbres du dos. Les malades se plaignent d'une espèce de ceinture qui leur resserre le bas de la poitrine. Leur respiration est courte, convulsive, sanglotante. Ils éprouvent beaucoup de mal-aise & d'anxiété. Ils sont tourmentés par une toux sèche, par des hoquets & le délire. A chaque inspiration, la douleur augmente considérablement ; les efforts que font les malades, pour tousser ou pour vomir, pour aller à la selle, ou rendre leurs

(a) Lib. 3, cap. 9.

(b) Lib. 3, cap. 6.

(c) Lib. 1, cap. 8.

urines, leur font jeter les hauts cris. Quelquefois la sensibilité est si exquise, qu'ils ne peuvent supporter le contact des couvertures. Les hypocondres sont aplatis, & semblent rentrer en dedans, sur-tout celui qui répond au côté malade. Celle avoit remarqué ce fait: *se septum transversum percussum est, præcordia sursum trahuntur* (d).

On apperçoit sur le visage de ces malheureux attaqués de Paraphrénésie, un air de contentement qui pourroit en imposer d'abord. Ils rient, & c'est ce qu'on appelle *ris sardonique*. Il diffère du ris ordinaire, en ce qu'il ne dépend pas de la volonté. On croit qu'il est produit par la convulsion du nerf diaphragmatique. Il n'est pas rare de rencontrer ce signe dans la Paraphrénésie. Hippocrate ne l'a point omis (e).

Les Traités de Chirurgie nous apprennent que ceux qui ont le diaphragme blessé d'un coup d'épée, ou par un autre instrument, éprouvent assez

(d) Lib. 5, cap. 26.

(e) Epidem. lib. 5, text. 50.

souvent le ris sardonique (f). On lit dans Pline (g) que les Gladiateurs à qui ce muscle étoit offensé, mouroient en riant. D'après ces faits, on seroit tenté de croire que le ris sardonique est le caractère essentiel & inséparable de la Paraphrénésie : quelques Médecins l'ont pensé; mais nous ne saurions admettre leur sentiment, parce que ce ris n'est pas constant, & que d'ailleurs il est connu que certains poisons très-caustiques ont la vertu, peu de temps après avoir été avalés, de mettre les muscles de la face en convulsion, & d'imiter ainsi le ris sardonique : telle est la plante que les Botanistes connoissent sous le nom de *ranunculus palustris apii folio* (h).

La Paraphrénésie, telle que nous venons d'en présenter le tableau, est assez rare, malgré l'affertion de Boërrhave (i); & quoique Huxham (k) & de Haën (l) aient eu occasion de l'ob-

(f) Wanfviet. Heister de Vuln. Thoracis, &c.

(g) Hist. Nat. lib. 2, cap. 37.

(h) Vepfer de Cicut. aquat. Geoffroi, Mat. Med.

(i) Aphor. de Cognos. & Cur. Morb. §. 908.

(k) De aëre, lib. 2.

(l) Rat. med., tom. 1, cap. 7.

ferver. Il est bien plus ordinaire de la voir succéder ou se compliquer avec la Pleurésie ou la fluxion de Poitrine. On trouve dans le Journal de Médecine (*m*), la relation d'une fièvre maligne putride qui regna à l'Isle en Flandre, laquelle s'annonçoit par les symptômes de la Plevro-Péripneumonie & de la Paraphrénésie. M. de Sauvages a vu à diverses reprises des Paraphrénésies dans lesquelles le point de côté étoit le premier symptôme qui se montroit; ceux que les Auteurs assignent, ne paroissent qu'aux approches de la mort (*n*). Ce Professeur ne fait aucune mention du ris sardonique, ce qui prouve pour nous.

Il ne faut pas chercher ailleurs le siège de la Paraphrénésie, que dans cette partie de la plèvre qui recouvre le diaphragme; ou bien dans la substance même de ce muscle. Le raisonnement l'avoit fait conjecturer: & des dissections multipliées, l'ont mis en évidence.

Il est connu que le diaphragme a

(*m*) Mois de Mai 1758.

(*n*) Nosolog. method. tom. 1. in-4^o.

une influence marquée sur les autres organes du corps : placé entre deux cavités principales , il participe de leur mouvement , comme il leur communique le sien. Doit-on être surpris , après cela , que son département soit si étendu. Hippocrate en avoit quelque idée. La division des maladies en supérieures & en inférieures , suivant qu'elles sont au-dessus ou au-dessous du diaphragme , sembleroit l'indiquer. Platon avoit placé le domicile de l'ame dans le diaphragme. Cela ne suffiroit-il pas , pour porter à croire que la lésion de ce muscle peut seule entraîner les accidens graves que nous avons dit accompagner la Paraphrénésie ?

Malgré ces considérations , quelques Auteurs , embarrassés sans doute , pour expliquer le délire , ont cru qu'il falloit supposer un engorgement inflammatoire , ou bien une métastase au cerveau. Cette supposition est gratuite , & nullement conforme aux ouvertures de Cadavres. On lit dans le *sepulchretum* de Bonet (a) , une observation où le cerveau ni ses membranes n'étoient point viciés.

(a) Sect. 7. obs. 15

Le siège qui vient d'être assigné à la Paraphrénésie, n'est pas si constant, qu'il ne puisse bien varier. C'est ainsi que Blasius l'a observé (*b*) à la partie convexe du foye qui étoit enflammée. Le diaphragme ne souffroit dans ce cas, que sympathiquement.

Boërrhave & M. Wanfwieten disent que la respiration s'opère dans la Paraphrénésie, par la seule élévation des côtes: que le diaphragme n'y concourt point: ce qu'on connoît par l'immobilité du bas ventre. Ce signe, s'il étoit invariable, seroit le moins équivoque; mais heureusement, on ne le rencontre, que dans le dernier période du mal: & l'on peut dire qu'il annonce toujours une mort prochaine. En effet, suivant le calcul de M. de Sauvages (*c*), il est évident que l'élévation des côtes ne donne presque aucune amplitude au thorax, & qu'elle lui est fournie par l'abaissement du diaphragme. Si donc ce muscle demeure immobile, les poumons ne s'épanouissant pas, la

(*b*) *Obs. Med.* 2.

(*c*) *Lec. cit. Tæcor. eluss.* 5.

circulation s'interrompt , & les malades meurent très-vîte.

Hippocrate (*d*) & Galien (*e*) croyoient qu'il y avoit un délire continu dans la Paraphrénésie. Ce dernier a même avancé que le diaphragme étoit le seul organe capable de le produire.

L'observation de Fernel détruit bien victorieusement cette opinion. Cet Auteur a vu des inflammations au diaphragme , sans que le délire fût survenu (*f*). Willis a observé la même chose (*g*). Comme dans l'observation de Fernel & de Willis, il n'y avoit que la partie charnuë du diaphragme qui fût enflammée , on objectera peut-être que cela n'est pas surprenant , & qu'on auroit vu le sentiment des anciens se vérifier , si l'inflammation eût attaqué le centre tendineux. Ce raisonnement est bien imaginé ; mais malheureusement il n'est pas vrai. Morgagni (*h*) a vu une inflammation très-caractérisée de ce même centre tendineux, qui ne fut suivie

(*d*) De morb. lib. 3, cap. 9.

(*e*) De locis affect. lib. 3, cap. 4.

(*f*) Patholog. lib. 3, cap. 11.

(*g*) Sepulchret. sect. 7.

(*h*) Loco toties citat. de Paraphrenes.

que d'un délire obscur, à peine sensible, lequel ne se manifesta même que quelques instans avant la mort du malade.

L'inflammation du diaphragme ne marche guères sans celle du péricarde. L'adhérence de celui-ci au premier, en est vraisemblablement la cause. Comme il est essentiel de la connoître, pour établir un pronostic juste : nous allons rapporter les signes que les Auteurs proposent.

Les uns (i) prétendent qu'il n'y a point de douleur ; d'autres soutiennent au contraire, qu'à la vérité cette douleur n'est point forte, mais qu'elle existe & est située à la partie inférieure du sternum. Les malades se plaignent d'une grande chaleur, d'une anxiété extrême ; les syncopes ne sont pas rares : les palpitations encore moins. Il leur semble, disent-ils, éprouver des tremblotemens du cœur. Le pouls est dur, inégal, intermittent.

Nous avons décrit la Paraphrénésie ;

(i) Zacutus. Lusit. Praxi admir. obs. 138. Verna Freind. Hist. Med. Le Car. Mercure de Novembre 1753. Wanswieten, tom. 3, pag. 79.

en suivant le sentiment le plus général ; mais nous ne devons pas passer sous silence qu'il a plu à quelques Auteurs , de s'en former une idée particulière. Suivant eux , la Paraphrénésie n'est point une maladie si grave. Ils n'ont entendu par ce mot , qu'un simple délire secondaire ou symptomatique. De ce nombre , est Sennert (k). Morgagni semble adhérer à cette opinion. Au reste , cette question a été traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans le Commerce littéraire de Nuremberg (l). Notre dessein n'est pas d'entrer dans le détail des raisonnemens apportés pour & contre : c'est une affaire de pure curiosité : ceux qui désireront en prendre une plus ample connoissance , peuvent consulter l'ouvrage que nous venons d'indiquer.

Dans la maladie dont il s'agit , le prognostic doit être plus fâcheux , que dans la Pleurésie ; sur-tout , si l'inflammation du péricarde s'y joint. Comme elle parcourt rapidement ses tems , la suppuration se forme avec la même

(k) *Médec. pract. lib.*
 (l) *Aa. 1736 & 1737.*

promptitude,

promptitude , & l'on voit assez ordinairement survenir un empième ou une hydropisie purulente , suivant que le pus s'est fait jour dans l'une ou l'autre cavité. L'ulcère qui reste , est très-difficile à cicatrifer , à cause du mouvement continuel du diaphragme. D'après cet exposé , on doit voir combien il seroit dangereux ici de se reposer sur les ressources de la nature. Il faut promptement avoir recours à l'Art. Les secours qu'il offre , sont les mêmes que ceux de la Pleurésie. Les saignées doivent être plus abondantes & plus rapprochées. Peut-être-même seroit-ce ici le cas de saigner jusqu'à la défaillance. Le transport de la matière morbifique sur le poumon n'est point une révolution qu'on doive redouter : la Péripleurésie étant moins dangereuse que la Parapleurésie , il est clair que cette métastase ne pourroit qu'être avantageuse au malade.

On a ouvert avec un succès marqué dans la Pleurésie , une veine sur le côté affecté. Ne pourroit-on pas présumer avec quelque fondement , que cette méthode seroit très-utile dans ce cas ? Les saignées locales dissipent les inflamma-

M

ions, avec une promptitude surprenante; aussi étoient-elles très-usitées parmi les anciens. Pourquoi les a-t'on abandonnées? Ce n'est sûrement pas par défaut de succès, puisqu'on a vu, de nos jours, l'ouverture de la veine honteuse, réussir dans la chaude-pisse, au delà de toute espérance, entre les mains de ceux qui ont osé la tenter.

Les sangsues appliquées au scrobicule du cœur, ou autour des attaches du diaphragme, paroissent devoir faire du bien. Les ventouses peuvent leur être substituées avec avantage. J'ai oui dire qu'un pain tout chaud coupé par le milieu, & imbibé d'eau-de-vie, avoit beaucoup soulagé. Ce fait que je ne garantis pourtant pas, n'a rien qui répugne: les remèdes *des bonnes femmes*, tel que paroît celui-là, ne sont pas toujours à rejeter.

Après les évacuations sanguines, les lavemens sont les remèdes sur lesquels on doit le plus compter dans la Paraphrénésie: on fait qu'ils parviennent jusqu'à la grande courbure du colon qui est voisine du diaphragme. On peut donc les regarder en quelque sorte comme des topiques; mais ils produisent un

autre effet & plus connu & plus nécessaire. Nous avons dit que les douleurs des Paraphrénétiques redoubloient dans les efforts qu'ils font en allant à la selle, les lavemens, en délayant les matières excrémenteuses, facilitent la liberté du ventre, & préviennent par conséquent ces efforts.

Les fomentations, les linimens & les emplâtres sont ici d'un usage très-limité: leur action ne peut guères parvenir à l'organe affecté.

On doit bien se garder de provoquer le vomissement dans la maladie dont nous parlons: la mort du malade pourroit être l'effet d'une pareille imprudence: ainsi, les émétiques doivent être absolument pros crits.

La boisson sera donnée, *parcá manu*. Il faut éviter de distendre l'estomac. Le diaphragme ne manqueroit pas de se ressentir de cette distention. D'ailleurs, nous avons dit, en parlant de la Pleurésie, que la trop grande quantité de tisane caufoit quelquefois des vomissemens, & très-fréquemment des nau sées. Il y a encore une autre raison, pour se conduire de la sorte; c'est que, donnée à grandes verrées, elle

passé plus vite & en plus grande quantité par les urines : & il est de la dernière importance , dans cette maladie , d'éviter qu'elles s'amassent : les malades éprouvant des douleurs aussi vives pour uriner , que lorsqu'ils se présentent à la garderobe.

Ce qui vient d'être dit , ne doit s'entendre que de la Paraphrénésie vraie , ou purement inflammatoire , lorsqu'elle se trouve compliquée avec quelque maladie dont elle est le symptôme : il ne faut avoir égard qu'à la maladie principale.

C'est ainsi que dans la fièvre putride maligne paraphrénétique qui regna à l'Isle , & dont nous avons déjà parlé , M. Boucher , après les saignées nécessaires , se servit avec succès , d'un apozème fait avec la casse , la manne & le nitre aiguisé de quelques grains de tartre stibié. Les évacuations que ce purgatif doux produisoit , soulageoient beaucoup les malades.

Ce Médecin leur donnoit ensuite une potion absorbante avec la confection hyacinte , & les gouttes minérales anodynes d'Hoffman.

Le traitement étoit terminé par une

infusion aqueuse de Kinkina , de Serpentaire de Virginie , de Rue, de Scordium , & par un looch où il faisoit entrer du kermès minéral & de l'oximel scillitique. M. de Sauvages entremêloit les saignées avec les purgatifs : comme cette maladie étoit d'un très-mauvais caractère , il lui périt beaucoup de monde.

DE LA DOULEUR DE POITRINE.

ON ne doit point être surpris que nous ayons fait un article séparé de la douleur de Poitrine. Les meilleurs Auteurs l'ont distinguée de la Pleurésie : & elle en diffère réellement , parce que dans celle-ci il n'y a point de fièvre , & rarement de toux : symptômes qui sont essentiels à la Pleurésie.

Il est très-peu de maladies qui reconnoissent autant de causes , que celle dont nous parlons. Il seroit essentiel pour le traitement , d'avoir des signes qui fussent particuliers à chacune de ces causes ; mais l'Art n'est point encore assez avancé. Heureusement celles qui nous sont inconnues , sont les plus rares : &

l'ouverture des Cadavres , a démontré que le plus souvent elles étoient au-dessus des efforts de la Médecine.

La ressemblance de la douleur de Poitrine avec la Pleurésie , aura , sans doute , fait penser que les causes qui les produisent , étoient les mêmes dans leur essence , & ne varioient que par leur degré d'intensité. Cela est vrai ; il est de fait qu'il faut très-peu de chose pour faire dégénérer la simple douleur de Poitrine en Pleurésie.

La pléthore y donne lieu assez souvent. On peut la soupçonner , en faisant attention au genre de vie du malade que l'on traite ; s'il est sédentaire , & toujours collé dans un fauteuil ; s'il a bon appetit , & ne se sent point incommodé des alimens qu'il prend ; si à cela se joint la suppression d'une évacuation sanguine , il ne reste aucun doute. Un seul excès dans le boire & le manger suffit pour causer la douleur de Poitrine. J'ai connu un jeune homme robuste & laborieux qui , s'étant trouvé à un repas de cérémonie , où il se remplit vraisemblablement plus qu'à son ordinaire , fut pris le lendemain d'un point de côté qui allarma sa famille. Comme il

n'y avoit point de fièvre, ni de toux, je crus pouvoir la rassurer. En effet, une saignée copieuse le guérit complètement.

La matière du rhumatisme, lorsqu'elle vient se fixer sur la Poitrine, y produit la maladie que nous traitons (a). L'Histoire de ce qui a précédé, éclaire bientôt le Médecin sur la nature du mal : & la couenne qui se forme sur le sang, acheve de le confirmer. D'ailleurs, il ne seroit pas bien dangereux de confondre cette espèce avec la précédente: la méthode curative est la même. La saignée même répétée est ici convenable.

Ce n'est pas que nous soyons Partisans de la Méthode de M. *Uffroi* Médecin, qui, dans le rhumatisme, faisoit saigner quinze ou dix-huit fois dans un jour. Les boissons font beaucoup de bien dans les douleurs de Poitrine; il importe peu quelles plantes on fasse infuser dedans, pourvu qu'elles soient chaudes. L'on sçait qu'elles n'agissent que par leur chaleur. Les embrocations

(a) Baillou, Epidem. lib. 1.

avec l'huile , les catapâmes émolliens font très-bons. Les frictions sèches doivent tenir un rang distingué. Elles débarrassent & résolvent efficacement l'embarras. Mais tous ces remèdes ont un effet trop lent dans quelques cas : je veux dire , lorsque la douleur est vive , & la respiration gênée jusqu'à un certain point. Une jeune fille ayant fait une demi-lieue dans un jour d'Automne , assez froid , fut attaquée en arrivant , d'une douleur de côté très-aiguë. Sa respiration étoit très-fréquente. Elle étoit accroupie & ne pouvoit prendre aucune autre situation. Son pouls petit & concentré n'avoit point augmenté en fréquence. Je lui fis appliquer sur le champ un large vésicatoire qui , dans trois heures , dissipa le point de côté. Les catharides sont un remède salutaire en pareil cas. On les applique journellement à l'Hôpital de la Charité de Paris : & toujours avec un succès merveilleux.

L'usage des fruits & des légumes qui , dans la digestion , fournissent une grande quantité d'air , donnent une douleur de côté que les Auteurs ont appelée *ventreuse*

cause (b). Cette espèce n'est pas en général mauvaise. Elle prend subitement & avec vigueur ; mais heureusement , elle s'en retourne avec la même promptitude, qu'elle est venue. M. de Sauvages la nomme crampe du thorax (c). Cette comparaison est d'autant plus juste, que les anciens regardoient les vents comme la cause de la crampe. Le vulgaire a coutume d'attribuer cette douleur à un air ramassé entre les muscles de la Poitrine. Cela peut être, mais rien jusqu'à présent ne nous a démontré l'existence de cette cause. Indépendamment du régime, ceux qui ont le plus de disposition à cette maladie, sont les mélancholiques, les hypocondriaques, les Gens de lettres, les Ecrivains, &c.

Baillou a remarqué que ceux qui font un grand usage d'eau froide, sont aussi très-exposés aux douleurs de Poitrine ; il ne faut cependant pas croire que l'eau, en passant dans l'œsophage, congèle le sang des artères intercostales : ce seroit avoir une très-fausse idée de la manière dont ce fluide agit. Son ac-

(b) Bianchi, Hist. Hepat. Baillou, Epidem.

(c)

tion se borne à produire dans les intestins, des spasmes dont l'effet est d'insoler une certaine quantité d'air qui, venant à se dilater, amène la maladie dont il s'agit.

Tout ce qui relâche est approprié dans cette occasion. Les linges appliqués chaudement sur le bas ventre, les bains tièdes, ou mieux encore ceux de vapeur.

Les lavemens sont ce qu'on peut donner de mieux. L'opium ne doit pas être oublié. S'il est un cas où il convienne, c'est principalement dans celui-ci; mais il faut le donner à plus forte dose, qu'on ne fait ordinairement. Nous ne craindrions pas d'en faire prendre deux & même trois grains d'emblée. Il réunit le double avantage de combattre en même-tems & la cause & l'effet; en ôtant la sensibilité aux fibres nerveuses, il fait cesser la douleur; en emportant la crispation ou le spasme, il enlève la cause. Personne, je pense, ne lui contestera cette double faculté; l'expérience de tous les siècles, l'a trop bien établie.

Le séjour de la bile dans l'estomac peut être rangé avec raison parmi les causes de cette maladie; on ne ressent

pas seulement la douleur dans la région épigastrique : elle attaque indistinctement toutes les parties du thorax ; elle cesse par intervalles , mais c'est pour revenir bientôt après. Hippocrate a très-bien décrit cette espèce (d). Les malades ont perdu l'appetit ; la bouche est mauvaise ; ils éprouvent un mal-aise à l'orifice supérieur de l'estomac. Quelques-uns ont l'hypocondre droit enflé ; & sans douleur manifeste.

Il faut bien se garder d'ouvrir la veine. On a remarqué que la saignée nuisoit alors constamment. Un purgatif assez fort suffit pour l'ordinaire & opère la guérison ; mais il faut avoir attention de le faire précéder & suivre d'une boisson acidulée , comme la limonade, l'eau de tamarin , &c.

La présence des vers dans les enfans se couvre souvent des apparences du point de côté ; il est vrai qu'il n'est pas rare de les trouver attaqués de toux & de fièvre ; mais celle-ci n'est point inflammatoire , & n'exige pas la saignée. L'âge du sujet , la démangeaison des narines , le goût aigre de la

(d) Coact. prænot. sect. 3, vers. 79.

bouche, les rougeurs passagères qui montent au visage, les convulsions qui sont familières aux enfans, la couleur grise des excréments qu'ils rendent : voilà quels sont les signes qui annoncent les vers. Les cathartiques légers, les amers, le semen-contra, la coralline, le mercure doux, l'huile d'amandes douces, &c. sont les seuls médicamens auxquels il faille avoir recours en pareil cas.

On a vu des vérolés invétérées se fixer sur le côté, & y causer des douleurs cruelles qui ne cédoient qu'aux frictions ou aux autres préparations mercurielles. On sent bien qu'avant de donner ce remède, il faut être assuré qu'on ne s'est pas trompé sur le principe du mal : la connoissance de la conduite que le malade a tenue par le passé, est très-utile, mais ne suffit pas. S'il y a d'autres signes évidens du vice vénérien, ou que l'on ait l'aveu du malade, il ne faut pas balancer à administrer le mercure.

On a dit que ce qui caractérisoit les douleurs vénériennes, étoit leur augmentation, pendant la nuit. Cela est faux. Outre que cette particularité est commune aux douleurs scorbutiques, il

Il y en a qui ont cédé à des remèdes inutiles contre la vérole. Rivière (e) parle d'une douleur vague du thorax, laquelle, après le premier sommeil, redoublait avec tant de furie, que le malade ne pouvant trouver aucune situation commode dans le lit, étoit obligé de se lever. Ce Praticien conjectura qu'elle étoit produite par la saburre, & la guérit dans quinze jours par l'usage des purgatifs & de la décoction de squine.

Les mercuriaux ne suffisent pas toujours, pour emporter la douleur, quand elle dépendroit d'un vice vénérien. Il faut pour cela qu'il n'y ait aucun vice local. Si une côte est cassée, par exemple, il faut promptement recourir aux secours que fournit la Chirurgie : il est dangereux de temporiser. La carie fait des progrès rapides dans ces os qui sont presque tous spongieux ; on lui a vu ronger les côtes & leurs muscles, les vertèbres & la plèvre (f).

Ceux qui font des efforts violens auxquels ils ne sont pas accoutmés, comme les Lutteurs & les Portefaix qui

(e) Obs. 8, cent. 2.

(f) Veziani de Parapleurit. cap. 3.

commencent leur carrière , font sujets le lendemain à une douleur de Poitrine qui ne vient que de la distraction des muscles. Cette douleur augmente beaucoup par la pression extérieure. Les Auteurs proposent ici les remèdes généraux. Le mieux , à notre avis , est de n'en faire aucun : le repos seul guérira la maladie.

Les scorbutiques sont exposés à un point de côté , sans fièvre , accompagné d'une expectoration visqueuse (g). Le point n'est pas fixe ; il change de place , & augmente par la toux ; à mesure que le scorbut fait des progrès , ce point croît en intensité , & se porte plus particulièrement vers le sternum. La respiration est embarrassée , & la vie en danger. Bartholin (h) a observé que les vésicatoires ne conviennent pas dans cette espèce. Il conseille les sudorifiques , avec le vinaigre thériacal , la thériaque , l'esprit de mindererus ; mais surtout , le vinaigre scillitique à la dose de deux drachmes répétées trois fois par jour : tous les soirs , il faisoit prendre un bol

(g) L'Ind. du Scorbut.

(h) De Medecin. Danorum.

fait avec six grains de camphre, & autant de nitre.

Les anévrismes de l'aorte, de l'artère pulmonaire, ou des oreillettes, produisent souvent des douleurs de Poitrine qu'il est important de ne pas confondre. Voici les signes qui peuvent faire soupçonner cette cause : un coup, une chute, un effort qui auront précédé; une difficulté de respirer au moindre mouvement, un battement insolite dans le thorax, des palpitations fréquentes, &c.

La palliation du mal est tout ce qu'on peut se proposer alors : il n'y a point de cure radicale à attendre. Il faut ordonner au malade un grand repos de corps & d'esprit, ne lui permettre que peu d'alimens, lui interdire l'usage du vin & des liqueurs. On trouve dans les Auteurs, & sur-tout dans Bonet, beaucoup d'autres causes de la douleur de Poitrine, que nous nous abstenons de rapporter, parce qu'on ne les a reconnues qu'à l'ouverture du Cadavre.



DE L'HYDROPIE DE POITRINE.

ON entend par Hydropisie de Poitrine, un amas d'eau dans un côté, ou dans l'autre séparément ; ou dans tous les deux ensemble : Galien qui n'avoit vu cette maladie, qu'une seule fois, la regardoit comme très-rare : elle est cependant plus commune qu'on ne le croit communément.

L'Hydropisie de Poitrine vient rarement, sans avoir été précédée par quelque maladie chronique ou aiguë. Son diagnostic est très-incertain ; ses symptômes sont communs, à quelques nuances près, à l'Hydropisie du péricarde, de la plèvre, du médiastin & à l'œdème du poumon.

La toux sèche, la difficulté de respirer qui augmente (*i*), la suppression des

(i) Rivier. Praxi Med. lib. 7, cap. 5, & Charles-de Poix, de morb. aëros. coeliv. art. de Hyd. pect. donnent pour signe pathognomonique : que la difficulté de respirer augmente dans la nuit ; que les malades s'éveillent en sursaut, au moment qu'ils veulent se livrer au sommeil, & que ce n'est qu'au retour du jour, qu'ils peuvent reposer ; nous avons eu occasion de vérifier ce fait, sur un jeune homme qui avoit tous les symptômes de l'Hydropisie de Poitrine.

urines, la soif, la fièvre lente, l'œdématic des extrémités inférieures; la gêne de la respiration, lorsque cette œdématic disparoît; son rétablissement; lorsque les extrémités s'engorgent de nouveau; la foiblesse de la voix, la gêne, la petitesse & la fréquence du pouls, les palpitations, un sentiment de pesanteur au bas de la Poitrine: voilà les signes sur lesquels on peut conjecturer qu'il y a du fluide épanché dans la Poitrine.

Willis (*k*), Fontanus (*l*), Buchenevus (*m*) & Morgagni (*n*) ont remarqué qu'il y avoit quelquefois œdématic & tumeur du côté affecté. Riviere (*o*) ajoute que dans l'Hydropisie de Poitrine, le scrotum s'enfle & se remplit avant l'abdomen & les jambes. Hoffman en rapporte une observation (*p*). L'engourdissement & l'œdématic de l'épaule & du bras, du côté affecté, est

(*k*) Pharmac. ration. cap. 17, pag. 2.

(*l*) Observ. Anatom. Medic. 30 & 38.

(*m*) Act. n. c. tom. 6, observ. 30.

(*n*) De sedibus & causis morb. lib. 2, de morb. Thorac.

(*o*) Hist. more. Uratificac. 1699, 1700. de Hydrop. pect. cap. 1, sect. 8.

(*p*) De Hydrop. observ. 7.

un symptôme assez commun. Il a été observé très-souvent par Morgagni (q) & Charles de Poix (r).

La toux est plus ou moins vive, selon la qualité & la quantité du liquide épanché. Morgagni fait cependant mention (s) d'Hydropiques qui n'avoient pas eu la moindre toux.

Les malades se tiennent ordinairement sur leur séant, la tête panchée en avant; leur visage est pâle, quelquefois bouffi; ils cherchent l'air frais, & se plaignent d'avoir les mains & les pieds brûlans. Quelques Médecins ont prétendu pouvoir reconnoître la fluctuation, en faisant beaucoup agiter le malade; ils ont même voulu faire croire qu'ils entendoient le gargouillement des eaux, mais il n'est rien de plus incertain que ces assertions. Si les accidens que nous venons de détailler, n'ont point été précédés par une maladie inflammatoire, & que le malade n'éprouve point de frissons irréguliers, il est à présumer que l'épanchement est de sérosité.

(q) De sed. & caus. morb. lib. 2. de morb. pest.

(r) De Morb. à colluv. serof. cap. de Hydrop. Thorac.

(s) Loc. cit.

Ce n'est pas néanmoins que les inflammations de Poitrine ne soient quelquefois suivies d'Hydropisie : on en trouve plusieurs observations dans les Auteurs.

Si l'épanchement n'est que d'un côté de la Poitrine, c'est sur le même côté que les malades se couchent, dit-on, communément. Mais ce signe n'est pas toujours pathognomonique; Morgagni rapporte plusieurs exemples contraires à cette prétendue règle (1).

Lorsque les Hydropiques de Poitrine se couchent sur le côté malade, les humeurs par leur propre poids se portent à l'extérieur, & forment une tumeur considérable, en avant, vers les mamelles; & en arrière, vers l'épine. Mais cette tumeur ne passe ni le sternum, ni l'épine, qu'à la longue. Cette remarque est de l'Observateur aussi judicieux qu'exact que nous avons déjà cité plusieurs fois (M. de Bordeu).

Les Hydropiques se plaignent le plus souvent d'une douleur à la partie moyenne de l'épine.

Le Mécanisme de l'Hydropisie n'est pas encore bien connu. Les uns préten-

(1) De sed. & caus. morb. lib. 2, de morb. pect.

dent qu'elle vient de la rupture des vaisseaux lymphatiques ; d'autres , par la transudation. Louver , dans son Traité du cœur , rapporte qu'il a disséqué plusieurs Brebis mortes d'Hydropisie de poitrine & de bas ventre , qui avoient des veines lymphatiques assez pleines & assez grosses , pour qu'il pût les suivre. Ceci ne favorise pas le sentiment de ceux qui croient à la rupture des vaisseaux lymphatiques.

Les causes générales de l'Hydropisie de poitrine , sont 1°. les mêmes que celles des autres Hydropisies. Le tempérament mol , humide , les saisons pluvieuses , les froids vifs , les fièvres intermittentes , les hémorragies , les dysenteries , l'épuisement , la vie sédentaire (*u*) , les mauvaises nourritures , les boissons trop abondantes , l'ivrognerie.

2°. La suppression des fleurs blanches ; des sueurs habituelles , les maladies cutanées (*x*) . Morgagni rapporte une observation d'une fille qui mourut d'hy-

(*u*) Bonnet rapporte une observation d'une Hydropisie de Poitrine occasionnée par le défaut d'exercice. Sepulchret. Anatom. lib. 2 , sect. 1 , obs. 76.

(*x*) Eod. loco cit. pag. 34.

drepisie de poitrine , pour avoir fait rentrer une galle.

3°. Tout ce qui peut ralentir le cours du sang. Louver (*y*) l'a démontré par ses expériences sur des animaux auxquels il faisoit lier des vaisseaux sanguins.

4°. Le scorbut cause aussi l'hydropisie par la désunion des principes du sang.

5°. Ceux dont les urines coulent peu, les vieillards, les hommes de haute stature, toutes choses égales d'ailleurs, sont, selon Frideric Hoffman, plus sujets à l'hydropisie (*a*).

Les causes particulières de l'Hydropisie, sont les maladies inflammatoires de la poitrine, les obstructions du poumon, les vices de conformation.

Hippocrate (*b*) a rangé parmi les causes les plus communes de l'Hydropisie de poitrine, les boissons froides prises quand on a bien chaud. Morgagni en rapporte plusieurs exemples (*c*).

(*y*) De Corde, cap. 2, pag. 123.

(*a*) Med. rat. system. tom. 4, part. 4, cap. 14, pag. 141.

(*b*) De morb. Vulgar.

(*c*) De sedib. & caus. morb. lib. 2, de morbis pect.

On trouve dans les Ephémérides d'Allemagne (*d*), une observation d'une Hydropisie de Poitrine causée par des polypes dans les ventricules du cœur.

Lamotte (*e*) fait mention d'une jeune fille morte d'hydropisie de poitrine. Les poumons étoient sains : mais on trouva deux tumeurs grosses comme des œufs de Pigeon, qui comprimoient la veine cave descendante.

Ruisch (*f*) parle d'une hydropisie de poitrine avec astme, difficulté de respirer, & défaillance, suivie d'un amaigrissement insensible, & d'une cessation totale du pouls deux jours avant la mort du malade. Cette maladie avoit été occasionnée par l'ossification des valvules semi-lunaires du cœur, lesquelles formoient un obstacle au passage du sang.

On a trouvé (*g*) dans un homme mort d'hydropisie de poitrine & du péricarde, le cœur flasque & très-gros.

(*d*) Decemb. 2. an. 6, obs. 232.

(*e*) Traité Complet. de Chirurg. tom. 2, pag. 186.

(*f*) Observ. 63.

(*g*) Miscellan. Acad. Nat. C. Decemb. 3, an. 9, & 10, obs. 89.

Les valvules des deux artères étoient offifiées; il y avoit un polype considérable dans le ventricule gauche.

Hoffman rapporte (*h*) une observation d'hydropisie de poitrine causée par le froid & l'abus des liqueurs fortes. Lister a parlé d'une autre dans laquelle il y eut deux rechûtes, & qui reconnoissoit les mêmes causes (*i*).

Les tumeurs du mésentère ont aussi quelquefois causé l'hydropisie de poitrine (*k*).

La rupture du canal thorachique a donné lieu à une hydropisie chileuse qui, toute dangereuse qu'elle paroît, n'est cependant pas toujours mortelle. Willis (*l*) nous en a laissé une observation que sa singularité nous a engagé à rapporter.

Un jeune homme, livré à des exercices violens, s'aperçut que sa poitrine se remplissoit, en sorte que le poumon gauche lui sembloit plus gros & gêné; que son cœur paroissoit avoir changé de place & battre plus violemment.

(*h*) Tom. 3, de Hydrop. obs. 7.

(*i*) Exercit. med. de Hydrop.

(*k*) Bord. Recherch. sur le Tissu muqueux.

(*l*) Tom. 2, cap. 17, de Hydrop. pect. pag. 113.

Quelque tems après, il crut entendre un bruit qui imitoit assez celui d'un liquide qui découle, il le fit remarquer aux assistans qui furent étonnés comme lui d'un phénomène pareil. L'inquiétude qu'en eut le malade, ne fut pas de longue durée; comme il se portoit bien d'ailleurs, & qu'il avoit bon appetit, il n'y fit pas beaucoup d'attention.

La maladie fit cependant des progrès, de sorte qu'au moindre mouvement, le jeune homme sentoit la fluctuation. Willis & Louver conseillèrent la paracenthèse de la poitrine, par le moyen d'un cautère placé entre la sixième & la septième côte. Le surlendemain après la chute de l'escharre, il sortit par l'ouverture, cinq à six onces de matière blanche chileuse assez épaisse; il en découla autant deux jours après. Cette humeur devint séreuse dans la suite. Le malade porta long tems cette incommodité fistuleuse. Il se portoit bien, avoit bon visage, montoit à cheval, & ne faisoit usage d'autre remède, que d'une décoction vulnéraire.

Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1700, M. Vernage parle d'une jeune fille, qui, à la suite d'un violent

lent

lent effort, pour soulever un gros fardeau, étoit devenue hydropique : on lui fit plusieurs fois la ponction ; il en sortit une matière chileuse qui ressembloit par sa couleur , par le goût & la consistance qu'elle avoit , à du lait un peu salé. On voit un autre cas semblable , dans les mêmes Mémoires, année 1710. M. Mouro rapporte un exemple de cette nature (m). Celui qui en est le sujet , mourut. On lui avoit tiré une grande quantité de matière chileuse. A l'ouverture de son cadavre, on trouva le canal thorachique ouvert vers la troisième & la quatrième vertèbre du dos.

Les remèdes qu'on emploie pour la cure de l'hydropisie de poitrine , sont les mêmes que pour les autres. Il faut procurer les évacuations des eaux épanchées , & empêcher qu'il ne s'en amasse de nouvelles.

Les diurétiques & les apéritifs sont ceux qui réussissent le mieux (n) ; les

(m) Essais sur l'Hydrop. pag. 36.

(n) Musgrave a fait voir par ses expériences, qu'il y a un rapport singulier entre la Poitrine & les Reins. Il a injecté de Peau tiède dans la Poitrine de plusieurs Animaux ; ils éprouvoient tous les accidens de l'Hydropisie qui se dissipoient ensuite par un flux

nitreux, les préparations de scille, le savon, la terre foliée de tartre, le benjoin, le camphre, le sel ammoniac, l'arum, l'iris, les cendres de gânet, l'infusion de genièvre, d'écorce de sureau dans du vin blanc; les suc des plantes, telles que le cerfeuil, l'ozeille, &c., l'esprit de nître, le mars, les eaux minérales ferrugineuses, & quantité d'autres qu'il est inutile de citer, & qui tous sont également bons.

On doit varier l'usage de ces remèdes. Les uns réussissent dans des cas; tandis que dans d'autres, ils n'ont pas le moindre effet. C'est au Médecin, imbu de la matière médicale, à les employer à propos. On peut les ordonner d'une infinité de manières, mais on remarque que les formules les plus simples, sont celles qui ont le plus d'efficacité.

Lorsque dans l'hydropisie il y a un relâchement marqué, & qu'elle est la suite de la cachexie & de l'épaississement: on met en usage les corroborans, les stomachiques mariés aux remèdes ci-

dessus ; la rhubarbe , le quinquina , la gentiane , le cachou , l'écorce d'orange , le vin amer , &c.

Les émétiques (o) font d'un grand usage dans la maladie dont nous traitons ; ils réussissent toujours bien ; ils augmentent l'oscillation des vaisseaux , & le mouvement des fluides qui en sont plus atténués , & deviennent par-là plus capables d'être absorbés.

Les purgatifs sont aussi nécessaires : mais leur effet n'est pas aussi marqué , que celui des émétiques. Leur usage demande aussi à être varié. On sent bien que plus il y aura de relâchement , plus les purgatifs doivent être forts ; qu'au contraire , s'il y a de la roideur dans les fibres , on doit en choisir de plus doux , & les employer de tems à autre , comme les émétiques.

Les minoratifs nuiroient plutôt dans ce cas , qu'ils ne seroient utiles , comme l'a fort bien remarqué Sydenham (p) ;

(o) On trouve un exemple d'une Hydropique guérie par l'usage continué des émétiques , dans les Mem. de l'Académie des Sciences , ann. 1703 , par M. Duverney.

(p) Sydenh. Op. cap. de Hyd.

cathartica quæ segniùs operantur, magis officiunt quàm profunt.

Les sudorifiques ont aussi des succès, mais on ne doit pas trop y compter. On ne doit les continuer, que lorsque la nature paroît se prêter à leur action.

Celse (q) conseille de mettre les malades dans du sable chaud.

(r) Riviere a guéri un malade qui avoit en même tems une hydropisie de poitrine & du bas ventre, en lui procurant des sueurs abondantes, par le moyen d'une étuve préparée avec l'esprit de vin, qu'il continua pendant vingt jours de suite. Il lui faisoit prendre en même-tems une décoction de guayac & de falsepareille; il le purgeoit aussi tous les quatre jours avec les hydragogues.

Il y a en Italie; près de Rome, une Grotte, appelée *la Grotte des Serpens*, d'où il s'exhale des vapeurs très-chaudes

(q) *Evocandus est sudor, non per exercitium tantum, sed etiã in arenã calidã, vel laconico vel elibano, similibusque aliis. Maximè enim sunt utiles, naturales vel sicca sudationes.* Cels. lib. cap. 21, de Hydrop.

(r) Rivier. Obs. cent. 4, obs. 71.

qui ont guéri plusieurs Hydropiques qui s'y étoient exposés (s).

Les frictions sèches , soit avec des brosses ou des étoffes rudes , & l'exercice , sont des moyens qu'il ne faut pas négliger , & qui contribueront beaucoup à l'action des remèdes.

M. Mouro (t) rapporte plusieurs observations d'hydropisies guéries par le vin d'antimoine qui procuroit des sueurs abondantes.

Les vésicatoires appliqués aux épaules & aux cuisses , sont très-recommandables dans l'hydropisie de poitrine. Ils n'ont point le même inconvénient , que dans l'ascite , qui est d'attirer très-souvent la gangrène.

Les sétons entre les côtes , nous paroissent devoir être suivis de bons effets : (u) l'application d'un cautère au bras ou à la jambe réussit aussi très-bien.

Quand on a envain employé les remèdes que nous avons prescrits (ce qui

(s) Miscell. nat. curios. Décembre. 3, an. 4.

(t) Essai sur l'Hydrop.

(u) L'écorce de garou peut être substituée au cautère avec avantage. Il est des Chirurgiens qui la prescrivent , parce que , disent-ils , son application est trop douloureuse : c'est précisément par cette raison-là , que nous croyons devoir l'adopter.

n'arrive malheureusement que trop souvent), on a recours à la paracenthèse.

Nous ignorons pourquoi cette opération a trouvé des adversaires (x). Le peu de succès qu'elle a eu quelquefois, ne doit point lui être attribuée: & si elle ne réussit pas, c'est qu'on l'a fait trop tard. Ne pourroit-on pas en dire autant de plusieurs opérations de Chirurgie dont les succès ne sont pas constants, parce qu'on n'y a recours, que lorsque c'en est fait du malade; & comme l'on dit, *ad extrema*.

Hippocrate & Galien parlent de cette opération. Ils avoient coutume, ainsi que beaucoup d'autres anciens Médecins, de ne tirer qu'une partie des eaux. Ils y revenoient le lendemain, quelquefois plus tard. Cette méthode n'a plus guères de Partisans parmi nous: on fait y suppléer par des compressions.

Nous pensons cependant que si l'Hydropisie avoit gagné les deux côtés de la poitrine, il faudroit mettre un intervalle entre les deux paracenthèses: sans

(x) Lamotte est un de ceux qui s'élevent le plus contre la paracenthèse de la poitrine. *Trait. Compl. de Chirurg.* tom. 2.

quoi, le poumon qui se trouvoit comprimé par les eaux, étant livré tout-à-coup à lui-même, & ayant été macéré, ne pourroit résister au sang qui y aborderoit: d'où il résulteroit des accidens fâcheux, peut-être même une mort très-prompte.

M. Morand (y) a donné une très-belle observation qui fait voir que, par cette opération, on peut conserver la vie à nombre de sujets, lorsqu'elle sera faite à tems. Ce Praticien conseille avec raison d'entretenir l'ouverture pendant un certain tems. Hippocrate (z) a remarqué que c'étoit un bon signe, si au cinquième jour, il s'établit à la place, une légère suppuration.

M. Duverney (&) rapporte un exemple de cette nature, non moins frappant. La femme qui fait le sujet de l'observation, avoit en même-tems une *ascite*. C'est par cette dernière que l'on commença: & quelques jours après, on évacua l'eau de la Poitrine. La malade fut parfaitement guérie.

(y) Mém. de l'Acad. de Chirurgie, tom. 2, in-4°.

(z) De Morb. lib. 11, cap. 24, Chart. tom. 7, pag. 176.

(&) Acad. Scienc. an. 1703.

Bianchi a aussi pratiqué la même opération sur un jeune homme (a).

M. de Senac plus connu encore par ses Ouvrages, que par le Poste éminent qu'il occupe, a fait pratiquer la paracenthèse à la Poitrine, sur plusieurs malades, avec le succès le plus complet, (b).

Les sentimens sont également partagés sur la manière de faire cette opération. Les uns préfèrent le trois-cart; d'autres, le bistouri. Celui-ci nous paroît préférable, parce qu'il peut se faire que le poulmon soit adhérent à la plèvre en quelque point: sur-tout, si l'hydropisie a été précédée d'une maladie inflammatoire de la Poitrine. Dans ce cas, on ne manqueroit pas, en se servant du trois-cart, de pénétrer dans la substance du poulmon: & cet accident entraîneroit probablement la perte du malade.

On évitera de faire l'opération sur l'endroit où le malade ressentira de la douleur, parce que cette douleur annonce que l'inflammation a causé l'adhérence du poulmon avec la plèvre, en ce point.

(a) *Histor. Hepat. tom. I.*

(b) *Traité de la Struct. du cœur.*

Quant au lieu où il faut pratiquer la paracenthèse, les sentimens ne sont pas réunis. En Angleterre, on l'a fait à la partie latérale & antérieure de la Poitrine (c). En France, nous la faisons le plus postérieurement qu'il est possible. Chacun des deux partis préconise sa méthode : nous devons cependant avouer que celle de Sharp a cet avantage, qu'on risque moins de trouver le poumon adhérent à la partie antérieure de la poitrine, qu'à la partie postérieure. C'est une observation que les ouvertures des Cadavres ont presque toujours confirmée. Au reste, comme notre objet n'est point ici d'entrer dans le détail des opérations Chirurgicales, nous laissons aux Praticiens instruits & prudents à prendre des deux partis, celui qu'ils jugeront le plus avantageux pour les malades confiés à leurs soins.

Après avoir évacué les eaux, on ne doit pas abandonner pour cela le malade, mais continuer l'usage des remèdes propres à l'hydropisie. Les stomachiques & les légers toniques, sont ceux sur lesquels on doit le plus insister, tels

(c) V. Sharp. Trait. des opérat. pag. 254. *muol*

que le mars, les eaux minérales ferrugineuses, les purgatifs amers. On entretiendra le cours des urines, & la liberté du ventre ; on établira un cautère, c'est un excellent prophylactique. Les frictions seront continuées, & l'exercice sera augmenté, afin de ramener les humeurs du centre à la circonférence. Le régime est aussi une partie très-essentielle du traitement. Il doit être approprié aux indications qu'on a à remplir. En général, les malades doivent boire peu. Le vin doit être donné en petite quantité d'abord ; on en augmentera la quantité, lorsqu'il s'agira de donner du ton aux solides après la paracenthèse. Avant ce tems, on conseille par préférence le vin blanc coupé avec une infusion de baïes de genièvre ou des eaux minérales.

Hippocrate ordonnoit aux malades de cette espèce, un régime desséchant assaisonné de choses un peu âcres, pour faire couler les urines. On trouve dans l'Essai sur l'Hydropisie de Mouro, plusieurs observations de personnes guéries par l'abstinence de tout liquide. Il y a bien peu de malades qui veulent se soumettre à ce régime. Il ne promet pas

autant de succès, & n'est pas si indispensablement nécessaire dans l'hydropisie de poitrine, que dans l'ascite.

DE L'HYDROPIE DE POITRINE
ENKISTÉE.

Nous comprendrons dans la classe des Hydropisies enkistées, les amas d'eau qui se font entre la plèvre & les côtes (d) ; dans le médiastin & dans le péricarde. Toutes ces maladies sont très-difficiles à distinguer les unes des autres. Elles accompagnent souvent l'hydropisie de poitrine, particulièrement celle du péricarde. Elles reconnoissent les mêmes causes ; leurs symptômes, quand elles en ont, sont à peu de chose près les mêmes.

La Pleurésie est la maladie qui le plus souvent est suivie d'épanchement entre les côtes & la plèvre. Cet amas est quelquefois assez considérable, pour gêner l'action du poumon. M. de Haller rapporte un exemple (e) où, à l'ouvertu-

(d) Il est bien rare que cette collection d'eau, soit dans un vrai Kiste particulier. C'est donc assez improprement qu'on l'a appelée *Hydropisie enkistée*.

(e) Opuscula Patholog. obs. 12.

re du Cadavre, l'on trouva une quantité d'eau verdâtre épanchée entre les muscles & la plèvre, laquelle formoit un sac qui remplissoit une grande partie de la cavité de la poitrine.

Les liquides ont quelquefois assez d'acreté, pour corroder les parties dans lesquelles ils sont renfermés, & s'épancher dans la cavité de la poitrine, quelquefois même dans le bas ventre. Le diaphragme fut trouvé percé par une humeur acre, renfermée dans un kiste, entre la plèvre & les muscles (f).

Il faut se rappeler la plupart des signes de l'hydropisie de poitrine, & les appliquer à l'hydropisie enkistée. Mais ici, le sentiment de douleur & de pesanteur qu'éprouve le malade, est plus fixe, & permanent; les tégumens sont œdématisés, & cette œdématie gagne quelquefois tout le côté affecté. Si on appuye sur ce même côté, le malade en souffre. En général les accidens sont moins pressans, à moins que la collection d'eau ne soit très-considérable; dans ce cas, il y a faillie très-apparente à l'extérieur.

(f) Añ. Hafn. fol. 1, obs. 16.

On doit essayer les remèdes internes prescrits pour l'hydropisie de poitrine ; les vésicatoires , & sur-tout les cautères à l'endroit de la douleur. Tous ces moyens ne réussissent cependant pas toujours , à beaucoup près ; on est souvent obligé d'en venir à la paracenthèse, dont on entretient l'ouverture , pendant quelque tems. Nous préférons encore , dans ce cas, le bistouri à tout autre instrument ; parce que , comme nous l'avons dit, le sentiment de douleur qu'éprouve le malade , peut être l'effet d'une adhérence du poumon à la plèvre.

Quelques Auteurs conseillent les injections un peu astringentes , pour faire contracter le kiste , ou afin d'y exciter une légère inflammation , pour en coler les parois. Nous adoptons cette méthode , lorsque nous avons des signes non équivoques , que les eaux ne sont point épanchées dans la cavité de la poitrine , mais qu'elles sont dans une poche particulière : hors ce cas , nous ne pensons pas qu'on doive la mettre en pratique.



DE L'HYDROPIE DU MEDIASTIN.

TOUT le monde sçait que le Médiastin est formé de deux portions de la plèvre, qui s'étant réunies assez étroitement entre les deux lobes du poumon, s'écartent ensuite, & vont s'attacher au sternum & à l'épine, laissant postérieurement & antérieurement, un espace appelé *triangulaire*, dans lequel est une grande quantité de tissu cellulaire qui se détruit facilement par l'effort d'un liquide quelconque qui s'y épanche.

Nous n'avons pas pardevers nous, aucune hydropie du médiastin. Les exemples en sont rares (g) : & ceux qui en ont parlé, ne nous en ont laissé aucun signe caractéristique.

Nous rapporterons simplement ce qu'en a dit M. Mouro (h) : » l'eau » épanchée dans le tissu cellulaire du médiastin, dit cet Auteur, cause un sentiment de mal-aise & de pesanteur dans le milieu de la poitrine ; mais

(g) Mead. en rapporte un exemple. Monit. Med. cap. 8, Riviere. un autre, obs. cent. 1.

(h) Essais sur l'Hydrop.

» sans aucune sensation qu'on puisse ap-
» peller du nom de douleur. Ce poids,
» la plupart du tems, change de place,
» suivant la situation du corps. On le
» sent près du diaphragme, quand on est
» debout; il est vers l'épine, quand on est
» couché sur le dos. Il presse le devant
» de la poitrine, lorsqu'on est couché
» sur le ventre; enfin, si l'on se couche
» sur le côté, il se fait sentir sur le cô-
» té sur lequel on est couché. La tra-
» chée-artère, l'œsophage & le péricar-
» de, continue cet Auteur, à cause de
» leur situation près du médiastin, doi-
» vent être gênés dans leurs fonctions ».

M. Mouro ne pense pas, à ce qu'il
paroit, qu'il puisse se faire un épanche-
ment dans l'un des espaces formés par
le médiastin, sans que l'autre soit af-
fecté: ce qui est cependant très-possible,
attendu que l'on voit des dépôts puru-
lens qui n'occupent que l'espace trian-
gulaire antérieur. Nous ne concevons
pas comment ici tous les signes que
M. Mouro rapporte, pourroient avoir
lieu: le signe caractéristique doit être
une douleur fixe sous le sternum. Il a
voulu sans doute parler de ces cas où
la grande quantité d'eau épanchée, »

désuni les deux lames de la plèvre, & des deux espaces n'en a fait qu'un.

M. Mouro ne dit point si c'est sur les malades qu'il a observé les symptômes que nous venons d'exposer d'après lui ; il ne donne point l'histoire des ouvertures des Cadavres. Au reste, on peut dire que si ces symptômes ne sont pas vrais, ils sont au moins vraisemblables, dans le sens toutefois que nous l'avons expliqué.

On emploie ici les mêmes remèdes ; que dans l'hydropisie de poitrine. S'ils ne sont pas efficaces, on s'assure si le liquide épanché est dans l'espace triangulaire antérieur. Dans ce cas, on a recours à la Chirurgie ; c'est alors qu'on ne doit point hésiter de trépaner le sternum.

Ce moyen est le seul qu'on puisse employer pour tirer les eaux. M. de Larmartinière (i) a donné un Mémoire précieux, & qui ne laisse rien à désirer sur cette matière. Il fait voir, non par des raisonnemens, spécieux enfans de l'enthousiasme, mais par des faits, que cette opération faite à tems, a très-

(i) Mém. de l'Acad. Roy. de Chir. tom. 4.

heureusement réussi, dans des abcès au médiastin ; pourquoi n'en feroit-on pas usage, pour donner issue à des dépôts lymphatiques ?

**DE L'HYDROPIE
DU PÉRICARDE.**

CETTE maladie est plus commune que celle dont nous venons de parler ; mais rien de plus rare, que de la voir seule. Elle a été connue de tous les tems. Freind (k) prétend qu'Avenzoar est le premier qui l'ait observée ; mais Galien (l) qui vivoit long-tems avant Avenzoar ; en a parlé. Il explique la maniere dont elle se forme. Elle vient, selon lui, des hydatides qui s'élevent à la surface du cœur. Fabricius Hildanus (m) étoit si persuadé que c'étoit là la seule cause de l'hydropisie du péricarde, qu'il a donné à cette maladie le nom d'*hydrocardia* : voulant faire entendre par là, qu'elle dépend plus du cœur que du péricarde.

Nous serions fort embarrassés de don-

(k) Hist. Med.

(l) De loco affect. lib. 7, cap. 2, n^o. 33.

(m) Cent. 1, obs. 43.

ner des signes pathognomoniques & particuliers à l'hydropisie du péricarde ; parce qu'elle ne marche presque jamais seule. Valsalva est un de ceux qui l'ont observée, sans qu'elle fût accompagnée d'aucune autre maladie : voici ce qu'il en dit : Le malade avoit, depuis quelques tems les pieds enflés ; il fut pris d'une fièvre assez légère ; sa respiration cependant s'embarraffa au point qu'il fut obligé de se tenir sur son séant ; il touffoit & rendoit des crachats pituiteux ; il étoit tourmenté d'une grande soif, & il mourut peu de tems après. On trouva le seul péricarde plein d'eau (n).

Graetzius (o) a donné sur cette maladie une dissertation dans laquelle il dit, qu'il n'est presque pas possible de la distinguer de l'hydropisie de poitrine. Il l'avoit cependant trouvée seule. Le péricarde contenoit une si grande quantité d'eau, qu'il remplissoit toute la cavité de la poitrine, *ut totum thoracis cavum replet*. Telles sont ses expressions ; & pour tout signe particulier, il dit que

(n) Morgag. de sedib. & caus. morb. ep. 16, art. 21.

(o) Dissert. de Hydrop. Peric. Magdeburg.

le malade ressentoit un poids au bas de la poitrine : tous les autres symptômes étoient communs à l'hydropisie de cette cavité ; si bien que tous les Médecins y furent trompés. Il est vraisemblable que le malade de Graetzius n'auroit pas ressenti ce poids dont il se plaignoit, si la quantité d'eau n'eût pas été si considérable, attendu que ce signe ne se montre pas toujours.

A ces deux observations nous en joindrons une dont nous venons tout récemment d'être témoins à l'Hôpital de la Charité de Paris. Celui qui en fait le sujet étoit un jeune homme, qui à la suite d'une fièvre intermittente, fut attaqué d'une Hydropisie ascite, peu considérable. Il *végétoit* depuis quelque tems dans cet Hôpital, sans que la maladie parût faire aucun progrès. Les extrémités inférieures étoient œdématisées, & toujours très-froides ; le malade étoit pâle, sans soif, ses urines ne couloient point ; la respiration étoit un peu gênée, & il avoit une petite toux qui lui faisoit rendre quelques crachats. Il en étoit à ce point, lorsque les vents qui étoient au Sud passèrent brusquement au Nord-est. Ce changement ne se fit point impuné-

ment pour notre malade : la difficulté de respirer devint alors très-grande, le ventre augmenta en grosseur, le corps devint bouffi ; malgré tous ces accidens, il ne se passoit rien de particulier du côté de la Poitrine, à la difficulté de respirer près, que l'on pouvoit attribuer à l'ascite. Il n'y avoit ni sentiment de pesanteur, ni palpitation : le malade restoit continuellement sur le dos.

Le pouls avoit toujours été si petit, qu'à peine pouvions-nous le sentir ; mais il devint tout-à-coup imperceptible, lorsque l'atmosphère changea ; ce que nous croyons être la cause de sa mort qui arriva quelques jours après.

A l'ouverture du cadavre, on trouva de l'eau dans le ventre en assez grande quantité : la Poitrine en contenoit peu ; mais le péricarde en renfermoit au moins deux pintes de Paris.

Nous rapporterons encore les signes que le commun des Médecins dit annoncer l'Hydropisie du péricarde.

On ressent un poids, un resserrement particulier à la région du cœur : c'est même le symptôme le moins équivoque. La respiration est un peu gênée, le malade est le plus souvent tourmenté d'une

toux sèche, acre, & des palpitations; le mouvement du cœur devient irrégulier, le pouls inégal: outre cela le malade éprouve des syncopes précédées d'un sentiment de suffocation: tous ces symptômes augmentent à mesure que le malade se meut. Barriere (p) qui a ouvert le cadavre de cinq personnes mortes d'Hydropisie du péricarde, avoit observé la plupart des signes que nous venons de détailler, mais il ne parle pas de la palpitation.

Les symptômes que Albertini décrit (q) n'ont rien de particulier.

Dramerbroek (r) assure qu'il n'a point remarqué de palpitation dans un Anglois dont le péricarde contenoit deux livres d'eau.

Charles Lepoix (s) donne pour signe de l'Hydropisie du péricarde, la petitesse du pouls, la fièvre lente, les palpitations avec un sentiment de suffocation du cœur dans un liquide, (*cum sensu cordis suffocationis in multo humido*) & la difficulté de respirer qui augmente au moindre mouvement. Le même Auteur rapporte

(p) Obi. Anat.

(q) Coram Acad. Bonon, volum. 1, pag. 386.

(r) Anat. lib. 2, cap. 5.

(s) De morb. à ferof. colluv. p. 170 & 171, obf. 54.

à ce sujet, qu'il fit l'ouverture du cadavre du nommé Jacques Loret dans le péricarde duquel il avoit trouvé plusieurs livres d'eau.

A tous ces symptômes, M. de Senac (1) en a joint un qui paroît être le plus fréquent. On sent, dit cet Auteur, dans le tems de la palpitation, un mouvement ondulatoire entre la troisième, quatrième & cinquième côte. Ne seroit-ce pas ce que Galien auroit voulu exprimer, lorsqu'il dit que le cœur paroît se mouvoir dans un liquide, (*cum in humore cor ipsum moveatur* (u)).

On trouve dans le sepulchretum de Bonet, & dans les actes de l'Académie des curieux de la nature (x) des observations qui confirment la remarque de Galien & de M. de Senac.

Malgré tous ces faits, on voit combien il est difficile de reconnoître l'Hydropisie du péricarde. La plus grande partie des symptômes rapportés plus haut, sont communs à d'autres maladies; & ceux qui paroissent caractériser plus

(1) *Traité de la struct. du cœur*, liv. 4, chap. 2.

(u) *De loc. affect.*

(x) *Tom. 1, obs. 170.*

particulièrement celle que nous traitons ne sont point constans.

L'Hydropisie du péricarde est la plus fâcheuse de toutes celles de la Poitrine : les remèdes internes n'y font rien, du moins nous n'avons jusqu'à présent aucune observation qui en constate la guérison.

On a bien senti que la ponction au péricarde, étoit le seul moyen curatif ; mais peu de Chirugiens ont eu le courage de la tenter. Quelqu'effrayante que soit cette opération, elle n'est cependant pas à rejeter.

Nous avons quelques observations d'ouvertures faites au péricarde, sans que les malades en soient morts. On en trouve dans le Commerce littéraire de Nuremberg (y).

Galien en rapporte une : (z) le malade étoit jeune, il fut très-bien guéri.

Harvey nous en a conservé une autre. C'étoit un jeune seigneur, qui après une chute, eut un dépôt près du sternum : la plaie resta fistuleuse, le cœur resta à découvert ; Harvey le toucha & il en

(y) Ann. 1734, hebdom. 35, sect. 4.

(z) Administrat. Anat. lib. 7, cap. 13, Chateaub. tom. 4, pag. 161.

voyoit distinctementt ous les battemens.
Ce jeune Seigneur vécut très-long-tems malgré cela : on faisoit tous les jours dans la plaie une injection pour enlever la matiere purulente, on la recouvroit ensuite avec une lame d'argent.

Boïle parle d'un Officier qui eut le péricarde percé d'un coup d'épée. La plaie resta fistuleuse ; cet Officier vécut très-long-tems, & parvint aux premiers grades militaires.

Les deux premières observations que nous avons rapportées, se trouvent consignées & très-bien détaillées dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Au reste, l'Auteur n'en fait usage que pour prouver qu'on peut faire le trepan au sternum, & enlever, sans danger, une partie de cet os, quand la nécessité le demande.

Après ces faits, pourquoi ne tentions-nous pas l'ouverture du Péricarde, lorsque nous aurons des signes assurés de l'existence de son hydropisie ? n'a-t'on pas autrefois regardé comme mortelles, deux opérations que (a) nous pratiquons aujourd'hui avec succès ?

(a) L'Opération Césarienne & la Taille.

DE L'ŒDÈME DU POUMON.

LES Auteurs en général ont confondu l'œdème du poumon avec l'hydropisie de poitrine ; ou, pour mieux dire, ils ont négligé de reconnoître les signes distinctifs de ces deux maladies. Peut-être ont-ils cru que l'Art n'ayant point encore de caractère univoque de l'hydropisie de poitrine, c'étoit peine perdue d'en chercher pour celle du poumon qui est bien moins connue. Une telle réponse ne les excuse point à nos yeux : ils doivent savoir que la Médecine est la fille du tems, & que les observations ont seules le pouvoir d'étendre son domaine.

Albertini (b) & Barrere (c) ont très-bien parlé de l'œdème du poumon. C'est après eux, que nous allons le décrire. Il s'annonce, comme l'hydropisie de poitrine, par l'enflure des extrémités, tant supérieures, qu'inférieures, & par

(b) Institut. Bonon. tom. 1.

(c) Observ. Anat.

la difficulté de respirer. Mais ce qui le distingue de celle-ci : c'est que dans le commencement, & tandis que les pieds sont à peine œdématisés, la difficulté de respirer est plus grande.

Ce fait s'explique facilement. On conçoit sans peine que l'eau étant épanchée dans la poitrine, ne peut gêner la respiration, que lorsqu'elle y est en assez grande quantité ; au lieu qu'il en faut très-peu pour produire le même effet, lorsqu'elle est épanchée dans le poumon.

Dans l'hydropisie de poitrine, les malades se couchent, du moins dans le premier tems, du côté de l'épanchement. Ce léger avantage leur est refusé dans l'œdème du poumon. Ils sont obligés de se mettre sur leur séant, afin de pouvoir dormir (d). Ici, on n'entend jamais la fluctuation des liquides qui, selon quelques Auteurs, se fait appercevoir dans celle-là.

L'empâtement de la peau qui recouvre la cavité affectée, & qui a été regardée par quelques Auteurs, comme

(d) Mém. Acad. des Scienc. an. 1732.

le signe pathognomonique de l'épanchement (c), ne se rencontre jamais dans l'hydropisie du poumon.

Si les reveils soudains qu'éprouvent ordinairement les hydropiques de poitrine, annonçoient invariablement cette maladie, comme l'avoit cru mal-à-propos, Charles Lepoix (f), on auroit là un nouveau moyen de distinguer cette hydropisie de celle que nous traitons: ce symptôme n'accompagne point l'œdème du poumon. Les Auteurs n'en font aucune mention; & il n'en est pas parlé dans l'observation intéressante que Mr. Malvet nous a laissée touchant l'œdème du poumon (g).

Simson soupçonnoit que l'hydropisie du poumon existoit, d'après l'enflure du visage & des malléoles; mais surtout, lorsqu'avec ces signes, le pouls se trouvoit petit & déprimé, au point qu'on pouvoit à peine le sentir (h).

A tous les signes déjà tracés, nous en joindrons un autre indiqué par Jean-

(c) River. Opera.

(f) De morb. à serosâ colluv.

(g) Acad. des Scienc. ann. 1732.

(h) Essais & Obs. de Méd. d'Edembourg, tom. 6.

Maurice Hofman (i). Cet Auteur dit que les malades se plaignent alors d'un sentiment de pésanteur, qui se prolonge depuis le côté jusqu'au bas de la poitrine, postérieurement, en passant par le milieu du thorax.

On pourroit établir deux espèces d'œdème du poumon. Celui dans lequel toute la surface extrême de ce viscère est bouffie uniformément, & qu'on peut comparer à l'*anasarque*; & celui où le liquide est renfermé dans des cavités particulières, qu'on appelle *hydrides*. Hippocrate a connu cette dernière espèce (k). Ce n'est pas qu'il l'eût trouvée sur des cadavres humains, puisqu'il n'en avoit point disséqué; mais l'ayant apperçue fréquemment sur divers animaux, il avoit conclu, par une analogie judicieuse, que les hommes y devoient être plus sujets encore que les animaux, puisque leur manière de vivre, est plus irrégulière. Au reste, c'est là tout ce qu'Hippocrate dit de cette maladie: il ne parle ni du diagnostic, ni de la méthode curative.

(i) Act. nat. cur. tom. 1, obs. 213.

(k) De intern. affect. cap. 24.

Rien n'est plus ordinaire que de trouver des hydatides dans les poumons des animaux, sur-tout des Bœufs & du Cochon (l). On en a aussi trouvé quelquefois dans celui des Moutons & des Brebis. Mais il est plus commun d'en rencontrer sur le poumon des Cochons. Il semble que ces animaux y soient plus sujets que les autres; quelle en est la cause? nous l'ignorons absolument. Ces hydatides deviennent quelquefois fort grosses. Morgagni en a vu sur un Cochon, une qui contenoit plusieurs onces de liquide (m). Ceci infirme bien, pour le dire en passant, le sentiment de ceux qui placent le siège des hydatides, dans les vaisseaux lymphatiques (n). En effet, il n'est guères possible de se persuader que des vaisseaux aussi délicats puissent souffrir une telle distension, sans se crever.

L'œdème du poumon est souvent compliqué avec l'hydropisie de poitrine. Il y a même bien des Auteurs qui pensent

(l) Sepulchret. Bonet. lib. 2, sect. 1.

(m) Loc. cit. epistol. 26, art. 33.

(n) Nukius. Adenograph. Cur. Morand. Acad. des Scienc. ann. 1723.

que celle-ci ne vient que de la rupture des hydatides (o). Cette opinion ne sauroit se soutenir. Il y a tant des causes qui peuvent déterminer l'hydropisie de poitrine, qu'il y auroit de la folie à prétendre que les hydatides l'ont toujours précédée.

Quelquefois l'hydropisie du poumon est accompagnée de vessies venteuses. Barrère en a observé plusieurs (p), une entr'autres de la grosseur d'un œuf de poule. Ruisch (q) a trouvé un groupe de vésicules pleines d'air, dans les poumons de trois personnes différentes qui avoient été, pendant leur vie, sujettes à l'asthme. D'où il conclut que les hydatides sont une des causes de l'asthme, plus fréquente qu'on ne le croit communément.

Cette co-existence de vessies venteuses & aqueuses n'est pas rare dans les Chevaux. Elle leur donne, ce qu'on appelle *la pousse*.

On avoit conjecturé que ces vessies venteuses avoient leur siège dans l'extré-

(o) Hild. Fabric. cent. 1, obs. 43.

(p) Observ. Anat.

(q) Obs. Anat.

mité des tuyaux bronchiques, dilatés outre mesure; mais l'expérience a fait voir qu'on s'est trompé, & que ces vésicules n'avoient aucune communication avec la trachée-artère. Reste à favoir, comment elles se forment. Est-ce un air en masse que le torrent de la circulation apporte au poulmon; ou bien, est-ce un air fixe d'abord, développé ensuite, & rendu élastique par une putréfaction naissante? Ce mécanisme est couvert d'un voile que toutes nos recherches n'ont pu percer jusqu'à présent.

Les causes de l'hydropisie du poulmon ne lui sont pas particulières. Elle reconnoît toutes celles qui peuvent la former dans les autres cavités. On doit seulement admettre ici, comme ailleurs, une idiosyncrasie du poulmon, spécifique & naturelle, quoiqu'inconnue, qui fait que la matière morbifique se porte plutôt sur cet organe, que sur tout autre également propre à la recevoir.

Nous avons dit, en parlant de la Pleurésie, que le danger d'une maladie quelconque étoit proportionné à la gravité des symptômes, & à l'importance de la partie affectée. L'œdème du poulmon est le seul peut-être qui déroge au principe

général. Ici, quoique la difficulté de respirer soit plus considérable que dans l'hydropisie de poitrine, le pronostic néanmoins doit être plus favorable, & il y a plus d'espoir de guérison. Albertini (r) a observé ce fait. Il a vu plusieurs personnes qui, étant tombées dans des bouffissures générales, avec une difficulté de respirer très-pressante, avoient été pourtant guéries dans peu de jours, & à l'aide d'un petit nombre de remèdes. Ceux que cet Auteur conseille, sont les légers hydragogues, les diurétiques doux, les toniques. Les sudorifiques peuvent être employés, mais seulement lorsque la transpiration supprimée est la cause du mal, ou qu'il dépend de la rentrée de quelqu'humeur qui se portoit auparavant à la peau. Albertini s'est servi avec succès, d'une décoction de vipère, dans un œdème du poumon qui étoit la suite de la répercussion de plusieurs dartres.

Nous avons été témoins, il n'y a pas long-tems, d'un fait qui a beaucoup de ressemblance avec ceux d'Albertini. On

(r) Loc. supr. cit.

reçut à l'Hôpital de la Charité de Paris, un Postillon, qui, après une course forcée, étoit tombé dans une difficulté de respirer qui alloit jusqu'à la suffocation. Il étoit obligé de se tenir assis, & avoit les deux signes observés par Simson; le visage un peu enflé, ainsi que les extrémités inférieures; le pouls à peine sensible; on eût dit qu'il alloit expirer. Le Médecin éclairé qui est chargé du soin des malades de cet Hôpital, ne désespéra pas de ce Postillon. Il ordonna une potion cordiale diurétique faite avec de l'oximel scillitique, la gomme ammoniac & l'esprit volatil aromatique huileux. Cette potion soulagea singulièrement le malade, dans les premières vingt-quatre heures, en lui faisant rendre une grande quantité d'urine. Elle fut continuée pendant quatre jours avec un succès complet; & le Postillon sortit bien guéri au bout d'une semaine.

On a proposé, dans la maladie dont nous parlons, les émétiques & les pectoraux, afin que dans les succussions que le poumon éprouve alors, les différens kistes dans lesquels l'eau est soutenue, pussent s'ouvrir dans la trachée-artère, & sortir par la voie des crachats. On ne

R

fauroit dissimuler qu'il n'y ait un peu de témérité dans cette conduite : 1^o. Parce que les kistes peuvent crever en dehors, aussi bien qu'en dedans, & alors tout l'effet des remèdes proposés seroit de faire changer l'œdème du poumon en hydro-pisie de poitrine. 2^o. Parce que si l'ouverture est trop grande, & qu'elle verse dans les bronches une quantité trop considérable de liquide, les malades courent risque d'être suffoqués.

Malgré ces inconvéniens, nous ne croyons pas qu'il faille tout-à-fait proscrire ces remèdes ; donnés avec précaution, ils peuvent être utiles ; & l'art ne manque pas d'observations qui prouvent qu'ils ont réussi dans un cas semblable à celui-ci, je veux dire dans la vomique.

Le kermès minéral est excellent ; son action, sans être tumultueuse, est assez forte pour opérer l'effet qu'on se propose ; c'est-à-dire, d'atténuer les humeurs, & de les rendre propres à être repompées par les pores absorbans, ou à sortir par l'expectoration : il faut le donner à la dose d'un grain de quatre en quatre heures ; c'est la meilleure façon dans le cas présent.

On a beaucoup recommandé les vé-

ficatoires aux jambes. Il ne faut pas craindre qu'ils y attirent la gangrène; quand on les applique à bonne heure, les parties conservent encore toute leur action tonique.

Le mercure doux a très-bien réussi entre les mains du docteur Simson. C'est avec ce remède, qu'il a guéri une femme dont la respiration étoit si embarrassée, qu'on eût dit qu'elle alloit expirer à chaque instant (s).

On sent bien que ce n'est pas ici le cas de la paracenthèse. Cette opération ne pourroit devenir avantageuse, qu'autant qu'on feroit à la membrane externe du poumon une incision, par le moyen de laquelle le liquide pût se verser dans la cavité de la poitrine: encore même ne seroit-on guères avancé si l'œdème du poumon étoit hydatideux; car on fait que ces hydatides n'ont aucune communication entr'elles.

(s) Essais de Méd. d'Edimb. tom. 6.



DE LA VOMIQUE DU POU MON.

ON entend par *vomique*, un amas de pus qui se fait dans le poumon. On pourroit en établir de deux sortes. L'une enkistée, & l'autre qui ne l'est pas : la première se forme sans cause manifeste, & le plus souvent, sans que la santé du sujet en soit altérée. (a) Le pus étant contenu dans un kiste, il ne peut s'en faire aucune résorption : voilà pourquoi cette vomique est sans fièvre.

Il y a cependant des vomiques vraies qui sont accompagnées de quelques symptômes, comme la toux, une légère difficulté de respirer, l'haleine puante, le crachement de sang, quelquefois même il y a fièvre. Fernel (b) a observé plusieurs fois ces symptômes. Nous y joindrons les

(a) Nous en rapporterons un exemple assez singulier. Le fait s'est passé il y a quelques années, dans un des principaux Hôpitaux du Royaume. Le Médecin avoit prescrit un émétique à un soldat : la Religieuse qui avoit été chargée du soin de le lui faire prendre, se trompa & le donna à son voisin. Le remède faisoit déjà son effet, lorsque celui-ci rendit une très-grande quantité de pus dont il faillit à être suffoqué. Cet homme ne s'étoit jamais plaint de la poitrine : il guérit parfaitement.

(b) Patholog.

signes que Baglivi (c) nous donne de cette maladie : il les a tirés de Forestus. *Si quis tussiendo, alba quædam veluti granula excreaverit, & grana illa compressa digitis sommoperè fœteant, vomitæcam pectoris latentem certò denunciant, præsertim si alia quæque aderint signa. Hi ruptâ vomicâ ut plurimum de repente moriuntur.* Tulpius (d) dit que les Hollandois sont assez sujets à la vomique ; il attribue cela à leur façon de vivre & à l'air épais qu'ils respirent. Le plus souvent, ajoute cet auteur, il n'y a aucun signe ; quelquefois les malades ont une toux d'abord sèche, ensuite humide, accompagnée de difficulté de respirer & d'amaigrissement, jusqu'à ce que la vomique venant à crever, la plûpart sont suffoqués. Il rapporte à ce sujet l'histoire d'un Sénateur qui avoit depuis quelques jours une fièvre continue : il rendit inopinément une grande quantité de pus, & mourut deux jours après.

Nous joindrons ici une observation qui confirme assez bien celles de Fernel : elle nous a été communiquée par M. Chevillon qui a déjà été cité.

(c) Bagliv. opera.

(d) Tulp. lib. 11, cap. 10 pag. 114.

M. De. . . avoit une ozéne qui le rendoit insupportable à lui-même, & à tous ceux qui l'approchoient. Il voulut, à quelque prix que ce fût, qu'on le débarrassât de cette *vilaine* maladie. Vainement lui représenta-t-on le danger qu'il y avoit de faire disparaître ces sortes d'ulcères, toutes les représentations furent inutiles. On se rendit enfin à ses instances. Les remèdes internes furent d'abord employés; on passa ensuite aux topiques. (e) On parvint après bien du tems à le guérir. Je ne sai, ajoute M. Chevillon, par quelle raison on négligea les cautères, pour suppléer, en quelque sorte à l'évacuation que l'ulcère procuroit. Le malade, [c'est toujours M. Chevillon qui parle] parut jouir assez long-tems de la meilleure santé; mais ce calme n'eut que peu de durée. Il commença à cracher un peu de sang fleuri, & à avoir une petite toux, avec une légère pesanteur sur la poitrine. Les Médecins furent appelés de nouveau; ils soupçonnerent que c'étoit une suite de l'ozéne: on eut recours successivement

(e) Nous entendons par topiques, les injections, les lotions, les fumigations, &c.

aux saignées, aux cautères, aux fondans, & à beaucoup d'autres remèdes qu'il est inutile de rapporter, & qui tous furent sans effet, du moins bien marqué: les crachats étoient toujours teints de sang.

Au reste, à ces accidens près, le malade jouissoit d'une assez bonne santé, lorsque son état l'obligea à faire une route de cent lieues qui n'apporta aucun changement à sa maladie. Deux mois après, il fut attaqué d'une péripneumonie plus fausse que vraie; le crachement de sang augmenta un peu. Malgré cela, on osa tenter l'émétique qui réussit à souhait. On fit plusieurs saignées auparavant, la maladie fut très-bien jugée, & le malade revint en l'état où il étoit avant qu'il se mît en route.

Cependant la quantité de remèdes qu'il avoit pris l'avoit dégoûté: & comme son Médecin n'en étoit guères partisan, il se contenta de lui ordonner un régime léger, peu nourrissant, l'exercice du cheval; il fit entretenir le cautère, & recommanda d'appliquer des sangsues à l'anus de tems en tems, parce qu'il étoit assez sanguin.

Un jour que le malade rentroit chez lui, il rendit brusquement une très-

R iv

grande quantité de matière grisâtre & fœtide. Son Médecin ayant été mandé sur le champ reconnut que c'étoit une vomique. Il excita des vomissemens , par le moyen de l'eau chaude & d'une plume que le malade s'introduisoit dans le pharinx , dans les vues de favoriser la sortie du kiste & du pus qui pouvoit être resté dans les bronches : malgré ces secours , il ne parut aucune portion du sac ; le malade cracha assez abondamment pendant huit jours , & recouvra la santé dont il jouissoit , lors de la rupture de la vomique.

Il fallut de nouveau se mettre en route. Notre malade voyageoit à cheval , il étoit accompagné de son Médecin : à peine eut-il fait cinquante à soixante lieues , qu'il rendit une seconde vomique plus considérable que la première , avec beaucoup de membranes d'un tissu assez ferré. Il continua sa route , sans accident & ne prit pas même de repos : il cracha plusieurs portions du kiste quelques jours après.

Le Médecin lui ordonna alors un hydromel vulnéraire dont il fit usage. Ce Monsieur jouit depuis deux ans d'une santé parfaite , quoiqu'il n'ait pas voulu

porter plus long-tems son cautère, & qu'il se livre souvent à tous les excès si communs dans son état.

La seconde espece de vomique qu'on pourroit encore appeller vomique fausse, n'est autre chose que l'abcès du poumon, à la suite des inflammations violentes de ce viscère, des coups d'épée, des chûtes, &c.

Elle se manifeste par la fièvre lente avec des frissons, des redoublemens, la toux, la difficulté de respirer, les crachats le plus souvent purulens, les sueurs nocturnes, la rougeur des joues, la sécheresse de la peau, la soif, enfin par tous les signes de la suppuration.

Les frissons & la fièvre sont occasionnés par le pus qui passe dans le sang, parce qu'il n'est point renfermé dans un kiste.

Les progrès de la *vraie* vomique sont lents; ceux de la fausse au contraire sont très-rapides. L'une & l'autre peuvent suffoquer le malade en s'ouvrant dans le poumon, ou le conduit à la phtisie. Elles peuvent aussi donner lieu à l'empyème, en se faisant une issue dans la poitrine; on en a vu causer l'hémoptisie.

Lorsque dans la *vraie* vomique, le

malade rend le sac qui contenoit la matière , on doit espérer la guérison ; on en a même vu guérir sans que cela eût lieu.

Si le pus est de bonne qualité , qu'il n'y ait pas beaucoup de fièvre , que le malade ne soit pas encore épuisé , & qu'il ait de l'appétit , on peut se promettre un heureux succès.

Hippocrate (*f*) a remarqué que les abcès derrière les oreilles étoient d'un présage favorable dans la vomique : il a sans doute voulu parler de la fausse.

La vomique *vraie* ne donnant des signes certains de son existence , que lorsqu'elle se creve , ce n'est que depuis cette époque qu'on peut travailler à sa guérison. On doit favoriser la sortie du kiste & du pus , par les moyens connus ; les vomissemens légers , les bécchiques , les boissons vulnéraires , l'hydromel , les eaux minérales , les balsamiques , les pillules de Morton , les fondans , les incisifs , l'exercice , la pureté de l'air , & un régime peu nourrissant doivent de toute nécessité entrer dans le plan du traitement. Voilà ce qui regarde le Médecin :

(*f*) prænot. coac.

la nature foulagée par ces secours acheve ordinairement la cure.

Mais si quelque tems après la rupture de la vomique , il se manifeste quelques symptômes qui annoncent une nouvelle collection de pus , ne pourroit-on pas tenter les émétiques , avant que la matière soit en assez grande quantité pour suffoquer le malade , ou causer d'autres accidens graves ? nous ne proposons ceci que comme des vues que nous soumettons au jugement des Praticiens : l'observation suivante paroît cependant les autoriser.

M. de Ste M. . . fut attaqué l'année dernière d'une péripneumonie bien décidée. Son Médecin , après avoir ordonné successivement trois saignées qui ne produisirent aucun effet , eut recours aux émétiques , aux bains , aux vapeurs de l'eau chaude : la maladie paroïssoit indomptable.

On en vint à émétiser toutes les portions ; le malade prenoit jusqu'à neuf grains par jour d'émétique , & les symptômes ne faisoient qu'aller en augmentant ; le ventre devint paresseux , & les urines ne couloient qu'en petite quantité. Il n'alloit à la selle que par le moyen des lavemens , tant la constipation étoit grande.

M. De... fut bientôt dans l'état le plus triste, & il sembloit toucher à son dernier instant, lorsqu'une heureuse témérité lui sauva la vie.

Un jour que le Médecin devoit s'absenter de Paris, il vint voir son malade plus matin qu'à l'ordinaire. Il le trouva haletant auprès de son feu, & dans une oppression qui annonçoit une fin prochaine. Ce fut alors que désespérant tout-à-fait, il dit à M. De... qu'il ne feroit point mal de mettre ordre à ses affaires, & ordonna encore quatre grains d'émétique.

A peine fut-il parti que le malade envoya chercher neuf grains au lieu de quatre; & après avoir prévu ce dont il auroit besoin pendant l'effet du remède, & l'avoir fait mettre à sa portée, il avala dans un seul verre d'eau tiède ces neuf grains, résolu de mourir, ou de débarasser sa poitrine du fardeau qui l'accabloit.

L'espérance de M. De... ne fut point vaine. Le remède produisit un effet terrible: & les efforts redoublés firent sortir une vomique grosse comme les deux poings, divisée en deux poches qui se communiquoient par une espèce de

trompe. Un Médecin du Roi qui devoit voir le malade en l'absence du Médecin ordinaire, arriva assez à tems pour en être témoin & calmer l'effet tumultueux de l'émétique, avec le lait, &c. Le malade vomit beaucoup de sang dans la journée, mais le danger de suffocation ayant disparu avec la vomique, on n'eut plus à craindre que de la foiblesse.

Le Médecin arriva le soir même. Il vint chez le malade, & apprit l'événement avec la plus grande surprise. On l'avoit attendu pour ouvrir la vomique; il en sortit un pus si fétide que M. de S... m'a assuré avoir prodigieusement souffert de cette odeur. Comme on ne pesa pas la poche, M. de S... n'a pu me déterminer son poids & son volume que par des à-peu près: sa figure, m'a-t-il dit, ressembloit à deux vessies de carpe adossées.

Un régime bien ordonné remit insensiblement M De... mais sa convalescence fut longue.

Nous conseillons aux malades qui ont eu des vomiques, & qui en craignent la récurrence, de ne dormir que la tête fort élevée, pour prévenir la suffocation, en cas que l'abcès vint à s'ouvrir.

Le traitement de la fausse vomique

differe un peu du précédent : la violence de la fièvre oblige de s'en tenir aux béchiques dans les premiers tems , aux expectorans ; on doit faire usage de l'oximel scillitique , du sirop de quinquina , de l'hydromel vulnéraire très-léger.

On doit bien se donner de garde d'employer les purgatifs, ils suppriment les crachats & donnent des diarrhées mortelles.

On se trouvera mieux de prescrire les diurétiques. On a plusieurs exemples de dépôts au poumons guéris par les urines. Par quelle voie, & par quel mécanisme cela se fait-il ? c'est ce qu'on ne fait pas. Quelques Physiologistes prétendent que c'est par la voie de la circulation ; d'autres disent que le tissu cellulaire est l'organe le plus propre à ces métastases. De quelque façon que cela s'opere, peu importe : le fait est certain.

Lorsque la violence de la fièvre commence à diminuer, on joint les balsamiques aux béchiques, tels que les pilules de Morton, &c. mais on ne doit pas trop se presser : il faut donner ces remèdes à petite dose, parce qu'ils sont incendiaires, entretiennent la fièvre & augmentent la violence des accidens.

Le régime doit être assez strict; il faut cependant entretenir les forces du malade par des analeptiques; sans quoi la suppuration trop abondante le conduiroit au tombeau.

Les Médecins ne se sont point encore attachés à tirer parti des différens corps qui émanent des plantes; nous pensons qu'on pourroit avec succès en charger l'air que les malades respirent.

DE L'EMPYÈME.

LES Anciens comprenoient sous ce nom tout amas de pus dans une cavité quelconque: les Modernes l'ont restreint à celui qui se fait dans la poitrine.

Cette maladie a des symptômes généraux: elle en a qui lui sont particuliers. Les symptômes généraux sont ceux de la fausse vomique: les symptômes particuliers sont, la difficulté de se coucher également sur les deux côtés, un sentiment de pesanteur sur le diaphragme, la nécessité d'être toujours sur son séant, surtout si le pus est épanché des deux côtés, la bouffissure & la chaleur de tout le côté où s'est faite l'effusion. Quelques

Praticiens ont eu assez de délicatesse dans le tact pour sentir la fluctuation.

Les causes de l'empyème servent beaucoup à le faire distinguer des maladies qui par la ressemblance de quelques symptômes, pourroient faire prendre le change à son sujet.

On fait qu'il est la suite des inflammations du poumon, de la pleurésie, de la paraphrénésie, de la vomique, des plaies, &c. Fridéric Hofman (a) dit qu'il peut venir par des saignées trop ménagées, ou trop souvent répétées. On sent en effet que lorsque l'inflammation est violente, la saignée est le meilleur moyen pour retarder & diminuer la formation du pus & prévenir l'engorgement; mais on fait aussi que les saignées trop fortes ou trop souvent répétées affoiblissant l'action organique des vaisseaux, les met hors d'état de se débarrasser de la matière purulente que produit l'inflammation. *Idem tamen evenit, dit Hofman, & empyema gignitur, quando vicissim nimium sanguinis per iteratas sectiones evocatur, eo quod his repetitis puris rejectus supprimitur.*

(a) Hofman cap. de generat. morb. ex morb. §. XV.

Lorsque

Lorsque le pus est formé, qu'il s'est épanché dans la poitrine; les accidens paroissent diminuer, le malade se trouve mieux; mais ce calme est trompeur, & ne dure pas long-tems, Hypocrate nous en avertit. (b)

Aussitôt que l'on aura des signes assez certains de l'existence de l'empyème, il faut, sans perdre de tems employer les moyens curatifs.

Si les accidens ne sont pas bien pressens, on peut tenter les remèdes internes, les vulnéraires, les légers diaphorétiques, les diurétiques surtout. Nous avons dit, en traitant de la vomique, que l'on voyoit quelquefois les dépôts de la poitrine se dissiper & passer par les voies urinaires. C'est donc sur ces derniers qu'on doit le plus insister. Si le pouls (c) indique que la nature se décide à faire une crise par les selles, on doit la favoriser. Hors ce cas, il est dangereux d'employer les purgatifs: nous en avons déjà dit la raison à l'article de la vomique.

Les remèdes externes sont les plus sûrs: & parmi ceux ci, l'opération de l'em-

(b) De morb. lib. m. cap. XV. Chartes. tom. VI.
Pag. 152.

(c) Les Recherches sur le pouls par M. Boerhaave.

pyème doit être préférée : nous ne nous arrêterons pas aux autres , & nous recommanderons seulement de ne point attendre trop long-tems pour opérer.

Quelques praticiens conseillent de ne point tirer tout le pus dans une seule fois. C'étoit la méthode d'Hippocrate : nous pensons qu'il y a des cas où il seroit très-dangereux de la suivre ; par exemple , lorsque le pus est de mauvaise qualité , son séjour entretiendroit la fièvre , la chaleur , & corroderoit les parties environnantes. On sent bien qu'il est nécessaire alors d'en tirer le plus que l'on peut , & de faire des injections pour le delayer & émousser son action. Hippocrate se servoit dans ces circonstances d'un mélange de vin & d'huile , appelé *Baume Samaritain*. On peut aussi faire des injections avec les décoctions adoucissantes , auxquelles on ajoute un peu de miel.

Mais si le pus étoit de bonne qualité ; les injections ne sont point aussi nécessaires ; on ne doit alors travailler , qu'à entretenir une ouverture assez grande pour que le fluide puisse avoir une libre issue , & l'on aura une attention scrupuleuse à n'en point interrompre le cours par des tentes , des bourdonnets , & des

autres pièces d'appareil qu'il n'est que trop ordinaire de voir employer. Les soins que nous venons de prescrire seront secondés par la bonne situation du malade, auquel on ordonnera de faire souvent de fortes inspirations. C'est au Chirurgien versé dans son art, à mettre en usage tous les autres moyens qu'il lui fournira dans ces circonstances.

La qualité du pus décide encore de la fréquence des pansemens : s'il est doux & bien conditionné, on ne doit panser que toutes les vingt-quatre heures ; l'intervalle sera moindre dans le cas contraire.

On ne pressera point de cicatrifer la plaie ; mais on entretiendra la suppuration aussi long-tems que la nature paroîtra l'exiger.

Les remèdes internes dont nous avons parlé ci-dessus, doivent être continués : l'hydromel vulnéraire est la boisson la meilleure que l'on puisse donner : on ne donnera les balsamiques, que lorsque le malade n'aura que peu ou point de tout de fièvre ; ils seroient nuisibles dans tout autre tems.

Le pus peut aussi s'amasser entre la plèvre & les muscles, dans le médiastin, ou dans le péricarde. Sij

Les symptômes sont les mêmes que dans les Hydropisies de ces parties joints à ceux de la suppuration : le traitement est le même que celui de l'hydropisie enkistée. Voyez ces articles séparément.

DE L'HÉMOPTHISIE.

C'EST ici un des cas où l'art offre bien peu de ressources, pour peu que la maladie ait d'intensité. Ceux qui en sont une fois atteints, en périssent presque toujours, soit par les rechûtes fort communes dans ce cas; soit par la phtisie à laquelle l'hémophtisie conduit le plus souvent.

Elle se manifeste par un crachement de sang plus ou moins considérable, une petite toux fréquente & vive : le sang est vermeil, écumeux, quelques fois noir ou caillé, (a) lorsqu'il a séjourné dans le poumon.

(a) Stahl l'a vu de cette couleur: d'après cela qu'on juge du peu de foi que méritent les Leçons des Ecoles, où l'on débite gravement que le sang qui vient du poumon est toujours écumeux & vermeil, & que c'est à ce caractère qu'on le distingue de celui qui vient de l'estomac, lequel paroît sous la forme de grumeaux noirâtres.

Les accidens qui précèdent les crachemens de sang, sont les frissons aux pieds, qui gagnent insensiblement tout le corps ; ce qui vient sans doute du ralentissement de la circulation : le malade est tourmenté d'anxiétés, de douleurs dans le dos, parce que le poumon est surchargé de sang : le mal-être se communique à la région épigastrique, au diaphragme qui entre en contraction. C'est un accident familier aux hémoptriques : ils l'expriment bien en disant, qu'ils sentent une tension, une espèce de barre qui les empêche de respirer.

Le visage est rouge, le pouls petit, concentré, fréquent ; le malade se plaint de chaleur & de démangeaison au fond de la gorge ; cette chaleur se communique à la poitrine, la toux qui paroît, provoque un crachement de sang plus ou moins abondant, selon qu'elle est plus fréquente, plus vive, & que les vaisseaux rompus sont plus ou moins considérables. On voit des malades rendre des pleines jattes de sang : la respiration est très-gênée, le malade étouffe, s'il n'est sur son séant ; la fièvre s'allume, les urines coulent peu ; quelques fois l'abondance du sang qu'il rend est telle qu'elle l'étouffe tout-à coup.

Quand le crachement de sang a été abondant, le malade est épuisé & abattu: la terreur s'empare de lui; il est pâle & décoloré, ses yeux se cavent, son pouls est misérable; les extrémités s'œdématisent, quelquefois l'enflure gagne tout le corps, & le malade périt quelque tems après, ayant la poitrine & l'abdomen pleins d'eau.

Si la fièvre lente s'empare du malade, s'il a une petite toux, des frissons & des redoublemens vers le soir, une légère oppression, des sueurs nocturnes, une douleur fourde, fixe, la voix rauque, point d'appétit, les joues rouges, la peau sèche; on peut s'assurer qu'il périra empiique.

Les jeunes gens sont plus exposés à l'hémoptisie que les adultes: & ceux-ci plus que les vieillards. Les premiers, par les violens exercices auxquels ils se livrent; par la délicatesse de leurs fibres, ils sont aussi plus sujets aux hémorragies par le nez. La foiblesse & la délicate texture du poumon, la pléthore, les vices de conformation & le jeu forcé des organes, disposent à l'hémoptisie. Les chanteurs, les joueurs d'instrumens à vent, les orateurs, les acteurs périssent souvent de

cette maladie. Tout le monde connoît la fin tragique de Moliere, qui mourut presque subitement d'un crachement de sang, après s'être surpassé dans le rôle du malade imaginaire.

Antigonus encourageant ses foldats dans un combat, fut pris d'hémophtisie dont il mourut (b). Les efforts trop violens, la mauvaise qualité du sang, comme dans le scorbut; l'intempérance dans le manger & dans le coït, l'abus des liqueurs spiritueuses, la suppression des règles (c), des hémorroïdes (d), & des saignemens de nez, sont tout autant de causes qui conduisent à l'hémophtisie. Elle peut venir encore par la raréfaction du sang, à laquelle un air trop léger aura donné lieu, comme on l'observe sur les hautes montagnes; & par la condensation de ce même air. C'est ainsi qu'on l'a vu arriver à l'égard de ceux qui s'étant mis dans la cloche du plongeur, ont eu l'imprudence de descendre trop avant dans la mer.

Une chaleur trop grande, un froid

(b) Plutarq. Agis & Cleomenes.

(c) Amatus Lusitan. en rapporte un cas. cent. 5. cap. 7.

(d) Albetti de homorroïd. Duhaen. rat. med.

subit & cuisant peuvent aussi donner lieu à l'hémoptisie ; la chaleur, en accélérant le mouvement du sang ; le froid, en condensant ce liquide, d'où proviennent des obstructions, des engorgemens dans les viscères, &c. Les tumeurs méfentriques, en comprimant l'aorte, déterminent une plus grande quantité de sang vers le poumon, qui se trouve opprimé sous ce fardeau. Je ne dois pas omettre ici parmi les causes d'hémoptisie les corps à balaine dans lesquels on met à la presse la poitrine des jeunes personnes : cet abus criant n'est pas moins funeste à la société que ces maladies épidémiques qui sont à la fois, la terreur du citoyen & l'écueil de la Médecine.

Les maladies inflammatoires du poumon, les obstructions, la phtisie sont quelquefois suivies de crachemens de sang.

On a vu des familles entières périr de cette maladie. M. Coste a observé ce fait (e).

Hippocrate reconnoît aussi (f) que

(e) Coste malad. du poumon. D. de la phtisie. (f) Aretée est d'un sentiment contraire : on ne reconnoît point ici son exactitude ordinaire. lib. 21. cap. 2. De ang. exitu ab ore.

l'eau froide buë inconfidérément peut être une cause de l'hémoptysie. On lit dans Plutarque (g) que Cleomènes après avoir fait des prodiges de valeur dans un combat, se trouva pressé d'une soif si ardente, qu'il but copieusement de l'eau froide d'une source qu'il rencontra: il rendit tout-à-coup une si grande quantité de sang, qu'il en fut étouffé.

Les personnes qui par une précaution souvent mal entendue s'habituent à des saignées, sont sujettes à l'hémoptysie, lorsqu'elles viennent à les supprimer.

Je ne parlerai point de l'hémoptysie qui arrive à la suite des playes pénétrantes de la poitrine: c'est l'objet de la Chirurgie.

Le sang, comme le dit Arétée, est un fluide précieux, qui porte dans toute l'habitude du corps, la nourriture, la chaleur & la vie. C'est lui qui donne le coloris, qui caractérise la santé: on ne le perd pas impunément, aussi ne peut-on guères se flatter de guérir l'hémoptysie, si elle est considérable. C'est une maladie terrible. S'il n'y a pas d'obstructions au poumon, elle y dispose; s'il reste du

(g) Plutarq. cod. loco cit.

fang dans les bronches, il s'y altère & corrode le poumon par son acreté.

Ce n'est que lorsque le sujet est fort, jeune, bien conformé, que la saison est tempérée, le crachement peu abondant & le malade sans fièvre (*h*) qu'on peut espérer de le guérir, en lui faisant observer le régime le plus exact.

L'hiver est la saison dans laquelle les crachemens de fang sont les plus fréquens.

On distingue l'hémoptysie du vomissement de fang, en ce que celui-ci n'arrive que par la contraction des muscles du bas ventre; qu'il est mêlé d'alimens ou de matières bilieuses; que le siège de la douleur est à la région épigastrique, & que les selles sont teintes de fang.

Les hémorragies qui viennent du nez ou des gencives, sont aussi faciles à discerner de l'hémoptysie, en ce qu'elles ne sont accompagnées ni de toux, ni de difficulté de respirer.

Il y a deux traitemens dans l'hémo-

(*h*) Selon ce principe d'Hippocrates : *quicumque sanguinem vomunt, si non tunc garid sine febre, bonum; si cum febre, malum*, Aphor. 37, lib. 7.

ptyſie : l'un regarde le moment de la crife, l'autre la cure prophylactique.

Dans le premier cas on diminuera la pléthore par des ſaignées promptes & fréquentes. On réglera la quantité de ſang qu'on doit tirer, ſur l'âge, la force, & la conſtitution du malade ; ſur l'état de la maladie.

Si le crachement de ſang vient d'un vice de conformation ; ſi le ſujet eſt foible, ſ'il a été épuisé par une maladie ; on ne doit point tant inſiſter ſur les ſaignées : on y ſuppléera par l'application des ſang-ſues, ou des ventouſes ſcarifiées ſur la poitrine.

Pour borner la raréfaction du ſang & rapprocher les molécules, on emploiera les nitreux, les acides végétaux, l'oxicrat, la limonade : les ſyrops acides de limon, de citron, de groſeilles, de berberis & de vinaigre, ſont tous également bons ; mais on fait uſage avec beaucoup plus de ſuccès des acides minéraux, mêlés à l'eau juſqu'à une agréable acidité. Il eſt vrai qu'ils excitent la toux ; c'eſt auſſi pour cette raiſon que pluſieurs Praticiens ne les ordonnent jamais ; mais dans les cas urgens où les malades rendent beaucoup de ſang, on ne doit point

T ij

balancer à les prescrire. On les donnera donc à une dose assez forte; l'esprit de soufre, ou ce qui, sans être si cher, revient au même, l'esprit de vitriol, & l'eau de rabel sont ceux auxquels on peut donner la préférence.

On fait aussi usage des adoucissans, des incraissans, & des mucilagineux, tels que les gommés adragant, arabique, la graine de psillium, la grande confoude, &c. mais ces remèdes sont insuffisans sans les acides.

On donne aussi dans des juleps rafraichissans de légers narcotiques, pour calmer un peu la toux; mais leur usage demande beaucoup de circonspection.

Pour diminuer la quantité du sang qui se porte aux poumons, on prescrira les lavemens émolliens, les pédiluves. Les Anciens bannissoient ces derniers de leur pratique, parce que, selon eux, ils raréfioient les humeurs. Cette raison est, comme on le voit, peu solide.

Les astringens ne peuvent trouver leur place que dans les cas extrêmes, où il est permis de dire: *in extremis extrema tentanda*. Le quinquina a eu quelquefois de bons effets: les sucés d'ortie, de plantain d'hypocistis; les teintures de roses

de Provins , de balauftes , de myrthe ; les balauftes elles-mêmes , le fang-dragon , l'acacia , l'alun font les astringens ufités en pareil cas.

On doit proſcrire les cordiaux , & tous les remèdes qui peuvent entretenir l'aétion des vaiſſeaux : quoique la petiteſſe du pouls & la foibleſſe du malade ſemblent en demander l'uſage. Ces remèdes feroient reparoître la maladie dans toute ſon intenſité. On a propoſé des remèdes externes ; les anciens ſurtout en ont beaucoup vanté l'efficacité : les linges trempés dans l'oxicrat , ou dans le vinaigre ſeul , appliqués à froid ſur la poitrine , peuvent produire de bons effets : on conſeille auſſi d'en recouvrir les parties génitales ; on a également vanté les ligatures aux extrémités.

La diète doit être aſtère dans les premiers jours de l'attaque : quelques bouillons très-légers & les boiſſons ſuffiſent ; elles doivent être données froides & en petite quantité : on mettra enſuite le malade aux alimens les moins nourriſſans , & de facile digeſtion.

Il ſera aſſis ſur ſon ſéant , peu couvert , & expoſé à l'air frais ; il parlera peu & ne fera de mouvemens que le moins qu'il

pourra. Ces choses sont très-essentiellés : on pourroit même dire, que la nature & le régime font plus que tous les remèdes.

Les scorbutiques qui sont attaqués d'hémoptysie, sont plus souvent sans fièvre, leur sang dissous s'échappe des vaisseaux, sans qu'il y ait pour cela rupture : les saignées sont peu convenables ; c'est aux acides qu'il faut recourir. Il seroit dangereux d'employer les anti-scorbutiques dans les premiers tems de la maladie.

La cure prophylactique se borne à un régime modéré & peu nourrissant. L'exercice du cheval est de tous le plus salutaire. Si le malade est jeune & sanguin, on le saignera de tems en tems ; on préférera, si on le juge à propos, les sangsues qu'on appliquera à l'anus. L'air que les hémoptysiques doivent respirer sera pur, ni trop humide, ni trop sec : le mariage auroit les suites les plus tristes pour eux.

Le lait a toujours été fort en vogue dans ces cas ; mais il ne convient que lorsqu'il n'y a point de fièvre & que le crachement de sang est totalement arrêté : les scorbutiques sont ceux qui en retirent le plus de fruit.

Celui qui a été une fois sujet à un crachement de sang , doit redouter , toute sa vie les émétiques ; mais il ne faut pas en dire autant des purgatifs , on en usera de tems à autre ; l'usage des lavemens est ici très-avantageux pour entretenir la liberté du ventre.

DE L'ASTHME.

DE toutes les maladies de la Poitrine , il n'en est guères de plus rebelle , & qui reconnoisse tant de causes différentes que l'asthme. Elle a toujours fatigué les Médecins , résisté aux remèdes les mieux administrés ; & les malades rebutés en abandonnent l'usage pour suivre leurs goûts , & attendre tout de la nature , qui est ici presque toujours en défaut.

Les Auteurs ont beaucoup multiplié les différentes espèces d'asthmes. Nous ne nous arrêterons point à toutes ces dénominations purement scholastiques ; nous nous contenterons d'en établir de deux espèces. L'asthme humide dans lequel les malades crachent beaucoup ,

T iv

sur-tout après le paroxisme; & l'asthme sec ou convulsif.

DE L'ASTHME HUMIDE.

CETTE espèce est de tous les âges; elle attaque indifféremment les deux sexes; cependant les enfans & les vieillards y paroissent plus sujets; les enfans, à cause des alimens gras & visqueux dont on les nourrit, des mauvaises digestions, & de la foiblesse de leurs poumons; les vieillards, par l'épaississement & la grossièreté de leurs humeurs, la lenteur de la circulation, la sècheresse de leurs fibres qui, n'étant plus susceptibles de vibrabilité, ont moins d'action sur les liquides.

Les personnes grasses; celles qui sont d'un tempéramment mol & pituiteux, ou cachectique; celles qui font peu d'exercice, qui s'épuisent de bonne heure; les Boulangers, les Perruquiers, les Plâtriers, & généralement tous les Ouvriers qui vivent dans une atmosphère remplie de poussière, deviennent ordinairement asthmatiques.

L'asthme humide est quelquefois ha-

bituel ; mais le plus souvent il est périodique. Ses paroxismes paroissent avoir beaucoup d'analogie avec ceux de la goutte ; ils sont , à la vérité , plus fréquens : mais en revanche , ils sont plus courts.

Ils s'annoncent communément par des anxiétés à la région épigastrique , des nausées , des vomissemens , tantôt de matières jaunâtres , d'autres fois verdâtres ou glaireuses. Les malades se plaignent de bouffées de chaleur qui leur montent au visage ; leur respiration devient laborieuse , elle se fait avec sifflemens ; à mesure que l'embarras augmente , ils ne peuvent rester couchés dans leur appartement ; ils se tiennent aux fenêtres pour y respirer l'air froid qui les soulage ; ils ressentent un poids , & beaucoup de chaleur dans la poitrine , & sont quelquefois menacés de suffocation.

Le mouvement du cœur est alors petit , tremblottant , intermittent , par la gêne & la lenteur de la circulation. Les palpitations sont souvent de la partie ; le volume des veines jugulaires est plus considérable , elles sont plus pleines qu'à l'ordinaire ; le visage est livide , les yeux

ronges, larmoyans, & le mal de tête violent: tous accidens qui ont pour cause la gêne que le sang éprouve dans son retour de la tête au cœur.

Les asthmatiques sont aussi quelquefois assoupis; mais ils n'osent se livrer au sommeil, dans la crainte d'être suffoqués; les urines coulent assez abondamment; elles sont lymphides. les extrémités froides & tremblantes: la fièvre accompagne quelquefois tous ces symptômes.

Les accès d'asthme durent ordinairement quatre à cinq jours plus ou moins. Ils sont plus longs & plus violens en été qu'en hyver. Leur fin s'annonce par le développement du pouls, l'aifance de la respiration, l'abondance des crachats qui deviennent plus épais, par la quantité plus considérable des urines qui déposent beaucoup, & la fin par l'œdème des pieds.

Le sommeil revient en peu de tems; les malades prennent leur état naturel, à peu de chose près; ils ont cependant toujours une difficulté dans la respiration, au moindre exercice qu'ils font.

Il est certain que l'asthme humide est produit par une congestion dans les

poumons; les ouvertures de cadavres ne laissent rien à désirer à cet égard. Elles ont convaincu les Praticiens que tout ce qui est capable d'obstruer les ramifications bronchiques, peut aussi causer l'asthme.

Cette maladie peut cependant avoir son siège ailleurs que dans les poumons; Willis (*i*), Baillou (*k*), Baglivi (*l*) & Morgagni ont apperçu des épanchemens de sérosité dans le cerveau des asthmatiques, sans que leurs poumons aient paru altérés. Morgagni a vu l'obstruction du pancréas causer l'asthme (*m*); mais ces cas sont trop rares pour faire loi.

Les causes de l'asthme sont 1°. Les vices des digestions qui ne fournissent qu'un chile épais, mal élaboré, & qui ne s'assimile que très-imparfaitement à nos humeurs. C'est cette cause qui rend les gens de lettres si sujets à l'asthme.

2°. Les répercussions des maladies de la peau. Morgagni rapporte une obser-

(*i*) Oper. art. de astmat.

(*k*) Baillou, consilia med.

(*l*) De astmat.

(*m*) De sed. & caus. morb. l. 2. de morb. thor. p. 109.

vation de Malphigi qui nous apprend qu'une femme à laquelle on avoit imprudemment répercuté une galle invétérée, devint, peu de tems après, asthmatique. Après sa mort, on trouva ses poumons durs & remplis d'une matière tophacée concrète.

3°. La suppression des cautères, le dessèchement des vieux ulcères, des sueurs habituelles, en donnant lieu à un métastase sur les organes les plus foibles, tels que le poumon, sont aussi des causes de l'asthme. On peut en dire autant de la suppression subite du flux menstruel, des fleurs blanches & des hémorroïdes.

4°. La suppression de la transpiration mérite aussi d'être rangée parmi les principes de l'asthme: c'est par cette raison qu'on trouve tant d'asthmatiques chez les Matelots & les Soldats.

5°. Le scorbut & la vérole ont aussi souvent produit l'asthme, en dépravant les humeurs, en leur donnant de l'acrimonie & trop d'épaississement.

6°. Une disposition héréditaire, le défaut d'exercice, les maladies inflammatoires de la Poitrine, les fièvres intermittentes, la petite vérole, la léuco-

phlegmatie conduisent souvent à l'asthme humide.

7°. Enfin, les excès dans le boire & dans le manger; l'usage immodéré des plaisirs de l'amour, des liqueurs spiritueuses; une Médecine prise inconsidérément & à trop forte dose; le changement de tems; le passage subit d'un air chaud à un froid; les passions de l'ame, &c. peuvent conduire à un état d'asthme. Je prie mes Lecteurs de m'épargner la *sine* théorie que je pourrois leur donner à l'imitation de bien des Auteurs; ils n'en seroient pas plus avancés dans le traitement, après avoir bâillé sur plusieurs pages de galimathias scholastique.

L'asthme, comme je l'ai déjà dit, est une maladie fâcheuse & difficile à guérir. Elle exténue & conduit insensiblement au marasme, à l'hydropisie & à la mort.

L'inflammation qui accompagne les accès d'asthme est mortelle. Le malade périt ordinairement d'hémoptysie, ou de suppuration: on en a vu mourir aussi d'apopléxie.

On conçoit aisément que chez les

vieillards cette maladie est incurable; les femmes asthmatiques portent rarement leur enfant à terme, lorsqu'elles ont conçu. D'après tous ces faits, le Médecin appelé dans ce cas, pourra établir son pronostic.

Pour procéder au traitement de l'asthme humide, nous considérerons cette maladie dans deux états 1^o. Dans le paroxysme, 2^o. Dans l'intervalle que laissent les accès.

Dans le premier cas, si la difficulté de respirer, l'oppression & la chaleur sont considérables, le pouls élevé, le malade jeune & pléthorique, on lui fera promptement une ou deux saignées; on n'agira pas de même à l'égard des vieillards auxquels ces évacuations sont presque toujours nuisibles, ou d'un bien faible secours; mais on substitue, dans ce cas, aux saignées, les ventouses scarifiées entre les deux épaules, & les sangsues appliquées à l'anus.

La diète sera des plus rigoureuses. beaucoup de malades ont péri dans un paroxysme d'asthme pour avoir imprudemment surchargé leur estomac. On ne doit leur permettre que des bouillons

légers, des boissons incisives & apéritives, acidules; l'oxycrat par exemple. On doit, autant qu'il sera possible, entretenir le cours des urines: c'est par cette voie que la nature détérmine ordinairement les crises de la poitrine.

Les vomissemens & les nausées dont sont attaqués les asthmatiques, semblent indiquer les émétiques: aussi ces remèdes réussissent-ils toujours. Ils débarrassent l'estomac, agissent comme incisifs, & favorisent l'expectoration. On donne par préférence l'hypécacuanha, l'oximel scillitique, auxquels le kermès peut très-bien être substitué.

Après les émétiques, les vésicatoires aux épaules ou aux jambes sont du plus grand secours. Ils abrègent beaucoup la durée du paroxisme (n).

Les lavemens ne doivent pas être épargnés. Ils soulagent les malades, débarrassent les gros intestins, & déterminent une plus grande quantité de sang vers l'abdomen.

L'usage des narcotiques conseillé par Floyer dans toutes les espèces d'asthme

(n) V. l'art. de la pleurésie, où il en est fait mention.

ne m'a jamais paru avoir de bons effets dans l'asthme humide : ils empêchent l'expectoration ; mais ils réussissent très-bien dans l'asthme sec.

Pendant tout le tems du paroxisme , le malade doit être dans un appartement frais. Les poumons ne pouvant se dilater suffisamment , à cause de l'engorgement des vaisseaux sanguins & lymphatiques qui compriment les bronches , il faut choisir l'air qui étant le plus condensé , occupe moins d'espace ; le plus frais est donc le meilleur dans les premiers jours de l'accès. On placera le malade dans un fauteuil , assis sur son séant, la tête élevée. Il sera médiocrement couvert , parlera peu , & évitera les plus légers mouvemens qui , en accélérant la circulation , augmenteroient la difficulté de respirer , & les angoisses.

La violence de l'accès commençant à diminuer , on rendra les boissons diurétiques , & légèrement diaphorétiques. On prescrira des looch avec le kermès & l'oximel scillitique. Après le paroxisme , on passera à la cure prophylactique , & l'on travaillera à débarrasser le poumon , & à empêcher qu'il ne s'y forme de nouvelles congestions. C'est à
quod

quoï l'on parviendra , en maniant à propos les diurétiques , les fondans, les stomachiques.

On recommencera l'usage des émétiques prescrits dans le paroxisme ; on doit beaucoup compter sur leur efficacité ; mais il faut y revenir de tems en tems.

Parmi les fondans , le savon tient le premier rang. Je me suis bien trouvé de l'opiate suivante.

4 Sirop , althea ou autre , ℥ 4
Savon de Venise , ℥ 2
} Oignons de scille en poudre ℥ 2
} Ou de la pulpe ℥ f.

Iris de Florence en poudre s. q. , pour faire une opiate.

On commencera par faire dissoudre le savon dans le sirop , ensuite on ajoutera les poudres , ou la pulpe qu'on broyera & mêlera exactement.

Le malade prendra d'abord trois prises d'opiate ; une le matin ; l'autre , quatre heures après le dîner ; & la troisième , à l'heure du coucher : la dose est d'un demi-gros pour chaque prise ; on l'augmente , jusqu'à trois gros par jour. On boit par-dessus un verre d'infusion

▼

d'hissope , de lierre terrestre , ou autre boisson de cette nature.

Cette opiate est à la vérité nauséabonde , elle fatigue même l'estomac des personnes délicates : & j'ai vu des malades ne pouvoir en soutenir l'usage. Mais j'ai aussi eu la satisfaction de la voir admirablement réussir dans ceux qui ont pu la supporter. Elle tient le ventre libre , pousse par les urines , rend l'expectoration facile & abondante.

Toutes les préparations de scille sont également bonnes dans le traitement de l'asthme humide ; la terre foliée de tartre , les fleurs de benjoin , de sel ammoniac , la gomme ammoniac , le soufre , le *vinum benedictum* , ou l'infusion de verre d'antimoine à petite dose comme altérant , le sirop de tabac , les eaux minérales ferrugineuses : tous ces remèdes sont d'un très-bon usage.

Les amers , les stomachiques , tels que le cachou , le quinquina , la gentiane & la rhubarbe sont nécessaires pour entretenir les digestions qui sont toujours viciées chez les asthmatiques.

Les purgatifs sont aussi très bons , sur-tout si le malade est bouffi & menacé d'hydropisie ; on doit cependant évi-

ter de les donner à la plus légère apparence de paroxisme ; on fait qu'ils le font souvent reparoître.

Il est aussi de la dernière importance que les asthmatiques aient le ventre libre ; les Praticiens ne sauroient être trop attentifs à cet égard ; c'est pour cela que les lavemens sont très-recommandés alors.

Si l'asthme a succédé à quelque maladie cutanée, comme la galle, les dartres, on doit tâcher de les faire reparoître : à cet effet, on fera coucher les malades avec ceux qui sont affectés de la maladie répercutée. Lorsque cet expédient ne réussit pas, on y supplée par un cautère dont l'effet est d'entretenir un écoulement qui ne peut qu'être salutaire (o).

Rhasès avoit remarqué que les dépôts aux extrémités soulageoient beaucoup les asthmatiques ; c'est par cette raison qu'il préconise si fort les cautères. On prescrira en même temps les remèdes propres à combattre les maladies cutanées : les diaphorétiques sont ceux qui conviennent le mieux.

(o) De remed. lib. 7.

Mais ce seroit en vain qu'on donneroit tous les remèdes indiqués pour l'asthme; si cette maladie étoit entretenue par un vice particulier, tant qu'on ne détruiroit pas la cause, l'effet subsisteroit, & le mal feroit des progrès. Il est donc essentiel de la combattre, lorsqu'on est assuré qu'elle existe, ayant néanmoins égard au vice local.

Quand la suppression des règles ou des hémorroïdes est compliquée avec l'asthme, on doit rappeler ces évacuations, ou y suppléer par des petites saignées, ou des sangsues appliquées à l'anus.

Toute la vigilance & le zèle d'un Médecin n'auroient aucun effet, si le malade ne s'observoit scrupuleusement touchant le régime. Rien de plus important que cet article: la moindre faute, le plus léger écart peuvent être funestes.

Les asthmatiques doivent manger peu, choisir les alimens de facile digestion & peu nourrissans: la trop grande quantité de chile entretiendroit l'embarras des poulmons; les alimens gras empâtent & sont par conséquent nuisibles.

On remarque que le vinaigre fait beaucoup de bien aux asthmatiques. C'est un favorable, ils doivent en assaisonner

leurs alimens, en aiguifer leurs boissons.

L'oxicrat ou l'hydromel font préférables dans ce cas à toute autre tifane. Les Anglois préparent un hydromel & une biere avec de l'absinthe, & y font entrer aussi les baies de genièvre: cette boisson fait beaucoup de bien aux asthmatiques.

Le choix de l'air est une chose essentielle pour ces malades. On doit préférer dans l'asthme humide celui qui réunit la sècheresse à la fraîcheur. L'appartement doit être grand, bien aéré, exposé aux vents du nord: le malade doit dormir les rideaux de son lit ouverts, la tête élevée & légèrement couvert. Il doit faire un exercice modéré, soit à pied, soit à cheval, soit en voiture: le mouvement facilite l'oscillation des vaisseaux, l'atténuation des humeurs, la transpiration & les digestions.

DE L'ASTHME SEC OU CONVULSIF.

CETTE espèce d'asthme est le plus souvent habituelle. Ce qui la caractérise principalement, est une toux continuelle, sèche, quoiqu'elle soit souvent accompagnée de crachats, de sérosité un peu

acre: le pouls est élevé, dur, convulsif; le visage est rouge, violet, quelquefois il y a des convulsions.

Un Professeur de Montpellier prétend qu'avant Vanhelmont, on ne connoissoit point l'asthme sec. Qu'on me permette de relever cette assertion, il me suffit pour cela de citer ce qu'en dit Hippocrate, qui a très-bien fait sentir combien il étoit essentiel de ne pas confondre l'un avec l'autre (p).

Le tempérament sec, les veilles, l'ictère, l'hypocondrie, l'abus des liqueurs ardentès, & du café; les exercices trop violens du poumon, les passions de l'ame (q) sont les causes les plus fréquentes de l'asthme sec.

Baglivi croit qu'il dépend souvent de la convulsion des muscles de la poitrine (r).

Les accidens de l'asthme sec ne sont pas moins pressans que ceux de l'asthme humide: la difficulté de respirer est ex-

(p) . . . Nisi sit distinctum asthma convulsivum ab humorali, nunquam ex voto succedet curatio. Hippocrat. epil.

(q) Je connois un Marchand qui depuis un violent accès de colère, est tourmenté d'un asthme sec habituel.

(r) Prax. med. lib. 22, cap. 99.

trême, le malade sent une chaleur brûlante dans sa poitrine; il est tourmenté par la soif, un grand mal de tête occasionné par les efforts violens qu'il fait pour tousser, & par l'irritation que les vomissemens occasionnent à l'estomac.

L'asthme sec est une maladie fâcheuse, particuliere aux adultes. Elle est souvent suivie d'hémoptysie qui, dans ce cas, est toujours mortelle: quelquefois de maladies inflammatoires.

Lorsque l'asthme sec dure quelques tems, il se complique ordinairement avec l'humide: les poumons étant continuellement irrités, la circulation y est accélérée; une plus grande quantité de sang & de lymphe y est déterminée: De-là naissent les différens embarras dans cet organe.

Le traitement de l'asthme sec est bien différent de celui de l'asthme humide. On doit d'abord faire une ou deux saignées, en proportion de l'intensité du mal, & de la force du malade; afin de prévenir la rupture des vaisseaux sanguins, & l'engorgement du poumon.

Ensuite on prescrira les adoucissans, les délayans, le petit lait, le lait coupé, l'eau de veau & de Poulet, les huileux,

les mucilagineux, les narcotiques, dans le fort même du paroxysme. On revient de tems en tems aux saignées, selon le besoin; ou l'on a recours aux sangsues qu'on applique aussi dans l'asthme humide à l'anus.

Le point essentiel est de relâcher, par conséquent les bains froids ne conviennent point, quoiqu'il ait plu à Monsieur Pomme de les ordonner comme *relâchans*. Ils produisent un effet tout contraire, ils augmentent la toux, & refoulent le sang vers l'intérieur; & c'est ainsi que leur usage imprudemment administré a souvent donné lieu à l'hémoptysie: les prescrire dans l'asthme sec comme *relâchans*, ce seroit un remède pire que le mal: *adderetur oleum camino*.

Lorsque l'asthme sec se complique avec l'asthme humide, c'est au Médecin prudent, à marier comme il convient les remèdes indiqués dans le traitement de ces deux maladies.

Le régime est aussi nécessaire ici que dans l'asthme humide. La diète laiteuse est préférable à tout: on évitera avec grand soin, les alimens échauffans: les potages de riz, de gruau, d'avoine, & le sagou sont les seuls dont l'usage puisse être permis. La

La tranquillité d'esprit est très-nécessaire : c'est pourquoi on égayera le malade par tout ce qu'on jugera propre à lui faire oublier ses maux : on écartera de lui tout ce qui seroit capable de l'émouvoir ; un excès de joie seroit aussi dangereux pour lui qu'un excès de tristesse : son ame doit être dans une douce égalité ; ceux qui environnent ces sortes de malades ne doivent jamais perdre de vue ces attentions.

La qualité de l'air doit être ici différente de celle qu'on cherche dans l'asthme humide. Autant les vents du nord sont salutaires dans celui-ci , autant ils sont nuisibles dans l'asthme sec. Un air sec tourmente & agite les malades. C'est pour éviter ces accidens , qu'il faut , autant qu'il est possible , les faire vivre dans une température moyenne entre l'humide & le sec. Dans les chaleurs de l'Été, on fera très-bien de joncher de feuilles ou de fleurs l'appartement du malade : on pourra encore y laisser des branches de saule récemment trempées dans l'eau ; afin que l'humidité qui s'en exhalera , porte dans les poumons *arides* du malade un rafraîchissement salutaire.

DE LA TOUX.

LA toux, selon Duret (a), est un ébranlement de la poitrine qui tend à se débarrasser d'une matière qui lui est à charge. Toutes les parties, dit cet Auteur, ont la même faculté. Ainsi la toux est à la poitrine, ce que l'éternuement est aux narines, & le hoquet à l'estomac. On peut en dire autant des reins, de la vessie, de la rate & du diaphragme.

Il ne fera point ici question de toutes les espèces de toux; je me bornerai à parler de celle qui est simple & primitive.

Cette maladie est très-fréquente, surtout en hyver. Elle regne alors très-souvent épidémiquement; chacun touffe: peu de gens y font attention; mais beaucoup finissent par en être les dupes: c'est un fait confirmé par l'expérience journalière.

Le siège de la toux varie. Il peut être dans la gorge, dans la poitrine ou dans

(a) Duret, annotat. in Ho'ler.

l'estomac. Ces deux premières toux ont beaucoup de rapport entre elles : on les trouve souvent compliquées ; elles dépendent presque toujours des mêmes causes.

La toux du gosier (gutturale) est aiguë. On la connoît par la difficulté d'avaler, par un sentiment de chaleur qui se fait sentir au fond de la gorge. Elle est sèche, accompagnée souvent de soif; & lorsque le malade rend des crachats, ils sont séreux.

La toux pectorale est plus sonore; accompagnée de crachats; les malades éprouvent une certaine difficulté dans la respiration, des tiraillemens & beaucoup de chaleur dans la poitrine; ils toussent plus violemment sur le soir & pendant la nuit, que durant le jour.

La toux stomachale a cela de particulier, qu'elle augmente après le repas; elle est plus sourde, quand l'appétit est moindre, & l'estomac moins plein. Elle est souvent accompagnée de nausées, de vomissement, de crachats séreux très-abondans, d'anxiétés vers le scrobicule du cœur. La région épigastrique est quelquefois tendue & sensible. Cette toux est familière aux enfans & aux vieill-

lards; il est très-important de la distinguer des deux autres.

Les toux gutturale & pectorale dépendent presque toujours de la suppression de la transpiration, d'un froid aux pieds, de la suppression des sueurs; les boissons froides, le changement de saison, le passage subit du chaud au froid, &c. peuvent par le même mécanisme les produire. On peut mettre les brouillards au nombre de ces causes: mais le plus souvent leur effet n'est que passager.

Les anciens prétendoient que ces toux provenoient d'une humeur acre qui découloit du cerveau sur la gorge & sur la poitrine. On fait aujourd'hui apprécier ce sentiment.

La mauvaise conformation de la Poitrine, une foiblesse héréditaire du poulmon, rendent de bonne heure sujettes à la toux les personnes qui portent en elles ce germe, lequel conduit insensiblement à la Phthisie.

La toux sthomachale dépend d'une saburre dans l'estomac; suite ordinaire des indigestions, des veilles, d'une étude forcée, &c.

Chez les enfans, la mauvaise qualité

du lait, les alimens grossiers & visqueux, tels que la bouillie, la malpropreté, l'humidité des appartemens, les vers, &c. sont les causes ordinaires de la toux.

Si les toux gutturale & pectorale sont accompagnées de fièvre, on fera bien de saigner le malade, sur-tout s'il est jeune & sanguin.

Les boissons doivent être abondantes, légèrement diaphorétiques; telles sont, par exemple, l'infusion de fleurs de sureau, de lierre terrestre, de veronique, de coquelicot, de plantes capillaires, du thé; le lait seul, ou coupé avec ces infusions, est très-bon.

On évitera d'exposer les malades aux vents froids; on tiendra leurs pieds chauds & secs: cette attention est importante.

Si la toux les empêchoit de dormir, on pourroit leur donner quelque liqueur calmante, le sirop de diacode, les pilules de cinoglosse, la thériaque, &c.

Si, malgré ces secours, la toux persistoit, ou devenoit opiniâtre, un vésicatoire entre les deux épaules, la feroit promptement disparaître: nous en avons quantité d'exemples.

La méthode rafraîchissante qu'on n'emploie que trop communément dans ces

cas , m'a toujours paru contr'indiquée. Au lieu de rétablir la transpiration , elle la supprime de plus en plus , fixe les humeurs , & donne lieu à des congestions fâcheuses.

Le traitement de la toux stomachale diffère beaucoup du précédent. Comme elle dépend d'une saburre accumulée dans l'estomac , les vomitifs répétés ne peuvent que produire un très-bon effet. L'hypécacuanha mérite la préférence. Ensuite on passe aux purgatifs , tels que les rhabarbarins ; & successivement aux stomachiques , tels que le quinquina , le cachou , le macis , la rhubarbe , le vin amer , les eaux minérales : on en continuera l'usage , pendant un temps suffisant.

Les malades auront l'attention de peu manger , & de choisir les alimens de facile digestion. On ne doit pas leur interdire le vin , ni le café ; l'usage modéré de ces liqueurs ne sauroit nuire dans ces circonstances.

Si le traitement regarde un enfant à la mammelle , on cherchera à reconnoître si le mal vient du lait. S'il est trop épais , on prescrit à la nourrice un régime approprié. Mais , si la cause de la

maladie dépendoit de la mauvaise constitution de l'enfant, envain employeroit-on une multitude de remèdes : c'est à la nature à vaincre le mal. Il suffira de bannir du régime les bouillies faites avec de la farine, dont on gorge ordinairement les enfans.

Lorsque l'enfant est fevré, & âgé de quelques années, on doit le traiter différemment. On le purgera avec le sirop de chicorée composé, celui de fleurs de pêcher, auxquels on ajoute quelques grains de mercure doux : on peut aussi donner quelque dose de magnésie : je l'ai toujours vue réussir.

En général, on doit peu droguer les enfans, & avoir l'attention la plus scrupuleuse à ce que leur estomac foible & délicat ne soit point surchargé d'alimens. On leur donnera un peu de vin; on leur permettra de courir & de se livrer aux amusemens de leur âge; le tems achèvera la guérison.

DE LA COQUELUCHE.

CETTE maladie est presque toujours épidémique; elle attaque spécialement

les enfans ; mais les adultes n'en font pas exempts ; elle est très-meurtrière ; on a vu des campagnes en être entièrement dévastées.

Les symptômes de la coqueluche sont la toux vive qui prend par accès appelés *quintes*, suivies de crachats muqueux. Cette toux est quelquefois si violente, que le visage en devient violet ; les hémorragies du nez, les convulsions, le mal de tête l'accompagnent aussi très-fréquemment ; les vomissemens en sont un des principaux symptômes ; le malade perd l'appétit ; il a de la fièvre, & éprouve de la difficulté dans la respiration. C'est dans la variété du tems & des saisons, qu'on doit chercher la cause de cette maladie. On remarque qu'elle est plus fréquente & plus dangereuse, quand les froids ont été précédés de pluies abondantes. Les humeurs dont le corps abonde alors, ne s'étant point évacuées par l'insensible transpiration ; il se fait un embarras dans le poumon ou dans l'estomac qui sont le siège ordinaire de cette maladie.

Le traitement de la coqueluche, chez les adultes, consiste dans les saignées,

les émétiques , les purgatifs , les boissons incisives , diaphorétiques , l'hydromel , les vésicatoires , les loochs avec le kermès , l'oximel scillitique. On doit être circonspect sur l'usage des calmans, & sur les purgatifs , si l'on ne veut courir le risque de supprimer les crachats : accident qu'il est de la plus grande importance de prévenir.

Quant au traitement des enfans ; voyez ce que nous en avons dit à l'article de la toux. Nous ajouterons seulement ici qu'on ne peut leur donner rien de mieux qu'une eau miellée dans laquelle on a fait infuser un peu de canelle ; quelques cueillerées de vin sucré , le sirop de fleurs de pêcher , &c. On peut faire vomir avec l'oximel scillitique , ceux qui sont d'un âge un peu plus avancé.

DU RHUME.

LE rhume de Poitrine dont il est ici question , est caractérisé par l'oppression , la difficulté de respirer , la raucité de la voix , la toux plus ou moins vive , tantôt sèche , tantôt humide.

On ne doit pas négliger les rhumes ; ils ont des suites aussi fâcheuses que la toux ; les causes en sont les mêmes ; les variations de l'air , le passage subit du chaud au froid , les exercices trop violens du poumon , tels que le chant , les instrumens à vent , &c.

La curation est aussi la même , que celle de la toux. On saigne , s'il y a beaucoup de fièvre ; on prescrit des boissons chaudes & diaphorétiques , les infusions de capillaire & des fleurs béchiques , la décoction de son avec le miel , le sucre ou le sirop de capillaire. Les rafraîchissans doivent être bannis.

DE LA PTHYSIE.

LES Auteurs désignent cette maladie ; sous le nom de *Tabes* ou de *Pthysie* indistinctement. Néanmoins il y en a quelques-uns qui ont jugé à propos de faire de ces maladies deux genres différens. Le premier est employé chez eux pour désigner l'étyisie ou la consommation ; le second , pour dénoter la pthysie. Comme elles ne diffèrent que par quelques circonstances légères , qui d'ail-

leurs n'ont aucune influence sur le traitement, nous n'adopterons point la subtile distinction de ces Auteurs.

Il nous importe également peu de savoir si le mot *Pthyisie* désignoit chez les anciens, la pourriture, ou bien une simple consommation & amaigrissement. Ces sortes de recherches n'étant que de pure curiosité, sont faites pour occuper le loisir des Théoriciens. Depuis longtemps, la valeur du mot *Pthyisie*, est fixée; c'est dans ce sens que je le prendrai.

Il y a des Médecins qui ont confondu la pthyisie avec le marasme, jusqu'au point d'avancer que celui-ci en étoit le dernier période; mais c'est une erreur. La pthyisie, il est vrai, ne sauroit subsister sans le marasme qui en est un des symptômes caractéristiques. Mais le marasme peut très-bien exister sans la pthyisie: c'est un fait dont une expérience journalière nous démontre la vérité.

On ne peut disconvenir que la pthyisie n'ait une grande affinité avec la fièvre hectique. L'intervalle qui les sépare est bien petit; & l'on passe aisément de l'une à l'autre: peut-être-même vaudroit-il mieux considérer la fièvre hectique comme le premier degré de la

physie. En effet, si l'on se donnoit la peine de pousser ses recherches un peu plus loin, on s'appercevrait, je pense, bientôt que les Médecins n'ont distingué ces deux maladies, que parce qu'ils n'ont pas trouvé de siège fixe & déterminé à la fièvre hectique; tandis qu'ils étoient persuadés que celui de la physie résidoit constamment dans le poulmon. L'on verra par ce qui sera dit dans la suite ce qu'il faut penser de cette opinion des anciens.

Il se présente une question qui a fourni pendant long-tems matière à une vive dispute. Fernel (a) nous apprend que de son tems, elle n'étoit point encore terminée. Il s'agissoit de savoir si l'on pouvoit être attaqué de la physie, sans avoir été auparavant hémoptoïque; ou, ce qui revient au même, si l'hémophtysie devoit être regardée comme la cause de la physie.

Cette question qu'il faut bien se garder de mettre au rang de ces futilités éphémères que l'on agite avec tant de chaleur dans nos Écoles, cette question, dis-je, ne pouvoit être décidée que par

(a) Fernel, Pathol. lib. 5. cap. X.

l'observation. Nous ne savons malheureusement que trop aujourd'hui que la pthysie reconnoît plusieurs causes, & qu'il n'est pas rare de la rencontrer, sans qu'elle ait été précédée par le crachement de sang.

Il y avoit un autre moyen bien simple de trancher la difficulté ; c'étoit de consulter les livres des Médecins Grecs, pour savoir ce que leur pratique leur avoit appris à ce sujet. Aretée s'explique assez clairement. Il dit : que quoique la pthysie soit une suite ordinaire de l'hémoptysie, on rencontre quelquefois celle-là, sans celle-ci (b) ; ne pourroit-on pas conclure de là, que de tout tems on s'est plus occupé à louer les anciens qu'à les lire ?

La pthysie est regardée avec raison ; comme la première maladie de la poitrine, tant à cause du nombre de ses victimes, qu'à cause de la difficulté qu'il y a à la guérir. Willis a observé (c) que toutes les autres affections du thorax, lorsqu'elles ont résisté à un traitement méthodique, ou qu'elles n'ont été guéries qu'imparfaitement, viennent se

(b) De caus. & nox. diuturn affect. lib. 1. cap. 8.

(c) Phagmac. ration, sect. 1. cap. 5.

perdre dans celle-ci ; comme on voit , dit cet Auteur , les petits ruisseaux se perdre dans les grandes rivières qui vont à leur tour se jeter dans la mer.

La pthysie est un de ces maux qu'il n'est que trop ordinaire de voir résister à toutes les ressources de l'art. Les Praticiens l'ont divisée en trois périodes ou degrés différens. Quoique cette division ne soit pas dans la nature , il ne faut cependant pas la négliger : elle peut servir à une description méthodique de cette maladie que les Auteurs ont traitée avec tant de confusion. Elle a d'ailleurs l'avantage de fixer le Médecin , tant pour la curation qui n'est pas toujours la même , que pour le pronostic , à la justesse duquel sa réputation est le plus souvent attachée.

On convient unanimement que la pthysie est incurable , lorsqu'elle est parvenue au troisième degré ; qu'au second , elle est très-difficile à guérir , & que ce n'est qu'au premier degré qu'on pourroit la combattre avec quelque avantage. Mais malheureusement , il n'est pas aisé de reconnoître ce période ; nous ne la connoissons que lorsqu'elle a passé au second degré , ou qu'elle est sur le point d'y passer.

On voit par-là , combien il importe d'avoir bien présent à l'esprit , les signes qui accompagnent cette maladie , dans son commencement. Je vais tâcher de les exposer avec le plus d'exactitude qu'il me sera possible.

PREMIER DÉGRÉ DE LA PHTISIE

LA phtysie se manifeste à peu près , de la même manière que le rhume. On est saisi de la toux ; mais cela n'étonne point ; on se persuade que celle-ci se terminera comme celle qu'on a déjà essuyée , & qu'une expectoration louable fera l'heureuse époque de sa fin ; on néglige conséquemment les remèdes , & plusieurs mois se passent , avant que le Médecin soit appelé : faute capitale dont les malades sont presque toujours les dupes.

En effet , quoiqu'il soit difficile au premier coup d'œil de démêler la vraie nature du mal : un homme instruit ne s'y trompe pas. Cette toux a des caractères particuliers qui n'échappent point à un œil clairvoyant. Elle est sèche dans la phtysie ; elle est humide dès les com-

mencemens du rhume. De plus, elle est constamment accompagnée d'un sentiment de pesanteur dans la poitrine, avec une diarrhée commençante.

Il faut néanmoins avouer que l'on voit quelquefois la toux devenir humide, dès le commencement; mais dans ces cas là même, les crachats sont constamment pituiteux; ils ne viennent qu'après des quintes. Cela n'est pas surprenant. L'irritation que ces quintes ont causée à la trachée-artère, fait couler à la langue, la sérosité des glandes répandues dans la membrane interne de ce canal: & la toux qui d'abord étoit sèche, devient humide. Ce mécanisme, comme le remarque Morton (*d*), ne ressemble pas mal à celui par lequel un enfant tire le lait du sein de sa nourrice.

La toux des phtisiques n'est pas aussi forte que celle des catharreux, pendant le jour. On a observé aussi qu'elle revenoit à des intervalles plus éloignés. Dans la nuit, ces proportions changent; & l'intensité de la toux est à peu près égale. Vraisemblablement parce que le corps

(*d*) De Pthisi.

étant couché, les poumons se trouvent moins à leur aise, étant comprimés par le diaphragme qui l'est, à son tour, par les viscères du bas ventre. Un autre phénomène bien remarquable, c'est que les malades toussent cruellement, jusqu'à ce qu'ils aient vomi les alimens qu'ils avoient avalés.

Ce dernier symptôme, joint à la toux, étoit regardé par Morton, comme un des moins équivoques de la phtysie. Ce n'est pas que le vomissement soit particulier à cette espèce de toux; il n'est pas rare de l'observer dans celles qui sont épidémiques & catharrales, sur-tout dans la coqueluche. Alors l'ensemble des autres signes, l'âge du malade, & le génie de l'épidémie dévoilent bientôt au Médecin la nature du mal qu'il a à combattre.

Les Phtysiques se plaignent, en toussant, d'une titillation désagréable au fond du gosier. Il ne faudroit pas s'imaginer que cette impression se fît immédiatement sur l'endroit auquel ils la rapportent; il paroît plus probable que cela s'opère par continuité, comme on voit; la douleur se propager jusqu'à l'extré-

mité du gland, quand la vessie est irritée par la présence d'une pierre.

Les Pthysiques ne goûtent point les douceurs du sommeil. De-là, ces anxiétés, cette tristesse, cette mauvaise-humeur qui ne les quittent jamais. Leur voix devient d'abord rauque, c'est la première altération qu'elle éprouve; bientôt elle est aigue, glapissante, elle s'affoiblit enfin peu à peu.

La difficulté de respirer augmente au moindre exercice. Il s'y joint une oppression & une pésanteur des hypocondres qui concourent avec les insomnies, à précipiter le malade dans la rêverie & l'abattement. Morton mettoit (e) ces deux derniers signes au rang des pathogmoniques. Quelques Auteurs ont avancé qu'une douleur de côté poignante accompagnoit presque toujours la pthysie dans son principe. Cela n'est vrai que lorsqu'elle succède à quelque maladie supposée de la poitrine.

Il n'est pas indifférent de quel côté les malades se couchent. On a remarqué que lorsqu'ils sont sur un côté, ils sont bien plus incommodés par la toux, que

(e, L e) cit. pag. 55.

s'ils se couchoient sur l'autre. Il faut en chercher la raison dans une plus grande affluence de liqueurs sur un côté, que sur l'autre : ce qui fait qu'ils ne peuvent se coucher qu'avec peine sur le côté opposé ; comme dans l'hydro-pisie de poitrine, lorsque l'épanchement n'est que dans une cavité.

Dans cet état de la maladie, on trouve la fièvre ; le pouls est assez fréquent ; il se répand sur l'habitude de la peau une chaleur acre, mais qui se fait principalement sentir à la paume des mains & à la plante des pieds ; elle redouble vers le soir & après les repas ; le visage se colore ; & l'on apperçoit sur l'os de la pommette, une rougeur éclatante, mais circonscrite.

On s'est trompé, quand on a dit que cette fièvre, dont je viens de parler, étoit quotidienne continue ; son type n'est point fixe. on voit des paroxismes se succéder plus ou moins rapidement, & à des intervalles inégaux : l'urine prend une légère teinte rouge, la soif se fait sentir, l'appétit est perdu.

Il y a pourtant des sujets qui le conservent dans son entier ; mais ceux-là même ne sont pas exempts des vomisse-

mens dont il a été parlé plus haut l'amaigrissement continue à se former ; mais il n'est pas encore sensible.

SECOND DÉGRÉ DE LA PHTISIE.

LA toux continue , & va toujours en augmentant : on voit alors qu'elle excède les bornes d'un rhume ordinaire : les jambes du malade diminuent ; c'est sur les mollets que portent les premiers effets de l'émaciation qui devient bientôt générale. Elle affecte insensiblement tout le corps qui perd son coloris naturel , devient pâle & jaune. Le malade est sujet à une fièvre qui est accompagnée de tous les symptômes de la pleuropéritonéumonie.

C'est alors , & non pas dans le premier état, que les phtisiques se plaignent d'une douleur de côté assez vive , mais qui cesse avec la fièvre. La gêne de la respiration augmente avec la toux ; la soif est plus ardente , les veilles continues , la chaleur plus acre. Ils ne peuvent trouver une situation commode ; ils sont dans une perpétuelle agitation ; quelquefois ces accidens sont portés à un si haut point, que les malades périssent.

Le plus souvent néanmoins ces symptômes se mitigent vers le septième, huitième, ou neuvième jour; mais c'est pour faire place à d'autres qui, quoique plus doux en apparence, ne conduisent pas moins sûrement les malades au tombeau. La fièvre change de nature, elle semble prendre le caractère intermittent; ses accès ne suivent aucune marche réglée, ils reviennent plusieurs fois dans un même jour, & sont précédés par des frissons.

Cette irrégularité n'est pas de longue durée: la fièvre paroît devenir quotidienne; quelquefois, mais plus rarement tierce. Les redoublemens, comme je viens de le dire, s'annoncent par des frissons dont la longueur & l'intensité varient: ils finissent par des sueurs abondantes & colliquatives. Il est à remarquer que ces sueurs arrivent dans la nuit, & qu'elles sont suivies d'une expectoration copieuse qui ramène le calme & tranquillise l'esprit du malade que la vue de tous les accidens avoit allarmé: il s'endort alors, & reprend ses forces pour soutenir une nouvelle attaque.

Dans cet état de la maladie, les crachats sont abondans: la plupart des

Praticiens assurent qu'ils sont amers, de doux qu'ils étoient dans le commencement. Cette assertion vague n'est assise sur rien de solide : ils sont par intervalle teints de filamens sanguins ; & à ce sujet, nous observerons qu'il n'est pas nécessaire que les malades ayent craché du sang, pour mourir pythiques. comme quelques personnes l'ont avancé. M. de Sault rapporte plusieurs observations qui confirment ce fait (f).

Aux symptômes ci-dessus exposés, le même Auteur en ajoute un qu'il a constamment observé : ce sont des embarras très-considérables dans le foye, manifestes dans le vivant, par une dureté de ce viscère bien sensible au tact, & quelquefois par sa douleur. Il est surprenant que les Auteurs n'en ayent pas fait mention. Il étoit aisé de s'en convaincre, en portant la main sur l'hypocondre droit du malade. J'ai senti plusieurs fois cette renitence dont parle M. de Sault. Lorsqu'on voudra s'en assurer, il faudra avoir la précaution de faire coucher le malade sur le dos, les jambes élevées ; alors on ne manquera pas de la sentir,

(f)

surtout si l'amaigrissement est considérable.

L'appétit que le malade avoit perdu dans le premier degré de sa maladie, se réveille dans celui-ci. On remarque que le plus grand nombre des physiques mange avec avidité, & digere bien : ils vont à la selle, une ou deux fois par jour, leurs excréments sont liés, & tels que pourroit les rendre l'homme qui se porte le mieux. Malgré cela, les alimens ne les réparent point ; au contraire, on les voit dépérir sensiblement.

Ce phénomène est très conforme aux loix de l'œconomie animale, & prouve bien que le poumon est le principal organe de la sanguification. En effet, les alimens ayant subi un premier changement dans le bas ventre, n'ont besoin pour prendre la nature des humeurs animales, que d'en subir un second qui doit leur venir de la part du poumon. Mais comme ce viscère est affecté, il ne sauroit agir sur eux. De-là il s'ensuit que l'appétit que les Médecins voyent paroître avec plaisir dans toute autre maladie, n'annonce ici que la terminaison la plus funeste. Cette idée que la théorie avoit enfantée, a été confirmée par l'ob-

servation. Bennet nous dit que les pthysiques sont désespérés. *Pthysici cibum avidè appetentes, & exinde robur neutiquam acquirentes, desperati (g).*

Le pouls des pthysiques varie singulièrement hors du paroxisme; le matin, par exemple, on le trouve foible, petit, obscur; il n'a presque point de fréquence. Si on l'explore dans le fort de l'accès, il est vîte, fort, fréquent; lorsque la sueur se déclare, sa force & sa vîtesse diminuent, il revient à son état primitif.

L'urine est ici rouge, comme dans les fièvres intermittentes, avec cette différence toutesfois que le sédiment qu'elle dépose est blanc & farineux.

TROISIÈME DEGRÉ DE LA PTHYSIE.

LA face hypocratique annonce infailiblement que la pthysie est à son dernier degré: les yeux se cavent & se ternissent, les tempes s'affaissent, les oreilles se relevent, le nez devient pointu, les pommettes faillantes, les lèvres semblent

(g) Bennet, tabid. theat, p. 3.

se coller aux dents, la bouche s'aggrandit; quand on la fait ouvrir, on la voit couverte d'ulcères: les malades se plaignent que leur gosier est douloureux & aride, & cette douleur se propage presque toujours jusqu'à l'oreille gauche (h). Je n'ai jamais eu occasion de faire cette observation. Il y a apparence que ce symptôme dépend de l'ulcération de la membrane qui tapisse la trompe d'Eustache. On a dit encore que les vaisseaux sanguins sont plus chauds que les chairs qui les avoisinent; je n'ai jamais pu apercevoir cela, peut-être n'en dois-je en accuser que l'imperfection de mon tact.

La peau du corps des phtisiques; celle surtout des extrémités, est rude, ridée & comme *chagrinée*; il s'y élève des pustules rouges qui sont la preuve la plus complète d'une dissolution totale dans les humeurs.

La maigreur est bientôt portée à son dernier période: le malade ressemble à un squelette: on diroit volontiers que les chairs sont fondues, & qu'il ne reste plus que la peau. Il est surprenant que dans cet état, l'action des muscles se sou-

(h) V. sa thèse: *An sagou phtisicus?* 1765.

tienne ; car ces malades exécutent tous les mouvemens musculaires , autant que la foiblesse où ils sont réduits peut le leur permettre , malgré l'aridité des capsules & des ligamens. M. Wanſwieten ⁽ⁱ⁾ a vu un Muſicien qui , la veille de ſa mort , touchoit très-bien du clavecin. Voici la raiſon qu'en donne cet Auteur. On ſait , dit-il , que le muſcle eſt compoſé d'une grande quantité de tiſſu cellulaire , & que la fibre charnue n'y entre que pour la plus petite partie. Il eſt donc poſſible , ajoute ce Médecin , que le muſcle ſoit réduit à un très-petit volume , ſans que ſa texture ſoit altérée : cette raiſon eſt puisſée dans la nature.

L'œdème des extrémités dans la pthiſie eſt l'avant-coureur de la mort. Il reconnoît ici une double cauſe. 1°. La difficulté que le ſang éprouve à paſſer à travers les poumons. 2°. La diſſolution des humeurs. En vain quelques Phiſiologiſtes objecteroient-ils que plus les humeurs ſont fluides , plus elles ſont propres à circuler. M. de Sauvages a très-ſolidement prouvé que l'aiſance de la circu-

(i) Comment. in aphr. tom. 4.

lation exigeoit un certain degré de cohérence dans les liquides (k).

Les ongles deviennent crochus, parce qu'ils ne sont plus soutenus par la graisse, les cheveux tombent, & cet accident est mortel; Hyppocrate ne l'a point omis (l). Le défaut de nourriture est la cause de cette dépilation chez les pthysiques, comme elle l'est chez les vieillards.

Les poux rongent ces malades sur leur fin; cela n'est pas étonnant. On sait que la chaleur & la putréfaction sont les deux agens qui font éclore ces insectes. Ces deux causes se trouvent ici réunies. Les pthysiques, comme chacun peut le remarquer, ont l'haleine fort puante; leurs crachats sont d'une fétidité qu'ils détestent eux-mêmes; ils rendent le pus presque tout pur, & leurs jours se terminent par la diarrhée. *Si sputum in ore contentum excreatum detestatur, & pus magis sincerum expuit; hunc intra breve tempus, asserito ex alvi profluvio periturum (m).*

(k) Dissert. sur les médicam.

(l) De morb. lib. 2.

(m) Hyppocrat. de morb. lib. 2.

Les malades qui s'étoient allarmés dans le second degré de leur maladie, se rassurent à mesure que leur fin approche: ils n'ont plus de frayeur, tout leur paroît d'un bon augure; ils se flattent de recouvrer bientôt leur première santé: & ces calmes trompeurs dont ils jouissent par intervalle, ne contribuent pas peu à les entretenir dans cet espoir. Ceux qui n'ont aucune connoissance de notre art ne sont pas les seuls à se bercer de cette illusion. M. de Sault (n) a vu des Médecins prêts à expirer de cette maladie, & se persuader qu'ils n'étoient point pthysiques, & j'en connois un qui est à-peu-près dans le même cas. Il est sujet à de fréquentes hémopthysies, & quand l'accès est passé, il n'y songe plus. Ce n'est pas qu'il ignore les accidens fâcheux qui en sont les suites ordinaires, car il est très-instruit. Tel est le tableau de cette maladie funeste qui enleve tant de personnes à la fleur de leur âge.

Tout a ses exceptions dans la nature; la pthysie a les siennes. On ne la voit pas toujours suivre la marche que nous venons d'indiquer: elle s'en écarte dans

(n) Dissertat. sur la pthysie.

certains climats. Sidenham nous apprend que dans le Bristol, où cette maladie est si commune, elle s'annonce par des crachats douceâtres rendus en abondance, qui, dans l'espace de trois mois réduisent les malades à un marasme consommé. La toux est légère le plus souvent: peu de malades sont sujets à ces toux *ferines* qu'on observe ailleurs (o).

La phtysie qui succède à une maladie inflammatoire suppurée de la poitrine, n'a que le second & le troisième période: puisque les malades commencent à cracher du pus. Cette espèce est prompte & vive. Cela ne doit pas surprendre, étant fomentée par un ulcère au poumon, & par la *dégénération* des humeurs.

Morton divise la phtysie en aiguë & en chronique. (p) Ce qui l'a engagé à admettre cette distinction, c'est qu'il a observé des phtysies qui parcouroient leur tems fort rapidement; tandis que d'autres laissoient parvenir les malades à un âge avancé, & ne paroissent pas même abréger leurs jours. On sent bien

(o) Procell. integ. cap. 2.

(p) Morton, de phtysi pag. 66.

que les deux espèces que nous venons de rapporter font du genre des aigues.

La phtysie est de tous les âges, mais les jeunes gens y sont plus particulièrement sujets. C'est depuis dix-huit jusqu'à trente-cinq ans, qu'elle attaque ses victimes. C'est la remarque du Pere de la Médecine. *Tabes præcipuè contingit ætatibus quæ sunt ab anno 18 ad 35 (q).*

Les femmes y sont plus sujettes que les hommes; je sai qu'il faut souvent en accuser la suppression de leurs règles; mais l'usage insensé qu'elles font des corps à baleine, n'y entre-t-il pas pour quelque chose? Spigellius (r) n'a pas craint d'attribuer à cette cause le grand nombre de phtysies qu'on voit régner en Angleterre. Les Médecins ont observé après cet Auteur, que les ligatures multipliées dont on charge les enfans, & surtout les filles, ouvrent la porte à une foule de maux parmi lesquels on peut ranger la phtysie.

Il est encore une autre raison qui explique pourquoi les femmes ont plus de disposition à la phtysie; c'est qu'elles ont voulu imiter les hommes dans tous

(q) Aphorism. 9. sect. 5.

(r) De human. corp. fab. lib. 1. cap. 9.

leurs excès; & comme leur tempérament est plus foible que le nôtre, il en reçoit des atteintes plus marquées : leurs règles se suppriment pour l'ordinaire au second période de la phtysie, pour ne plus reparoître. C'est un malheur, il seroit à souhaiter, lorsque leur fin approche, qu'elles pussent concevoir : la grossesse est un moyen de leur prolonger la vie. De deux femmes phtysiques au même degré, on peut être sûr que celle qui deviendra enceinte, portera son fruit à terme, tandis que l'autre pourra périr avant ce tems.

Ceux qui sont nés de parens phtysiques, portent ordinairement en venant au monde le germe de cette maladie, qui se développe plus ou moins vite, en raison du concours des diverses circonstances de la vie. Elle a cela de commun, avec bien d'autres maladies, qu'elle se transmet par héritage.

Sic patrum in natos veniunt cum femine morbi,

Il y a quelques années que M. Louis fit une dissertation pour prouver qu'il n'y a point de maladies héréditaires. Mais le raisonnement ne tient point contre l'expérience : elle ne nous

Z iv

prouve que trop cette fatale vérité.

Ceux qui par état ou par inclination, sont continuellement auprès des phtyiques, contractent une disposition à cette maladie : car elle est contagieuse. Ainsi les femmes des maris phtyiques, le deviennent presque à coup sûr, & *vice versa*

Un son de voix aigu ou rauque, est un de ces indices de la phtysie, qui trompent rarement. Il importe peu que nous l'ayons apporté en naissant, ou qu'il soit venu accidentellement. Dans le premier cas, il annonce une foiblesse naturelle du poumon; dans le second, une obstruction, un engorgement, ou un autre dérangement quelconque de ce viscère.

Les bossus, ceux qui ont la poitrine aplatie, ou quelque autre vice de conformation dans cette cavité, sont plus sujets à la phtysie que les autres hommes: la raison en est bien simple; on doit la déduire de la gêne qu'éprouve le poumon.

Morton (s) met encore au nombre des signes qui doivent faire craindre

(s) Loco cit.

cette maladie, la blancheur de la peau, une constitution maigre, la mollesse des chairs, les accès de passion hystérique, hypocondriaque, &c. Ces signes ne sont pas constans : les Auteurs en donnent beaucoup d'autres; nous laissons le soin aux Praticiens d'en fixer la valeur. Tels sont la pâleur du visage, la rougeur circonscrite des pommettes, l'allongement de la tête, l'excavation trop profonde du palais, la pâleur des gencives, l'arrangement irrégulier des dents, la longueur du col, &c.

Bennet a observé (1) que la phtisie survenoit assez souvent après l'amputation des membres. Les humeurs qui avoient coutume de s'y distribuer, obligées alors de refluer à l'intérieur, se jettent sur le viscère qui leur offre le moins de résistance : le poumon étant le plus foible de tous, comme je l'ai déjà dit au chap. de la Pleurésie, il s'y forme des stases, des engorgemens, des inflammations dont la phtisie est la suite.

Il est encore d'observation que ceux qui rendent une grande quantité de crachats, sont particulièrement enclins

(1) Bennet, theat. tabid, pag. 110

à la phtysie. Cette expuition annonce un abord considérable d'humeurs vers le poumon ; lequel ne peut avoir lieu , qu'en conséquence de l'atonie de ce viscère. Hippocrate & les anciens ne connoissoient que deux causes de la phtysie , le catharre & le crachement de sang.

Ils pensoient que dans le catharre , il se faisoit un écoulement de pituite du cerveau au poumon ; laquelle se fixant sur cet organe , acquéroit de l'acrimonie & caufoit un ulcère.

A ces deux causes , on en ajouta dans la suite une troisième. C'est l'empyème. Chez les Anciens , ce mot avoit une signification bien plus étendue que parmi nous. Il désignoit une collection de pus dans une partie quelconque.

Tous les Observateurs avouent d'un commun accord , que les maladies suppurées de la poitrine , dégèrent aisément en phtysie : il n'est même pas nécessaire que le foyer du pus se trouve dans le thorax , comme il sera dit ci-après.

Le nombre des causes de la phtysie a bien augmenté. Il est connu & prouvé que cette maladie peut être produite

par la suppression d'une évacuation accoutumée & nécessaire, des règles, par exemple, des lochies, des vieux ulcères, &c.

Personne n'ignore combien il seroit dangereux de sécher un cautère établi depuis long-temps. La nature habituée à cet égout, y détermine les humeurs surabondantes de notre corps: il seroit donc très-périlleux de leut fermer cette issue. nous ne manquons pas d'observations qui font voir que la phtisie a suivi de près des imprudences de cette espèce (u).

Une autre cause des plus communes de la phtisie, dans les grandes villes, c'est la suppression de la sueur des pieds, des aisselles, des aînes, à laquelle les personnes grasses sont fort sujettes. Comme ces évacuations ont une odeur désagréable, & qui frappe d'abord l'odorat, les femmes n'ont rien tant à cœur que de les arrêter: il n'est pas de remèdes qu'elles ne fassent pour cela; elles réussissent enfin, mais qu'arrive-t-il? la voix devient rauque, la poitrine se prend, & elles périssent phtisiques. On ne se per-

(u) Des maladies qu'il est dangereux de guérir.
Raymond.

suaderoit pas d'abord qu'une cause si légère pût donner lieu à un mal aussi grave: Rien n'est cependant plus vrai & les Médecins n'y font presque pas d'attention.

Les passions de l'ame, sur-tout la tristesse & la crainte, peuvent être regardées comme des principes éloignés de cette maladie. L'action marquée qu'elles ont sur les nerfs, le trouble qu'elles occasionnent dans les digestions, suffisent pour faire entendre leur manière d'agir. Il faut ranger dans cette classe, les fortes contentions d'esprit, les études trop long-tems continuées.

C'est pour cette raison qu'on voit si souvent mourir d'affection au poumon; les personnes de cabinet. Il faut pourtant convenir qu'on a trop donné aux travaux de l'esprit. Il est une autre cause bien sensible qui a échappé à la sagacité des Observateurs: cette cause est la position de ces gens-là. On les voit se pencher beaucoup sur leur bureau, lorsqu'ils écrivent: le bord de la table comprime la partie inférieure de la poitrine, & en altère ainsi les fonctions.

Cette idée n'est point chimérique: je parle d'après l'expérience d'un de mes

amis. Comme la foiblesse de sa vue, l'avoit forcé pendant l'ong-tems à se courber lorsqu'il écrivoit, il avoit contracté une douleur fixe à la région de l'estomac, & une légère difficulté de respirer. Il craignit les suites de cette infirmité, & chercha les moyens de les prévenir. Il a eu le bonheur de réussir, en se servant de lunettes qui lui permettent d'écrire sans se pencher. Depuis ce tems, il respire sans peine, les digestions ne sont plus troublées, il jouit d'une santé qu'il n'eut jamais pu recouvrer, avec tous les remèdes, s'il eût continué à garder, en écrivant, la position gênante à laquelle les myopes sont forcés.

Etmuller rapporte que les vents aigres produisent beaucoup de pthysies dans la Province de Moravie, en formant des concrétions dans le poumon. On lit dans la dissertation de M. de Sault une observation qui confirme bien celle d'Etmuller. » Une Demoiselle bien portante, mais qui prenoit de jour en jour plus d'embonpoint qu'elle n'auroit désiré, se mit dans la tête de le diminuer. Elle s'informa de tous côtés des moyens les plus efficaces, pour

» la conduire à son but. Quelque ame
 » charitable lui conseilla de boire cha-
 » que matin, un verre de vinaigre. L'a-
 » vis fut exécuté ; l'embonpoint dimi-
 » nua ; mais la Demoiselle devint pthy-
 » sique & mourut. A l'ouverture de son
 » cadavre, on trouva le poumon farci
 » de tubercules.

Cartheuser (*a*), en parlant de la ver-
 tu fondante du vinaigre, n'oublie pas
 de prévenir sur les suites funestes de ce
 remède. Le marasme & la phtisie sont
 celles dont l'Auteur menace ceux qui
 abuseront de cette liqueur.

Vanhelmont observe que les vapeurs
 de l'acide vitriolique & nitreux ont
 quelquefois occasionné la phtisie (*b*).
 Cet effet dépend encore de la coagula-
 tion des sucs opérée par les vapeurs aci-
 des.

Il se forme des *calculs* aux poumons,
 comme à la vessie & aux reins. Rien
 n'est plus commun que d'en voir rendre
 en toussant. Lorsqu'ils sont d'une figu-
 re inégale & raboteuse, ils ne sauroient
 passer dans les bronches, sans déchirer

(*a*) Fundam. mat. medic.

(*b*) Oper. pag. 200.

quelque vaisseau : aussi voit-on qu'ils produisent le plus souvent une hémoptysie assez violente à laquelle la phtysie succède bientôt. Bennet a remarqué que cette espèce étoit du plus mauvais caractère (c) : *Phtysici*, dit cet Auteur, *quibus pulmones, ob lapidum & ossium inaequalium innascentiam, lacerati fuere, deploratissimi.*

Ce fait s'explique sans peine. Nous savons qu'à l'habitude du corps, les plaies avec lacération de chairs, sont celles qui fournissent la suppuration la plus abondante, & qui se cicatrisent le plus difficilement. Qu'on fasse l'application de cette théorie au cas présent, & l'on verra qu'elle s'accorde avec l'expérience.

Willis qui a écrit d'assez bonnes choses sur la phtysie, croit (d) que la dégénérescence du fluide nerveux seule, & sans complication d'aucune autre vice, peut causer la phtysie. Les preuves qu'il en apporte, sont purement hypothétiques, & paroissent saisies à la pointe de l'imagination. C'est pourquoi

(c) Bennet, theat. tabid. pag. 100.

(d) Pharmacœu, ration.

peu de Médecins adoptent son sentiment. Celui de Morton qui admet une altération générale des liquides pour principe de la phtysie, n'est pas renfermé dans des limites assez étroites (e). Morton lui-même a vu des vomiques qui couvant dans les bronches, dégénéroient en phtysie. Cette espèce, au rapport de Willis (f), est moins funeste, parce que le kiste étant plein, la matière sort par la voie des crachats, sans être repompée dans la masse du sang qui, par ce moyen, n'est point inficiée.

Les écrouelles sont mises avec raison, au nombre des causes de la phtysie. Les gens de l'art n'ignorent pas qu'il y a dans les viscères des écrouelleux, des petites tumeurs semblables à celles qui se montrent à l'extérieur; qu'elles s'enflamment & s'absèdent quelquefois. Mead (g) a observé que ceux qui avoient eu les écrouelles dans leur bas âge, étoient ensuite singulièrement exposés à la phtysie: & les Médecins Allemans nous apprennent que dans le Nord, cette ma-

(e) Morton, de phtysi, p. 36.

(f) Loco sup. cit.

(g) Mead, præcepta & monita.

ladie est presque toujours fomentée par un vice scrophuleux.

L'acrymonie du sang peut aussi produire la phtisie ; les fastes de la Médecine sont remplis de faits qui prouvent cette vérité. L'art a quelquefois prévenu & même guéri cette espèce, en faisant une révulsion salutaire de cette humeur acre, à la surface du corps. Bennet rapporte qu'il a vu dans ce cas, plusieurs personnes auxquelles il a sauvé la vie par ce moyen ; il cite entr'autres, un Marchand de Londres, réduit dans l'état le plus affreux, & qui portoit à la main & aux pieds, des ulcères rongeurs, d'où découloit une humeur faineuse très-caustique qui n'avoit point encore attaqué le poumon (h).

Les vapeurs du charbon portent particulièrement à la poitrine : les Villes où l'on s'en sert beaucoup, abondent en phtisiques. C'est pour cette raison qu'il y en a tant à Londres, & que les Maréchaux ferrans, les Serruriers, les Taillandiers, &c. en un mot, tous les Ouvriers qui forgent le fer, y sont très-exposés. Elle commence dans cette

(h) Theat. tabid.

forte de gens , par une toux sèche qu'on néglige. Le mal fait cependant des progrès rapides ; l'on mande enfin le Médecin , quand il n'y a plus de remède.

L'air des environs de la mer , surtout lorsque le Pays est plat & marécageux , est très-propre à engendrer la phtysie. On croit que cela s'opère , parce que le fluide est chargé d'exhalaisons salines. Cette opinion ne paroît guères fondée ; la raison en est qu'on ne voit aucune pulmonie , ni aucune toux , dans certaines plages de la nouvelle Russie & de la nouvelle Angleterre (i). Mais à quelle altération particulière de l'air faut-il attribuer cet effet ? Nous n'en savons rien. Nos connoissances sur les vices de ce fluide sont trop peu avancées , pour qu'on puisse donner une raison solide de ce fait.

Le commun des hommes ne pense pas que l'air puisse pécher par trop de pureté , rien n'est cependant plus vrai. M. de Bordeu a déjà remarqué que l'air dépourvu des émanations des animaux & des plantes , que cet Auteur appelle

(i) Syden. process. integ. pag. 530.

si ingénieusement *air vierge*, doit être compté parmi les causes des écrouelles (k). Henster avoit dit avant M. de Bordeaux, que l'air sans vapeurs ne convenoit pas plus à l'homme, que l'eau pure aux poissons de mer (l). J'oserois presque aller plus loin que ces deux Médecins, & avancer que cet air peut produire la phtysie, fondé sur une observation qui semble mettre ceci hors de doute. Un de mes freres, jouissoit de la meilleure santé, lorsqu'il alla faire un voyage dans un Pays montagneux & fort aride. Quoiqu'il n'y eût demeuré que quinze jours, il en rapporta une toux vive & sèche qui, dans quatre mois, le conduisit au tombeau, avec tous les symptômes d'une pulmonie confirmée.

Après avoir détaillé les causes de la phtysie, je vais passer à l'examen de sa nature & de son siège. Le plus grand nombre des anciens Médecins la faisoient dépendre d'un ulcère au poumon, imaginé sans doute à cause de l'abondance des crachats. L'ouverture des cadavres confirma cette opinion ; & il

(k) Prix de l'Acad. Roy. de Chir. tom. 3 p. 56.

(l) De morb. variolos.

n'en fallut pas davantage pour la faire adopter de tout le monde. On étoit si persuadé que la pthysie ne pouvoit exister sans ulcère au poumon, qu'on le fit entrer dans la définition de cette maladie. En vain lisoit-on dans Hippocrate : *agrotabant macilenti citrà pulmonum ulcus* (m). L'autorité de ce grand Maître ne parut pas devoir l'emporter sur l'observation.

Willis est le premier qui ait osé attaquer une erreur respectable par son ancienneté. Ayant ouvert plusieurs cadavres de Pthysiques, sans trouver d'ulcère aux poumons, il a changé la définition de cette maladie; & au lieu de dire avec ses prédécesseurs : *quod sit totius corporis intabescencia ab ulcere pulmonis*, il a dit : *méliùs definitur, totius corporis intabescencia à malâ pulmonis conformatione orta* (n).

On lit dans Riviere (o) des observations conformes à celles de Willis. Ces deux Auteurs n'ont souvent vu dans les poumons des Pthysiques, qu'un amas de tubercules cruds. D'après ces

(m) Epidem. lib. 1.

(n) Loco pluries cit. part. 2, sect. 1, cap. 6.

(o) Prax. med.

autorités, & bien d'autres dont il fera fait mention plus bas, M. Default a cru pouvoir avancer que la véritable & unique cause de la phtysie, étoit les tubercules du poumon. Ce Médecin a eu tort d'étendre cette cause à tous les cas particuliers possibles : il eût beaucoup mieux fait de la restreindre dans de justes bornes.

En effet, on ne peut disconvenir que ces tubercules ne se rencontrent très-souvent. Sennert qui a recueilli les opinions des anciens, a composé un chapitre entier de *tuberculis pulmonis* (p). Morton lui-même qui pense là-dessus comme les anciens, n'a disséqué aucun cadavre de Poumoniques, où il ne les ait constamment trouvés. Il n'est presque pas de page dans son livre où il n'en parle. Bonnet rapporte (q) plusieurs observations où ils ont été réputés pour la véritable cause de la phtysie. Enfin Valsalva, Morgagni (r), M. Lieutaud (s) & beaucoup d'autres

(p) Sennert. lib. 2. part. 2 cap. 8.

(q) Anat. pract. lib. 2. sect. 7.

(r) De sed. & caus. morb.

(s) Hist. Anat. med.

Anatomistes ont apperçu maintes fois ces tubercules.

Il est bien clair que l'ulcère du poumon n'est que secondaire, & qu'il ne paroît ordinairement qu'au second état de la maladie; que les anciens avoient pris l'effet pour la cause, & que les modernes qui les ont suivis, sont tombés dans la même erreur qu'eux. Mais est-on en droit de conclure de-là que ces tubercules existent toujours? non sans doute: ce seroit une erreur presque aussi grave que celle que je viens de relever.

Bonnet (1) ne trouva dans un Pthysique, que les poumons attendris, & sans ulcère. Sydenham a très-souvent fait la même observation sur tous les Pouthoniques du Bristol, qu'il a eu occasion d'ouvrir (2). M. de Haën (3) a vu les poumons sains & entiers à des Pthysiques dans lesquels on se seroit attendu à les trouver consumés, vû la quantité énorme de crachats qu'ils avoient rendus, pendant leur vie. Ce dernier fait prouve encore que cette maladie n'est

(1) Loco cit. pag. 56.

(2) Proceff. integ. pag. 534.

(3) Rat. med.

pas tellement appropriée à la poitrine, qu'elle ne puisse bien résider ailleurs, même dans une partie très-éloignée.

J'ai dit plus haut, que les Phtyiques crachoient quelquefois des calculs : on fait avec quelle facilité ces concrétions se forment dans le poumon ; elles suffisent seules, pour donner la pulmonie, sans qu'il soit besoin de supposer de tubercules : & cette espèce, comme on l'a vu, est du plus mauvais caractère, par le délabrement affreux que ces calculs font en sortant.

Tout ce qui pourra donner naissance à ces calculs, doit donc être évité avec le plus grand soin. Une atmosphère pulvérulente est, on ne peut pas, plus pernicieuse ; c'est pourquoi les Tailleurs de pierre, les Plâtriers, les Meuniers, les Perruquiers, &c. sont si exposés à la maladie dont il s'agit. Par la même raison, il n'est pas prudent d'habiter dans des chambres nouvellement recrépies ; l'air qu'on y respire est chargé de particules terreuses qui ne peuvent que blesser le poumon. Je connois une jeune personne qui, pour avoir commis cette imprudence, est attaquée d'un crachement de sang qui revient par intervalles, &

d'une toux continuelle : ce font sans doute les précurseurs d'une phtysie confirmée. Il y a une espèce de phtysie produite par un ulcère de la trachée-artère, qu'il ne faut pas confondre avec la phtysie ordinaire, parce qu'elle se guérit avec plus de facilité. Voici ses caractères distinctifs.

La respiration n'est point aussi gênée que dans l'autre ; les crachats sont moins abondans, & la douleur que les malades éprouvent, est fixée au fond du gosier. C'est d'après ces signes, que Morgagni (z) osa, dans sa jeunesse, se charger du traitement d'un Phtysique que tous les Médecins avoient regardé comme désespéré. L'évènement justifia sa hardiesse, & la guérison radicale de son malade, lui fit un honneur infini.

Cette espèce de pulmonie n'est pas une nouvelle découverte, comme on pourroit le penser. Hippocrate l'a décrite avec cette vérité qu'on reconnoît dans tous ses tableaux (c). Les moyens curatifs sur-tout y sont très-bien expo-

(z) Loc. plur. cir. litt. 21. art. 27.

(c) De morb. lib 2.

fés. Le lait & les autres adoucissans conviennent beaucoup dans ce cas, & il est de la dernière importance que le malade évite l'air froid, le vent & le soleil. C'est à l'exécution rigoureuse de ce précepte d'Hippocrate, que Morgagni doit le succès qu'il a eu. Il faut encore que le malade parle peu. Aëteus (a) conseille, dans ce cas, de mettre, pendant la nuit, la tête dans une position plus déclive que le reste du corps, de peur qu'il ne découle quelque chose de la gorge, dans la trachée-artère.

Dans le premier degré, les crachats des Pthysiques sont insipides ou douceâtres: ce n'est qu'au commencement du second, qu'il s'y mêle un léger goût d'amertume, qui dépend de la bile. Cette humeur ne pouvant se filtrer dans le foye, à cause des obstructions qui s'y forment, l'amertume va en augmentant, & ne disparoît que pour faire place à une qualité plus mauvaise encore; je veux dire, à la puanteur des crachats. Il s'en faut bien cependant que ceci soit constant; il n'est pas rare de voir les crachats salés & même amers

(a) Med. tetrabib. sectm. 1.

dès le premier degré ; quelquefois au contraire, ils sont d'une douceur fade dans le progrès du mal, même étant mêlés avec du pus. C'est un fort mauvais signe, selon la remarque de Bennet: les malades périssent ordinairement dans trois ou quatre mois.

Cet Auteur pense, avec raison, que la mort de ces malades est causée par l'excès de leur maigreur, & non par l'ulcère de leurs poumons. En effet, il est hors de doute que c'est le suc nourricier qui, sortant avec les crachats, leur communique la douceur qu'ils ont. Ce qui acheve de confirmer cette vérité, c'est que si l'on expose ces crachats au feu, ils prennent, comme le suc nourricier, la consistance d'une gélée blancheâtre.

Les crachats de la meilleure qualité, sont ceux qui n'ont aucun goût. On a observé que les Pthysiques qui les rendent tels, dépérissent plus lentement que les autres, toutes choses égales d'ailleurs.

Mais quand les crachats ont de l'odeur, ils sont d'un très-mauvais augure, puisqu'ils annoncent au moins un commencement de putréfaction. Ce-

pendant Bennet a très-judicieusement fait observer que ces crachats n'annonçoient pas toujours une mort certaine (b). Qui est-ce qui ignore en effet que le sang le plus pur se pourrit promptement, dès qu'il cesse de circuler ? Combien de personnes saines, mouchent le matin en se levant une morve puante, parce qu'elle a séjourné dans le sinus ? Doit-on être surpris après cela que le pus se corrompe dans un viscère aussi chaud & aussi humide que le poumon, où d'ailleurs l'air a un libre accès.

Les Praticiens ont vu nombre de sujets qui crachant des matières très-puantes, ne laissoient pas de vaquer à leurs affaires. M. Wanswieten en rapporte un exemple frappant (c). C'étoit un jeune homme dont les crachats, principalement ceux qu'il rendoit le matin, répandoient une odeur si infecte, qu'il ne pouvoit la supporter lui-même, quoique naturellement peu délicat. Cela n'empêcha pas ce jeune homme de vivre encore pendant deux ans, sans être obligé d'interrompre ses occupations.

(b) Bennet, theat. tabid. pag. 44.

(c) tom. 4. aphor.

C'est dans le tems de la puanteur des crachats que la pthysie est plus contagieuse. Il faut n'entrer dans la chambre des malades, que le plus rarement qu'il est possible, y rester peu & se tenir éloigné d'eux. Les Médecins se sont apperçus de tout tems que la pulmonie pouvoit se contracter par contagion. Galien surtout fait sentir avec force le danger qu'on court, en habitant avec des malades de cette espèce (d). Le pthysique dont parle Wanfwieten infecta sa sœur & sa servante qui l'avoient assisté jusqu'à la mort. Si donc l'on trouve dans les Auteurs peu de relations d'ouvertures de pthysiques, n'en cherchons la cause que dans la crainte qu'ils avoient de prendre cette maladie.

Le défaut de puanteur dans les crachats ne doit pas tout-à-fait rassurer sur le danger de la contagion: l'haleine des malades, leur transpiration même sont dangereuses. Une femme pthysique sur le bord du tombeau, ayant donné à son mari un baiser au menton, la barbe lui tomba précisément à l'endroit où elle avoit appliqué ses lèvres, quoi-

(d) De febrib. tit. 1. cap. 9.

qu'elle crût aux environs , comme auparavant. Heureusement pour l'homme, ce fut là que se bornerent tous les mauvais effets de l'haleine de sa femme; il vécut très longtems, sans être attaqué de la poitrine.

Quant aux habits des pulmoniques, je pense que le parti le plus sage est de les brûler. J'ai connu un jeune homme qui, pour avoir porté ceux d'un phtyrique, avoit contracté une toux sèche qui n'annonçoit rien de bon pour l'avenir.

Il n'est pas prudent d'habiter tout de suite la chambre dans laquelle les phtyriques sont morts. Il faut au moins mettre un intervalle de trois mois, & ouvrir chaque jour, depuis le matin jusqu'au soir, les fenêtres de l'appartement. ces précautions sont indispensables pour quiconque veut éviter la contagion.

Les Médecins sont dans l'usage de jeter sur des charbons ardents les crachats des pulmoniques, persuadés que s'ils sentent mauvais, c'est une preuve certaine que la mort approche. Rien n'est plus illusoire que cette épreuve. Il est certain que les crachats même des personnes les plus saines, répandent de

l'odeur, lorsqu'on les brûle : ainsi on ne peut en rien conclure pour le prognostic. La puanteur qui s'en exhale ne pourroit donc servir tout au plus que de point de comparaison, pour déterminer le degré de putréfaction qui s'est faite dans toutes les humeurs. D'ailleurs cette expérience est pleine de dangers : les crachats en se réduisant en vapeurs, se répandent dans la chambre, en infectent l'air, & passent dans les poumons de ceux qui s'y trouvent.

Rien n'est aussi plus ordinaire, que d'entendre dire dans la pratique: *Voilà des crachats purulens*. Mais ceux qui tiennent ce langage ignorent donc que l'art ne possède encore aucun signe certain, pour distinguer ceux qui sont purulens, d'avec ceux qui ne le sont pas ? les moyens qu'on nous a donnés comme infaillibles, pour s'assurer de leur qualité, n'ont rien de bien solide. Le pus, dit-on, diffère de la pituite ou de la matière des crachats, en ce qu'il est d'une couleur cendrée, & que celle-ci est blanche ; en ce que le pus est au moins un peu fétide & que les crachats ne le sont pas ; enfin en ce que, si on jette le pus dans l'eau, il perd sa *cohésion*, & se divise en flocons, ce

qu'on ne voit point arriver aux crachats. Je prie les Auteurs de cette opinion de concilier ces deux derniers caractères du pus, avec ce qu'en dit Arétée.

Le pus, dit ce sage Observateur, est épais & sans odeur, *glutinosum & odore carens* (e). La couleur cendrée ne lui est pas plus essentielle : Hyppocrate n'en parle pas, & n'exige du pus, pour qu'il soit bon, d'autres qualités que celles-ci, *album, leve, æquale*.

La poumonie est fâcheuse dans tous les âges; mais on a observé que les enfans en revenoient plus aisément que les adultes, quoiqu'ils aient une fièvre lente, une toux assez forte, & que l'émaciation soit générale.

Cette maladie fait, toutes choses égales d'ailleurs, des progrès plus lents chez les vieillards que chez les jeunes gens.

Les fréquentes hémorragies du nez, pourvu qu'elles soient médiocres, sont salutaires aux pthysiques, & prolongent leur vie.

Malheur aux filles nubiles, si la pthysie les prend sur le point d'être réglées pour la première fois. Sa marche est rapide

(e) De caus. & not. diuturna. affect. lib. 1. cap. 9.

alors, & les conduit en peu de tems au tombeau.

Quand la couleur des joues est plus vive d'un côté, on prétend qu'on peut affurer que le poumon de ce côté est affecté. Cela est vrai en général; mais le lieu de la douleur est un signe bien plus constant.

La mort des pthifiques est souvent déterminée par une hémorragie considérable: cela ne doit pas surprendre, à cause de l'ulcère qui ronge leur poumon.

Pour traiter méthodiquement la pthysie, il faut la distinguer en deux états: le premier est l'inflammation du poumon; le second est l'ulcère de ce viscère. On sent bien que dans le premier cas, la cure doit être antiphlogistique. Les petites saignées fréquemment réitérées sont très-convenables: on en a vu l'effet le plus heureux (f).

La quantité de sang qu'on a coutume de tirer, varie depuis quatre, jusqu'à huit onces, & l'intervalle entre chaque saignée, est d'une semaine: on les diminue quelquefois, lorsque les circonstances paroissent l'exiger. Il est remarquable

(f) Observat. sur les maladies des arm. tom. 1.

que les malades ne font jamais si soulagés la première nuit après la saignée que la seconde ou la troisième.

Il ne faudroit cependant pas que cette méthode devint trop générale, elle exige bien des restrictions qui doivent être tirées des circonstances. Quelquefois l'ouverture de la veine trouve des oppositions de la part du malade, de ses parens, & surtout des Médecins appelés en consultation. Pour lors on peut proposer les ventouses scarifiées, elles suppléent merveilleusement à la saignée.

Le vésicatoire entre les deux épaules n'est pas moins souverain dans le premier degré de la pulmonie, que dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Baglivi a beau le regarder comme un poison, il n'avoit puisé, sans doute, cette crainte du vésicatoire dans la phtisie, que dans une théorie dont le Docteur Whitt a mis la fausseté dans la plus grande évidence (g).

Ce Médecin n'est pas le seul qui se soit bien trouvé de l'usage des vésicatoires. Tous ceux qui ont eu le courage de les essayer, se sont félicités de leurs tentati-

(g) Transact. phil. tom. 2. an. 1758

ves. Je connois plusieurs Médecins de la plus haute réputation qui ne bornent pas l'application du vésicatoire au premier degré de la pthysie ; Morton lui-même le recommande : il est surprenant qu'après une telle autorité, Baglivi (h) se soit déclaré si ouvertement contre ce remède.

La boisson des pulmoniques dans le premier état dont nous venons de parler, doit être rafraîchissante, & légèrement résolutive. Il est bon d'y jeter quelques gouttes d'acide vitriolique, ou ce qui est encore préférable, quelques tranches de limon. Un hydrogala fait avec parties égales de lait & de décoction d'orge, & assaisonné avec du sucre, est très-agréable, & peut servir en partie de nourriture. Une décoction de pain édulcorée avec les fruits de la saison, ou avec leur gelée, convient assez : les farineux, les crèmes de riz, de gruau, de sagou, sont très-avantageuses.

Le second état de la pulmonie, c'est l'ulcère, ou pour parler plus correctement, l'abcès. Il présente les mêmes indications que l'abcès extérieur, mais elles ne sont pas aussi aisées à remplir,

(h)

parce que le mal ne se voit pas, que les mains ne fauroient y atteindre, que les topiques ne peuvent pas y être appliqués immédiatement, & que le poumon est dans un mouvement continuel.

Le premier objet qu'on doit se proposer, est de procurer l'expulsion de la matière purulente : les bronches sont la voie la plus commode & la plus sûre ; celle par conséquent que l'on doit préférer. Tous les béchiques conviennent dans ce cas. Il y a cependant un choix à faire selon la qualité du pus. S'il est trop séreux, trop âcre, & qu'il faille lui donner de la consistance, les décoctions de jujubes, de capillaire, de pariétaire, de pied-de-chat, de scabieuse, de bouillon-blanc, de tussilage, &c. conviennent. Si au contraire, le pus pèche par trop de cohérence & de ténacité ; ce qu'on connoît par l'épaississement des crachats, & les efforts que le malade fait pour les rendre ; les béchiques incisifs doivent être mis en usage. Parmi ceux-ci nous choisissons le vélard, l'ache, l'hyssope, la camphrée, & surtout l'oximel scillitique, on pourroit aussi donner la teinture autiphthysique suivante.

4 Sucre de Saturne ʒʒ
 Vitriol de Mars ʒi
 Esprit de vin rectifié . . ʒi

Faites une teinture à froid.

On conseille encore de faire respirer la vapeur du soufre, des plantes aromatiques brûlées ou bouillies, ou d'habiter un atmosphère qui en soit imprégné. Galien se trouva fort bien d'envoyer les phtisiques à portée du mont Vésuve, afin qu'ils respiraissent les vapeurs sulphureuse, de ce volcan.

Le séjour des étables est vanté par quelques-uns comme un puissant remède dans quelques cas. Il parut, il y a deux ans, une petite brochure, où l'on tâche de démontrer l'utilité de cette méthode; les observations seules ont droit de l'apprécier; tout ce qu'on peut dire, c'est que peu de personnes voudront s'y soumettre, qu'elle paroît exposée à beaucoup d'inconvéniens, & que jusqu'ici elle n'a pas fait fortune.

Les bons effets que les balsamiques avoient paru produire à l'extérieur, doivent engager à s'en servir dans l'ulcère du poumon. C'est un des remèdes les plus usités de nos jours: cependant ils ne sont point exempts de danger. Tout le monde

fait que les baumes augmentent la chaleur de la fièvre. Bennet a judicieusement observé qu'à l'exception de quelques circonstances, où il faut échauffer & donner du ton, il étoit prudent de s'en abstenir, pendant tout le reste du traitement.

Cette méthode d'administrer les baumes étoit imparfaite; on s'en apperçut bientôt. Il est inconcevable en effet, que quelques gouttes de baume du Pérou ou de la Mecque, noyées dans le sang, puissent lui communiquer une qualité détersive. Il y avoit un moyen aisé de les faire parvenir au poumon, c'étoit les fumigations.

Ce remède est fort ancien dans la phtisie. Avicennes dit qu'on s'en servoit de son tems (i); mais il garde un profond silence sur leurs bons ou leurs mauvais effets. Felix Flater va plus loin; & dit que les fumigations peuvent être utiles (k). Cette façon de s'exprimer annonce assez qu'il ne les a pas essayées;

(i) Quandoque administrantur in hac agridine (phtisi) genera suffumigationum exsiccanium & mundificantium, quibus fit suffumigatio cum trajectory. lib. 3. fin. 10 tract. 5. cap. 6.

(k) Lib. 1. cap. 5.

& qu'il ne les vante que d'après le raisonnement ou le témoignage d'autrui. Bennet s'étend sur la manière dont on doit les faire. Il faut dit-il fermer avec soin, les fenêtres & la porte, afin qu'il ne se glisse dans la chambre aucun vent coulis : le malade y restera long-tems exposé. Sans ces deux précautions on n'en doit attendre aucun effet avantageux (1).

Comme les fumigations dessèchent les voies par où elles passent; Bennet, pour parer à cet inconvénient, étoit dans l'usage de les marier avec les évaporations humides. Il rapporte l'histoire d'un Marchand de Londres qui, à la suite d'une toux invétérée, qui lui avoit occasionné un crachement de sang, eut un ulcère au lobe droit du poumon : l'usage des fumigations & des évaporations le rétablit, & le fit jouir d'une santé parfaite pendant six ans au bout desquels il mourut d'un rhume.

Le même auteur assure avoir guéri, en combinant ces deux méthodes, deux personnes qui crachoient leurs poumons, à la suite d'une phtysie invétérée.

Il a été souvent témoin de la bonté

(1) Bennet, tabid. theatr.

de ces remèdes, dans les érosions de la membrane interne des bronches.

Mead conseille beaucoup les fumigations. Il est persuadé qu'on peut en retirer de grands avantages, & qu'on a tort de les négliger (*m*).

Cependant leur usage n'est pas à l'abri de tout danger. Il est à craindre qu'elles ne causent des irritations fâcheuses dans les poumons & n'augmentent la toux. Le moyen de prévenir cet effet, est de suivre la méthode de Bennet ou de Wanswieten. Ce dernier n'impregne que successivement l'air de la chambre du malade de vapeurs balsamiques, & s'arrête dès que le patient commence à se sentir incommodé.

On a ensuite proposé le miel comme spécifique dans la pulmonie. C'est pousser la chose un peu trop loin, & avancer une proposition qu'on ne sauroit absolument prouver : le miel remplit à la vérité plusieurs vues à la fois ; il est détensif, antiseptique & nourrissant ; mais il n'a point la vertu spécifique de guérir la maladie que nous traitons. Le sucre & surtout le rosat a opéré des effets

(*m*) Monit. & Præcep. med. cap. sect. 10.

plus décisifs que le miel. Plusieurs Praticiens se louent beaucoup de l'avoir employé (n).

Avicene surtout l'éleve jusqu'aux nues. Il recommande d'en manger chaque jour autant qu'on pourra, même de le mêler avec du pain. Ce n'est qu'à cette dose qu'on peut, dit-il, se flatter de le voir réussir. Pris de cette manière, le sucre a guéri plusieurs pthysiques désespérés (o).

Malgré le témoignage d'Avicenne, il est des Médecins qui ne croient pas l'usage du sucre aussi sûr qu'on le croit communément. On prétend qu'il peut disposer les poumons au relâchement, même à la gangrène, & l'on appuye cette opinion sur la délicatesse extraordinaire de la chair des cochons qu'on nourrit dans les Isles avec le marc des cannes à sucre.

L'infection des humeurs occasionnée par la résorption du pus, est peut-être le plus grand obstacle à la guérison de la pulmonie. C'est pourquoi de tout temps, les gens de l'art se sont appliqués à la prévenir, ou à la corriger.

Divers remèdes sont propres à pro-

(n) Cardan, de curat administ. cur. m.
Hoffmann, med. rar. & systemat. tom. 4.

(o) Canon. med. lib. feu. X. tract. 5 cap. 6.

duire cet effet; les acides, les savoneux naturels dont nous venons de parler, & les diaphorétiques légers. Ces derniers paroissent d'abord contre indiqués; cependant administrés par une main habile & d'une manière convenable, ils ont opéré plusieurs guérisons; Marcellus Donatus (p) en rapporte un grand nombre très-frappantes.

Personne n'ignore que les abcès au poumon se guérissent souvent par la voie des urines. L'art a imité la nature (q) & l'on a donné les diurétiques dans la phtysie; on en a observé de bons effets; mais il paroît que leur manière d'agir n'est pas encore bien connue. Le plus grand nombre des Médecins ne considère en eux que la vertu qu'ils ont de pousser par les urines. Elle est la plus évidente, à la vérité; mais ils en possèdent une autre qui n'est pas moins utile que la première, je veux dire, qu'ils sont fondans, désobstruans, apéritifs, & propres par conséquent à résoudre les tubercules du poumon que l'on fait être souvent la cause de la phtysie.

(p) De med. hist. mirab. lib. 3. cap. X.

(q) Murton, Bagliv. Murer, &c. conseillent beaucoup les apéritifs dans la phtysie.

D'après cette réflexion, M. Default desiroit qu'on fît usage des sels neutres, du mercure, & surtout des préparations de fer, des eaux minérales ferrugineuses. Il est certain qu'elles peuvent être très-utiles. On lit dans les essais de physique & littéraires de la Société d'Edimbourg (1) l'observation d'une phtisie confirmée avec crachats fétides, guérie par leur usage.

Les purgatifs n'ont pas été totalement négligés dans le traitement de la phtisie. Il faut avouer cependant que ce n'est qu'avec beaucoup de circonspection qu'on les a fait prendre. On a craint d'accélérer la diarrhée qui termine ordinairement la carrière des pulmoniques. Le premier degré est le seul où les Praticiens les ayent ordonnés; encore n'ont-ils permis que les plus doux. Ce ménagement me paroît, j'ose le dire, avoir été porté trop loin. Hyppocrate ne craignoit pas d'ordonner des purgatifs assez violens, tels que les baies de thymelæa ou de thytimale. Il se proposoit sans doute, de faire par là, une révulsion, sans laquelle on ne parviendra jamais à

(1) Dissert. sur la phtisie.

cicatriser l'ulcère du poumon. C'est dans cette vue, que quelques Praticiens abandonnent les adoucissans, pour ne s'attacher qu'aux cautères, aux vésicatoires, aux setons, aux sternutatoires, &c. Qu'on ne conclue cependant pas de ceci, que les purgatifs doivent être administrés dans tous les tems de la phtysie: on ne peut se flatter de les voir réussir, que lorsque le malade a encore toutes ses forces.

Le caractère intermittent de la fièvre qu'éprouvent les phtysiques a dû naturellement faire essayer le quinquina. Morton s'en est servi, & son expérience lui a fait voir qu'on pouvoit en tirer parti. Torti, (s) à l'imitation de Morton, l'a mis en usage; mais sans un succès bien décidé. M. Wanswieten en a vu de plus heureux effets. Il l'a fait prendre pendant long-tems & sous différentes formes, à une fille de condition, qui à la suite d'une hémophtysie étoit tombée dans une fièvre lente avec amaigrissement & crachats purulens. La malade fut parfaitement rétablie, quoiqu'elle fût mal conformée de la poitrine. Enfin M.

(s) Febr. terap. special.

De Haen a donné avec succès un mélange de Gayac & de Styrax dans une décoction de kina. Malgré ces observations, il ne faut pas regarder le kina comme étant d'un usage général dans la phtisie; toutes les fois que cette maladie est entretenue par des obstructions préexistantes (& cela est assez commun) il est sage de s'en abstenir.

Le lait est le remède par excellence de la plupart des Médecins, dans la phtisie. Il remplit éminemment, selon eux, toutes les indications que cette maladie présente & n'exige qu'un léger travail pour être assimilé aux humeurs animales. Ce raisonnement est beau; mais la vérité est plus belle encore, & la vérité est qu'il y a autant d'estomachs incommodés par l'usage du lait, qu'il y en a qui le supportent. Rien n'est plus commun cependant que de voir ordonner le lait dans la phtisie, sans y regarder de si près.

Il s'en faut bien cependant que tous les Auteurs soient de cet avis. Hippocrate n'en permettoit l'usage, que lorsqu'il y avoit peu de fièvre. Bennet ne l'ordonne, que dans le commencement de la phtisie, & le proscrit, lorsqu'elle est confirmée; par la raison que si cette

liqueur trouve des acides dans l'estomach, elle se coagule, & peut former des obstructions dans les divers couloirs. Que si elle rencontre des liqueurs alkalines, elle se convertit en bile. Cet Auteur rapporte l'histoire d'un Gentilhomme pthistique dont on trouva les premières voies farcies de lait coagulé. Morton n'est aussi rien moins que le partisan du lait. M. de Sault que j'ai cité plusieurs fois, ne fait pas même mention du lait. Fridéric Hoffman, qui au commencement de sa dissertation sur le lait d'ânesse, en fait un éloge si pompeux, semble l'oublier dans sa pratique. Il ne l'a pas ordonné deux fois dans ses consultations sur les maladies chroniques de la poitrine.

M. de Bordeu pere a fait sur le lait des remarques très-judicieuses, & toutes contraires à son usage (1). Il me paroît qu'on a dit trop de bien & trop de mal de l'usage du lait, qu'il est des cas où il est bien indiqué; mais qu'il en est aussi d'autres & en plus grand nombre, où il seroit pernicieux. Dans la pthysie tuberculeuse, par exemple, on fait qu'il peut augmenter les concrétions (2).

(1) Dissert. sur les eaux minérales de Bearn.

(2) V. Obser. de med. de Raulin sur la Pthysie.

On recommande de faire prendre le lait tout chaud, en sortant du pis ; quelques Auteurs conseillent même, comme une chose de la dernière importance, de le tirer dans un vase à goulôt, afin, disent-ils, de prévenir la dissipation de l'esprit vivifiant qu'il contient : quoique l'existence de cet esprit ne soit pas démontrée, cette méthode n'a rien que de bon.

Le lait de femme est celui qui a été le plus célèbre à cause de sa grande analogie avec nos organes. Cet avantage, qu'on ne sauroit lui disputer, est bien contrebalancé par la pente qu'il a à l'alkalescence. Car il est connu que le lait provenant des carnivores, est plus sujet à se corrompre ; que celui des herbivores.

Le lait d'ânesse tient le second rang ; vient ensuite le lait de Chèvre, de Brebis, & enfin le lait de Vache. Les qualités par lesquelles on distingue ces diverses espèces de lait, ne sont pas bien évidentes. On les a toutes essayées, sans avoir apperçu des différences bien sensibles dans leurs bons ou mauvais effets.

Le lait médicamenteux a eu des Pa-

négiristes. On l'obtient en nourrissant l'animal qui le fournit, des plantes propres à combattre les maladies pour lesquelles on l'ordonne. Mais outre que peu de personnes seroient en état de faire cette dépense, il ne paroît pas que les effets de ce lait soient plus merveilleux, que ceux du lait ordinaire.

Les Anciens condamnoient l'exercice du cheval, & le croyant trop fatigant, ils ne permettoient que les charriots & les voitures. Sydenham, appuyé sur sa propre expérience, regarde l'équitation comme un secours assuré contre la phtisie (a). Elle lui a réussi, lorsque tous les autres remèdes avoient été infructueux : & ce n'est pas seulement dans le commencement, mais vers la fin des phtisies, puisque le flux de ventre étoit joint aux sueurs nocturnes dans plusieurs de ses malades. Ce Praticien croyoit que le mercure n'est pas plus efficace dans la vérole, ni le quinquina dans les fièvres intermittentes, que l'exercice du cheval dans la phtisie.

Sydenham n'est pas le seul qui ait été le témoin de l'utilité de cet exercice.

(a) Epist. ad Guill.

Etmuller en rapporte un exemple remarquable. Un citoyen d'Anchuse, nommé Augerius Passa, vit mourir son pere & sa mere de pthysie. Sa sœur aînée fut prise de la même maladie, & mourut. Deux autres sœurs qui lui restoient, subirent bientôt le même sort: Augerius Passa se mit à voyager, pour éviter une semblable destinée, (la succession de toute la famille réunie sur sa tête, le mettant en état de faire cette dépense) & il vint à bout par ce moyen de se garantir du mal (*b*).

Il est surprenant qu'on néglige si fort parmi nous une méthode aussi utile. Default s'est très-bien trouvé de l'avoir employée, & nous a laissé sur ce sujet plusieurs observations dont il n'a pas tenu à ses confreres que nous n'ayons été privés.

Les voitures, au rapport de Sydenham (*c*), ont un succès bien peu inférieur à l'équitation.

La navigation a aussi ses avantages, à cause des secousses auxquelles le vaisseau est assujetti: Pline ne l'ignoroit pas.

(*b*) Pag. 2^o.

(*c*) Loc. cit.

Navigatio, dit ce Naturaliste, *pthificis utilis est. . . neque enim Ægiptus propter se petitur, sed propter longinquitatem navigandi* (d).

L'air pur & modérément sec, convient aux pthysiques : cela souffre cependant des exceptions. Villis dit avoir vu des sujets pulmoniques qui s'accommodoient mieux d'une atmosphère crasse & remplie de fumée (e).

La meilleure règle qu'on puisse établir à cet égard, c'est de faire respirer aux pthysiques un air dont les qualités soient opposées à celles du pays où ils ont contracté la maladie. C'est ainsi que l'air sec de Montpellier & de ses environs est convenable aux Anglois qui ne jouissoient à Londres que d'un air humide & chargé de vapeurs.

Parmi les moyens de guérison de la pthisie, quelques Médecins anciens & modernes en ont vanté un, auquel ils ont attribué des cures surprenantes. C'est de faire coucher les malades avec leurs nourrices, ou avec des jeunes filles bien fraîches, & bien saines. Forestus en rapporte une observa-

(d) Hist. nat.

(e) Oper. tom. 2. cap. 6. pag. 47.

tion fameuse. (f) M. Wanfwieten attribue cela à une émanation subtile du corps de ces jeunes filles, qui s'insinue par les pores absorbans, dans le corps du malade épuisé, & le ranime (g), au détriment de la jeune personne qui dépérit insensiblement. Il cite, pour étayer son sentiment, l'exemple de David dont on soutenoit ainsi la vieillesse.

Mais, que peut on conclure des observations de cette espèce en faveur des pthysiques? Est-on bien assuré de cette prétendue émanation? Quels effets leur a-t-on vu produire? c'est ce qu'on ne dit pas. Il paroît plus naturel d'attribuer les avantages de cette méthode, si toutefois elle en a) à des desirs continuellement excités & jamais satisfaits qui agissent comme un *stimulus* ou *cordial*.

Cependant ne seroit-il pas à craindre que ce stimulus n'augmentât la fièvre & la chaleur dans lesquels sont toujours les pthysiques? d'ailleurs ne seroit-ce pas les exposer à succomber à leurs desirs? Or on sait que rien ne leur est plus pernicieux que le coït. On en a vu périr dans l'acte même.

(f) Observ. med.

(g) Comment. in aphor. tom. 1.

S'il étoit question de traiter cette matière en Théologien, il ne me feroit pas difficile de prouver que cette méthode doit être proscrite. Je n'alléguerai qu'une seule preuve qui me paroît concluante. On fait que la phtysie est contagieuse; cela posé, est il permis, au détriment d'un individu, de chercher à en sauver un autre tel qu'il soit?

Tout ce qui vient d'être dit concerne la cure radicale de la phtysie; quant à la cure palliative, l'opium est regardé comme le principal remède, & plusieurs Médecins le vantent beaucoup; ils ont sans doute des raisons que je n'ai encore pu connoître. J'ai toujours observé qu'à la vérité ce remède calme la toux; mais j'ai vu en même temps que loin de calmer les anxiétés, il les augmentent au contraire. On fait, sans que j'insiste à le prouver, qu'il provoque les sueurs, & qu'il peut supprimer les crachats, ce qu'il est de la dernière conséquence d'éviter.

Quand la diarrhée affoiblit extrêmement le malade, M. Wanswieten s'est bien trouvé de donner quatre drachmes de thériaque dissoutes dans six onces de lait, qu'il fait prendre en lavement; ce

D d ij

moyen a prolongé les jours de plusieurs pthysiques.

Si les crachats venoient à être supprimés, on pourroit donner l'extrait de cascarille & de kina.

Lorsque le malade est affoibli par des sueurs colliquatives, Pringle (i) fait prendre le lait coupé avec l'eau de chaux: la décoction de sauge est aussi très-bonne; mais il n'est rien audessus de l'air froid & du ventilateur.

Le régime est si essentiel dans la pthysie, que sans son secours on ne peut se flatter de conserver long-tems son malade: les alimens doivent être légers, proportionnés à l'état de la maladie, aux forces du malade, & aux pertes qu'il fait.

Dans les commencemens on doit éviter une trop grande quantité de chile qui causeroit de nouveaux embarras au poulmon. A mesure que les forces diminuent, que le malade s'épuise par les sueurs & la diarrhée, on doit ordonner les analeptiques combinés avec de légers cordiaux.

(i) Observ. sur les malad. des arm. tom.

DE LA PTHYSIE VÉNÉRIENNE.

DE tous les accidens que la vérole peut causer, il n'en est guères de plus fâcheux que la pthysie: elle est plus commune qu'on ne s' imagine; & d'autant plus à craindre, que les malades, les femmes sur-tout avouent très difficilement, qu'elles ont eu des maladies vénériennes, & qu'on ne peut rien établir de certain, sans un aveu sincère du commerce qui peut y avoir donné lieu.

La marche de cette maladie est plus lente que celle de la pthysie ordinaire. On a vu des malades la porter des années entières. Elle est plus souvent tuberculeuse, accompagnée de toux sèche, d'une difficulté de respirer assez grande, & presque point de fièvre.

On présume que la pthysie est vénérienne, lorsque la toux, la difficulté de respirer, & la maigreur ont succédé à quelques accidens vénériens maltraités, si le malade est d'ailleurs bien conformé & d'une bonne constitution.

La pthysie vénérienne est la moins

dangereuse de toutes : on la guérit , quoique dans un degré fort avancé.

Pour traiter cette maladie , il faut avoir recours au mercure ; mais on doit l'administrer avec le plus grand ménagement. Les bains sont ici contre-indiqués. On y supplée par des boissons & des lavemens ; des petites saignées faites de tems en tems , sont très nécessaires.

On mettra le malade au lait , pour toute nourriture ; dans la journée , on en donnera quelques verres coupés avec les bois.

Après les préparations indiquées , on donnera les frictions , en mettant un intervalle de plusieurs jours , entre chacune d'elles ; & pour éviter la salivation , on ne les fera que sur les extrémités inférieures : en un mot , on traitera la maladie par la méthode de *l'extinction*.

On sent bien ; par ce que j'ai dit , que le traitement sera long : le malade s'armera de patience ; la tranquillité de son ame influera sur le succès des remèdes.

Si les forces du malade le permettent ; on purgera de tems en tems , on fera

même très-bien d'établir un ou deux cautères aux bras ou aux jambes ; & l'on ne permettra qu'ils se ferment , que long-tems après la guérison : il est aussi avantageux de continuer quelque tems la diète blanche.

FIN.